FRANCIS

CARCO

LE ROMAN DE FRANÇOIS VILLON

ALBIN MICHEL

Le roman
de François Villon

Francis Carco

Le roman de François Villon

Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 1932, 2008

À Pierre Champion

PREMIÈRE PARTIE

LE ROMAN DE FRANÇOIS VILLON

CHAPITRE PREMIER

Après un très long jour laiteux d'octobre, vers le soir, un vent humide se leva sur Paris. C'était le vent d'ouest. Aussitôt les girouettes, en haut des toits, développèrent dans un même sens leurs banderoles, et la Seine, ne roulant plus qu'un flot jaunâtre tout rebroussé, s'assombrit.

Massés devant la lourde porte trapue du Châtelet, des badauds regardaient une escorte de gens d'armes qui, débouchant du Petit-Pont, arrivait à cheval. Sur le pavé, le fer des bêtes tapait et résonnait. Et, ce spectacle attirant d'autres flâneurs, il y eut bientôt sur la petite place, flanquée à droite des trois hautes tours de la prison et à gauche du portail de la Grande Boucherie, une foule qui se demandait quels malfaiteurs étaient ainsi menés.

— Des goliards et des pipeurs, dit, au premier

rang, un bourgeois. Regardez! Voilà comment s'achève mauvaise vie.

Il désignait du doigt, conduits par les sergents à pied, au milieu de l'escorte, huit ou dix malandrins dont l'un, qui se devait nommer Jaquet Legrant, fut appelé dans la foule, à deux ou trois reprises, par des gens qu'on ne voyait pas.

Une voix cria :

— La coquille! La coquille! *Sois ferme en la mauhe* (1) Jaquet!

Mais Jaquet n'entendit sans doute pas, car il ne tourna point la tête et passa, comme les autres, les mains nouées derrière le dos.

Alors, on perçut un petit rire et quelqu'un dit allégrement :

— Il vaut mieux être ici qu'en face.

— Certes! s'exclama le bourgeois. Je le crois.

— La vue suffit, lui fut-il répondu. Quant à l'apprendre d'autre façon, Dieu m'en garde et me laisse les deux jambes...

Celui qui s'exprimait ainsi était un chétif, brun et espiègle écolier d'environ dix-sept ans, qui avait nom François de Montcorbier. Il habitait, rue Saint-Jacques, chez maître Guillaume de Villon, son oncle, le chapelain de Saint-Benoît le Bétourné, qui, l'ayant élevé, le logeait dans une petite chambre de sa maison, dite de la Porte Rouge, at-

(1) Sois ferme en la bouche. Ne parle pas.

tenante à l'église, parmi des coffres, un dressoir, une table, un bassin de toilette, des escabeaux et des bouquins. Le lit, sous ses courtines, était droit et dur, mais maître Guillaume le voulait de la sorte, attendu qu'un jeune garçon ne se doit point trop prélasser. La rue, avec ses hasards, suffisait, et François le savait qui, couché sur ce lit, parfois tout habillé, l'appréciait à sa juste valeur et, ne songeant qu'aux divertissements qui l'attendaient dehors, bâillait le jour durant plus qu'il n'étudiait.

C'est qu'à l'heure où François de Montcorbier rejoignait ses amis, on se sentait mieux vivre. Chacun, la journée faite, allait, venait pacifiquement, entre les établis et, sur le pont au Change, les fenestres où très tard, voire à la chandelle, des écrivains et leurs commis noircissaient du papier. Vêpres sonnantes, hommes, femmes, fillettes, se saluaient, s'arrêtaient, échangeaient des propos et les petits enfants qui se rendaient au vin et à la moutarde passaient avec des pots, en chantant. Dans les maisons, les ménagères préparaient le repas. Des odeurs de lard, de choux flottaient et lorsque les crieurs du soir annonçaient la deuxième ronde, des gens lentement se quittaient pour gagner leurs logis.

C'était les plus âgés ; les jeunes, qui guettaient les servantes, n'avaient jamais hâte de se séparer. Ils formaient des groupes joyeux, riant, parlant très fort et plaçant leur plaisir avant tout. Parmi

ces turbulents, Régnier de Montigny, qui était d'une noble famille de Bourges, faisait gracieuse figure. Il avait naturellement belle allure dans ses vêtements de drap fin aux manches déchiquetées. Son chapeau de velours sur le chef, les pieds chaussés d'élégants souliers à la poulaine qui lui découvraient les talons, il flânait nuit et jour, librement, sans souci. Ses camarades l'enviaient. François de Montcorbier avait plus d'une fois entendu Montigny expliquer comment s'arrangent les choses au moment de payer et l'écolier si pauvre qu'était François, dans sa méchante robe, admirait qu'un pareil personnage s'attardât à son amitié.

Tous les soirs, les deux jeunes gens se retrouvaient rue de la Juiverie et, tandis qu'ils se promenaient, un troisième compagnon, venant à leur rencontre, les saluait.

— Vous voilà, disait-il. Je vous cherche.

On le nommait Colin de Cayeux. Il était fils d'un serrurier du quartier Saint-Benoît. Bas sur pattes, bien planté, les mains rudes, il avait une manière à lui de lorgner les fillettes qui les faisait se détourner. Or Colin — mieux que personne — savait ce que valent fillettes et marchandes de Paris et lorsque François voulait quelquefois parler d'elles :

— Tais-toi, lui ordonnait Colin. Tu es à l'âge d'être berné. Hein? Pour se bien connaître au jeu, il faut le temps et la pratique...

— Est-ce tout?

— Il faut aussi, répliquait Colin de sa voix dure, départager le mal du bien.

— Et qu'est le bien? interrogeait François.

— L'aubert. Oui, petit : on le fauche

— Et le mal?

Colin haussait les épaules et, crachant devant lui, faisait ensuite entendre un sourd ricanement.

Comme Montigny, il avait, par instants, des façons singulières de parler, et cela ébaubissait François. Par exemple, il retenait que la justice — entre eux — avait pour nom : la « marine » ou « la roue ». Tromper la justice, c'était « blanchir la roue ». Et quand Colin jurait qu'il ne supporterait jamais d' « être blanc », François l'approuvait hautement car, lui non plus, n'éprouvait aucun goût à se laisser jouer. Déjà, dans ses idées, qu'il ne puisait guère dans les livres, le jeune François admettait volontiers que ce qu'on n'a pas, on le prend, mais la peur le retenait. Il était naturellement poltron sous ses airs délurés, inquiet, peu sûr de lui. Tout l'effrayait : les femmes surtout. Si l'une d'elles répondait à ses muets regards de manière trop directe, il rougissait.

— Sais-tu que tu me plais? raillait alors Colin. Il faut attendre.

— Attendre? ripostait François, avec humeur. Je ne le vois que trop.

Il voyait, en premier, que, logeant chez son oncle, il n'était point libre de sortir la nuit comme

il l'eût désiré ; si faible que fût maître Guillaume de Villon, il ne plaisantait pas sur ce sujet. François, pour dîner en ville, devait avoir son assentiment et rentrer à neuf heures, car maître Guillaume fermait alors sa porte à clef et la venait ouvrir lui-même. En second lieu, c'est à son oncle qu'il devait le matin réciter ses leçons avant d'aller rue du Fouarre suivre les cours avec les écoliers.

— Ainsi, se lamentait François, quand Montigny lui demandait la façon dont l'enseignait maître Guillaume, retenir par cœur *Donat* et *Doctrinal!* Je n'en ai point de joie...

— Mais tu seras gradué! disait Colin.

— Hé, je m'en passerais!

Aussitôt Colin déclarait que François ne savait pas ce qu'il disait, attendu que des avantages de tout ordre sont attachés aux titres de l'Université. Lui, qui, pourtant, n'avait point de grandes connaissances, il était clerc.

— Et pourquoi?

— Que fait le clerc le plus chétif? répondait Colin en montrant sa tonsure. Il se réclame de l'évêque et où l'on voit d'autres périr de male mort, le clerc souvent vit en franchise... Cela vaut quelque ennui...

Et il parlait, il citait des exemples...

— Colin dit vrai! opinait Montigny.

Mais François pensait au plaisir.

*
**

Ce soir-là, Régnier proposa à François de dîner de compagnie, puis de joindre Colin en tel lieu qu'il savait.

— Nous irons, dit Régnier, demander à ton oncle.

Et il se mit à rire.

— Qu'ai-je fait, s'informa timidement François, pour te moquer ainsi?

— Laisse, répondit Régnier d'un air mystérieux. Où nous devons nous entrejoindre cette nuit, je jure, tu le feras.

— Mais quoi? dit l'écolier. Que ferai-je?

— Non, fit son compagnon.

Et, prenant l'écolier par un bras, il l'entraîna vers le pont Saint-Michel, gauchit et atteignit la Porte Rouge sans s'être plus clairement expliqué.

Régnier de Montigny savait se présenter. Aux yeux du chapelain, sa parenté dans l'église même de Saint-Benoît avec Etienne de Montigny, l'aida tout aussitôt.

Aussi n'eut-il pas de peine à obtenir de maître Guillaume qu'il donnât à François la permission sollicitée.

— Ne tremblez pas pour votre neveu, lui dit-il.

Même si l'heure du retour se trouvait reculée, il ne peut advenir rien de fâcheux qui soit...

Et ce disant, Régnier saluait fort poliment le chapelain qui, prenant François dans un angle, lui remettait la clef de la grande porte et lui faisait ses recommandations.

Le dîner fut des plus modestes, car il ne coûta rien à Montigny qui ordonna qu'on marquât la dépense à son compte, mais les vins qui l'accompagnèrent étaient fort bien choisis.

François en but plus d'un grand pot et Montigny qui l'y poussait, feignait de l'admirer. Jusqu'à neuf heures ils festoyèrent ainsi. Puis le tenancier dut boucler ses contrevents et dans la rue, comme la cloche de la Sorbonne tintait à petits coups :

— Ah! murmura François, cela me plaît. Ding! Ding! Ding! Dong! Sonne plus fort. Point n'est pour moi ce soir que tu appelles. J'entends et n'entends pas. Ding! Ding!

— Par ici, fit Régnier.

Le vent emportait, par moments, les bruits si loin qu'on ne se fût point cru dans le bas de la rue Saint-Jacques où cette cloche battait. Les enseignes, sur leurs gros crampons de fer, grinçaient, s'entre-choquaient. Le vent gémissait, se plaignait et, bien que François sût qu'aux dernières mesures du couvre-feu toutes lumières dussent être soufflées, il avait dans l'idée que c'était par la

violence du vent qu'il les voyait partout, l'une après l'autre, s'éteindre.

— Tire à gauche, fit encore Montigny, et donne la main...

— Où es-tu? demanda François.

Il prit la main de son aîné et, la serrant craintivement, avança dans une ombre épaisse qui lui était désagréable et le faisait au moindre bruit se retourner.

— Qu'y a-t-il? s'informa Montigny. As-tu peur?

— Là, chuchota subitement François en se réfugiant contre son compagnon.

Montigny prêta l'oreille et des jurons, poussés par quelque ivrogne empêtré dans des établis, s'élevèrent avec rage.

— Tudieu! la jolie voix! s'écria Montigny. Je veux connaître qui l'a si bien formée. Hé, m'entends-tu?

— Je suis Jehan le Loup, dit alors un homme qui se hissait péniblement sur ses jambes et, agitant une lanterne qu'on ne voyait pas, mais qu'on entendait heurter les établis, il répétait : Jehan le Loup... le Loup... J'aurai suivi le vent.

— Et le vent l'a poussé! fit François en riant.

— Oui, répondit l'ivrogne qui restait invisible mais dont la présence se devinait à une puissante odeur. Qui a bu... par grand vent... il chute.

— Mais où vas-tu? demanda Montigny.

— Je vas, déclara Jehan le Loup en cognant tou-

jours sa lanterne dans l'obscurité... par la rue d'la-a-a-Harpe.

— Alors viens! ordonna Montigny. Nous aussi.

François était fort étonné. Ce Jehan le Loup qu'il connaissait parfaitement, car il avait d'ordinaire pour fonctions de mesurer le sel et d'empêcher, le long des berges, qu'on ne vidât des ordures, était à ce point ivre? Il n'en revenait pas. Quelles découvertes bizarres l'on pouvait faire la nuit!

Montigny s'arrêta.

— Marche donc! cria-t-il à l'ivrogne.

Et, comme celui-ci ne répondait pas :

— Que fais-tu? demanda Montigny... Quoi?...

— Je pisse, dit avec gravité Jehan le Loup.

Et on put aussi bien l'entendre car il versait de l'eau en avançant et arrosait tant les pavés, où elle tombait avec un bruit pesant, que ses braies.

CHAPITRE SECOND

Toute la nuit, ce ne furent que surprises de même ordre car, après Jehan le Loup qu'ils abandonnèrent pour gagner la rue de Mâcon, les deux amis se heurtèrent à d'étranges personnages avec qui Montigny discutait. Ils s'agitaient sans qu'on les distinguât, puis le vent les entraînait et Montigny récitait des vers que François entendait pour la première fois :

Ce sont amis que vent emporte...

— Oui, observait l'écolier, mais point les mêmes ni le même vent... Ce vers me plaît... N'en connais-tu point d'autres?

Montigny ne répondit pas et François qui répétait, pour s'en bien souvenir, ce vers étrange, sentait une subite tristesse mêlée d'exaltation s'emparer de ses sens lorsqu'une porte tout à coup s'entr'ouvrit et Colin apparut.

— Eh! fit le fils du serrurier. Entrez!

Régnier, poussant François, pénétra dans l'étroite logette, où Colin et trois femmes qui semblaient les attendre, les accueillirent en s'agitant.

— Guillemette, appela Régnier, viens me baiser!

— Ah! dit-elle, en se jetant au cou de Montigny, il ne perd pas de temps.

— Et qui aurai-je? s'écria l'une des deux autres femmes qui alla vers François et le prit par la taille.

Tous à la fois se mirent à rire, puis Colin de Cayeux, versant à boire, déclara :

— Il est à toi, Marion, mais ne va pas l'épouvanter. Il te laisserait pour s'enfuir...

— Qu'en sais-tu? répliqua François qui se sentit rougir et lança à Colin un regard irrité.

— Là! Ne te fâche pas!

— M'as-tu déjà vu fuir?

— Bien! approuva Montigny, qui le cherche le trouve. François, tu parles d'or. Mais vois plutôt ce que te veut Marion.

— Oh! dit celle-ci avec une tendre inflexion de voix. Je ne veux que gagner mon plaisir.

Et, attirant François plus près, elle lui planta sur la bouche un baiser qui le dispensa de répondre.

C'était une fille brune, un peu forte, aux tetins ronds et fermes et très experte à caresser qui l'en venait prier. Qui la voulait avoir, l'avait. Apre au gain avec les clients, elle se donnait, commodément, chez elle, près du feu, sans penser durant son commerce à autre chose qu'à exploiter les gens. Tout le jour, derrière le carreau de sa loge, elle les guettait, les attirait par des clins d'œil, mais la nuit lui appartenait et l'étrange créature devenait alors une autre femme, facile et désintéressée. Colin et Montigny l'auraient pu dire. Ils la connaissaient l'un et l'autre de longue date et c'est pourquoi ils s'étaient mis d'accord sur son choix en faveur de leur jeune ami.

— A toi, François! fit gaillardement Montigny.

La fête commença. Autour de la table, sur des coffres où les couples enlacés s'installèrent, les filles riaient, vidaient d'un trait leur verre, puis se serraient avec de petits cris et mille agaceries contre les trois garçons qui mangeaient entre temps et préparaient leurs forces. Marion, sur les genoux de François, l'embrassait. Il se laissait baiser ainsi et ne le rendait à Marion que quand elle l'y autorisait, car son plaisir, avec ce tout jeune homme, consistait à le voir se troubler, tandis qu'elle le flattait. François perdait la tête. Ses mains, que

quelquefois, Marion saisissait par jeu d'amour pour empêcher qu'elles ne s'éjouissent où, d'instinct, elles se portent, étaient brûlantes. Il avait chaud. Il tremblait quasiment de fièvre et lorsque sa compagne exigeait qu'il acceptât un peu de nourriture et la lui faisait prendre, il profitait de ce qu'elle était occupée, pour la presser et la lutiner librement.

— Oh! laisse-moi, veux-tu! disait la fille. A la fin, laisse...

— Vois les autres, répondait François. Je n'ai nullement faim. Marion!

— Mais si!

Alors François se mit debout, et, montrant ses camarades et les deux femmes s'étreignant, qui sur la table, parmi les pâtés et le vin, qui, sur un coffre, il poussa doucement Marion vers le fond de la pièce. Et Marion ne résista pas. Au contraire, s'attachant à lui, elle murmura, toute changée :

— Oui. Viens. Tu as raison, peut-être; le jeu est meilleur sur le lit.

*
**

La nuit était moins sombre quand Montigny, Colin et leur petit élève ayant pris congé des trois filles, arrivèrent à la Porte Rouge.

— Où est-ce? dit sourdement Colin.

— Suis-moi, lui chuchota François en le menant à la serrure. Voici la clef.

Montigny lui fit signe de se taire, et le tira par la manche pour qu'il cédât la place.

— Colin ne veut donc pas la clef? demanda François surpris.

— Il n'en est pas besoin, fit Montigny, puis s'adressant à Colin, qui enfonçait dans la serrure un long crochet :

— Va doucement, lui recommanda-t-il à voix basse. Etre pris à ouvrir l'huis de l'honorable maître Guillaume pour ne le point tirer du sommeil, qui le croirait?

Colin se retourna.

— Je veux, déclara-t-il, que tu aies vu.

— Mais, je vois.

— Eh bien? approche, dit Colin qui, après une poussée, entre-bâilla silencieusement la porte, et fais-en ton profit.

— Ah! demanda François, qui a ouvert?

Montigny désigna le crochet que Colin avait à la main et soudain, explorant les abords de la rue, eut un geste.

— Ainsi, fit lentement Colin, vous savez à présent le secret. Adieu, François. Va dormir. Cependant (il posa un doigt sur ses lèvres), as-tu compris?

— Oui.

— Alors, reprit Colin, il faut jurer de n'en jamais parler.

— Je le jure, dit François.

— Devant Dieu?

— Oh! mais viens donc! protesta Montigny.

Après un bref salut ils se quittèrent et François les regarda filer à pas de loup, tourner l'angle des Mathurins, puis il se glissa dans la demeure de son bon oncle, ferma la porte et monta se coucher.

Il était las. Le souvenir de Marion le harcelait et, bien que recru de fatigue, au lieu de se déshabiller, il tomba dans une molle et stupide rêverie. A l'église voisine, une cloche tinta, qui annonçait matines.

— Ahah! bâilla l'écolier.

Il ôta ses habits, tristement, se coula sous les draps et, les yeux grands ouverts, vit dans le haut de la fenêtre, une vague lueur blanchir. C'était l'aube. François n'y prit pas garde. Il pensait à Marion, la cherchait près de lui et, en même temps, il évoquait Colin ouvrant en bas la porte avec son crochet. Sans doute, il avait dû trouver ce crochet dans la boutique du père, le serrurier. Oui. Oui. Certainement. Mais quelle raison l'avait poussé à s'en servir? François ne comprenait pas, revenait à Marion, et, glissant peu à peu dans un sommeil épais, confondait des images qui n'avaient plus de sens.

Durant la matinée, s'efforçant d'éviter maître

Guillaume qui l'observait et le questionnait sur sa nuit, François manqua d'entrain. Il dormit à moitié, pendant la leçon de grammaire, et se mit à table sans appétit. Sa mauvaise mine le trahissait. Il était jaune. Ses yeux luisaient de fièvre et quand il ne pouvait retenir un frisson — si quelqu'un s'en apercevait — il grognait et se secouait. Allait-on l'ennuyer longtemps?

Le barbier Flastrier, qui était un peu son parent, et venait visiter, dans la journée, le chapelain de Saint-Benoît, ne put pas lui tirer un mot. Le brave homme en fut tout marri. Mais maître Guillaume envoya François étudier dans sa chambre et dès que le jeune homme eut obéi :

— C'est ma faute, dit maître Guillaume. Je l'ai laissé sortir hier soir.

— Passé neuf heures?

— Passé neuf heures.

— Hé, fit le barbier, je n'ai pas à juger.

— Si fait, lui déclara maître Guillaume. Toi comme un autre. J'ai manqué de bon sens.

François, de son côté, se reprochant d'avoir montré si sottement son humeur, était fort mécontent. Il ouvrit ses gros livres, et, se prenant le front dans les mains, tenta de s'y intéresser. Mais les lettres dansaient devant ses yeux, se brouillaient et, à leur place, se substituait la douce image de cette Marion que le pauvre écolier ne pouvait repousser. Où était-elle à pareille heure? Que fai-

sait-elle? Au juste, il l'ignorait, car ce qu'il s'avait d'elle et de sa condition, il répugnait à se l'avouer. Mais à quoi bon nier l'évidence? Une femme, moins dissolue, se serait-elle ainsi donnée en compagnie d'autres personnes à la première rencontre?

— François! appela gravement une voix d'homme derrière lui.

C'était maître Guillaume.

— Tu étudiais? demanda-t-il.

— Oui, répondit François sans sourciller. Pour me punir.

— Mon pauvre enfant! dit le chapelain. Te punir? Je n'y pensais guère.

— Il convient que je le sois, protesta François qui voyait son oncle attendri et voulait se faire pardonner.

— Mais pourquoi?

— Oh! vous le savez bien.

Maître Guillaume hocha la tête.

— Ecoute, François, fit-il ensuite. Si quelqu'un est coupable, ce n'est pas toi, mais moi.

— Et... que décidez-vous? s'informa d'un air faussement emprunté l'écolier. C'est aujourd'hui jeudi.

François leva les yeux, puis s'approchant du chapelain qu'il sentait désarmé, lui prit rapidement la main et la baisa.

— Ah! le vaurien! s'exclamait alors celui-ci. Va!

Je n'aurais pas dû monter te voir. A-t-on idée? Tu te perdras, petit, à me toujours convaincre.

— Pourtant, mon oncle, le jeudi...

— Eh bien! va, murmura l'excellent homme. C'est le jour où ta mère t'attend et je ne veux pas la priver. Mais au moins promets-moi d'y aller d'une seule traite. Va. Et porte-lui, avec mon bonjour, de ce pâté dont tu n'as pas mangé à table. Huguette te le préparera.

— Merci! cria François. Je vous promets, mon oncle, de courir, s'il le faut.

— Oh! je ne t'en demande pas tant, dit en riant maître Guillaume qui posa sa grosse main sur la tête de son neveu. Prends seulement par le plus court et rentre à l'heure pour le dîner.

— Oui, oui, répondit François qui ferma joyeusement ses bouquins et saisit son méchant bonnet.

Il descendit les marches, quatre à quatre, se fit remettre à la cuisine, par Huguette, le pâté pour sa mère et d'un saut se trouva dehors.

Il pleuvait. Le long des maisons, se hâtant, François gagna les ponts, traversa l'eau, puis tournant à droite, arriva place de Grève et, sans s'arrêter, poursuivit. Des odeurs de salaisons, de bois qu'on rentrait pour l'hiver, de drap, de cuir, de vin s'échappaient des boutiques. Elles mettaient François en bonne humeur ainsi que les cris des marchands qui appelaient les bourgeoises. Aux fenê-

tres, on voyait toutes sortes de marchandises pendues dans des filets, accrochées pêle-mêle, en abondance. On les eût pu aisément prendre, songeait François. Il alla son chemin, lorgnant malicieusement les gens et les porteurs, se heurtant par étourderie aux uns, s'écartant pour laisser place aux autres et tenant son pâté sous le bras. C'était pour sa bonne femme de mère qu'il s'en était chargé et le portait avec grande précaution.

— La pauvrette! dit François.

Il aimait tendrement sa mère, qui habitait là-bas aux Cordeliers, déjà vieillotte et remerciant Dieu, malgré son peu de train sur terre, de lui avoir sauvé son fils et mis en bonnè garde. La bonne femme ne vivait que pour lui : elle l'admirait, se faisait fête chaque fois de le voir et, quand sur ses infimes gains d'ouvrière, elle arrivait à épargner quelques sous, ils étaient pour François, et François, tout content, les prenait.

Chaque jeudi, l'attendant sur le pas de la porte, en tricotant, elle le voyait venir de loin et, aussitôt, riait et s'agitait cependant qu'il prenait sa course et se jetait dans ses bras.

— Savez-vous, mère, j'apprends parler latin et l'entends. Je suis savant!

— Savant, Seigneur Jésus! soupirait-elle. Si ton père te voyait!

Mais il était mort à la tâche et la misère avait longtemps rôdé dans la maison comme ces loups

de l'hiver 1438 qui, errant à travers Paris, se jetaient sur les gens sans défense et déchiraient les enfançons. Ah! que ces souvenirs étaient encore vivaces dans l'esprit de la pauvre femme!

— Tu pleurais, racontait-elle souvent en tenant François comme de peur que ce temps ne revînt. Tu appelais. C'était de faim... Et moi, je n'avais rien à te donner...

— Mais maître Guillaume m'a pris chez lui, répondait l'écolier, et il m'a enseigné la grammaire et nourri...

— Le saint homme!

A la vue du pâté, la vieille femme poussa des cris.

— Je n'en veux point! déclara-t-elle. Qu'en ferais-je? Un pâté!

— Je sais peut-être ce que maître Guillaume m'a dit, affirma l'écolier, en posant le pâté sur la table. C'est de bon cœur qu'il vous l'envoie. Il vous faut l'accepter de même.

Or, tandis qu'il parlait, il sentait le regard de sa mère attaché sur lui et en était gêné. La bonne femme branla la tête.

— Qu'avez-vous? demanda François.

— Viens çà, fit-elle. Tu es pâlot.

— Vous trouvez?

— Oui, répondit l'innocente créature. N'as-tu pas mal, au moins?

— Bah! dit François légèrement. Je n'ai pas

mal. Tout le contraire. Peut-être ai-je pris froid en venant, mais il n'y paraît plus. Tenez...

Et, pour dissiper l'inquiétude où il voyait sa mère, il se frotta les joues jusqu'à ce qu'elles fussent rouges et, éclatant d'un rire forcé :

— Là, là, débita-t-il très vite, mais en n'osant fixer dans les yeux la pauvre femme qui lui prenait les mains et l'attirait vers elle. A présent, pensez-vous que j'ai encore le teint fripé?

CHAPITRE TROISIÈME

Il rentra lentement, tête basse, à la brune, en faisant sauter dans sa paume les quelques misérables sous que sa mère lui avait donnés au moment de partir et, pour la première fois, ne découvrit aucun plaisir à flâner. Il était triste. Il souffrait d'avoir eu quelque chose à cacher à sa bonne femme de mère, en éprouvait de la honte et un obscur ennui. Cependant, autour de François — sur sa route — hommes et femmes qui se croisaient ou se dépassaient se lançaient des œillades, et lui-même, en dépit d'un indéfinissable regret, regardait les servantes et les filles d'un air doux et modeste. Il les suivait des yeux, sans penser à mal et, machinalement réconforté par la plaisante façon dont il se sentait accueilli, reprenait

sa gaieté. Etait-ce sa faute s'il éprouvait chaque fois le besoin de lorgner les fillettes? Cela tenait à sa nature, au penchant qu'il avait toujours eu d'aimer et d'être aimé, bercé, choyé. Las! Sa petite enfance avait passé trop vite et il se voyait tout bambin, élevé par un prêtre qui n'avait pas — quoi qu'il eût fait — pu remplacer la mère. C'était cela qui était cause de tout et lui donnait encore pour elle un tel amour.

Il y avait, en lui, quelque chose d'infiniment tendre dont il avait longtemps souffert dans sa petite chambre de Saint-Benoît quand, durant les mornes après-midi d'hiver, le front aux vitres, il regardait les enfants de son âge, jouer près des maisons. Dieu! que les jours lui avaient paru longs et vides. Il les comptait jusqu'au jeudi, car, alors, la bonne femme venait le visiter, le prenait avec elle et le baisait, en lui racontant des histoires. Il se les rappelait. Des histoires merveilleuses. Et, aussitôt, dans sa mémoire, il retrouvait intactes, parmi ses souvenirs, la couleur du ciel, des maisons et des odeurs, l'été, qui montaient du jardin.

— Voilà, constatait-il, en roulant ces pensées saugrenues. Ainsi s'en vont les jours... Pourquoi?

Nul ne pouvait répondre à pareille question et il ne s'y arrêtait pas. Au beau milieu de sa détresse, brusquement, par un tour de son caractère, il devenait alerte et enjoué. Il se moquait de sa sotte humeur et se traitait de fol.

Peut-être l'était-il bien. Sinon fol, du moins capricieux, tournant à tous les vents et capable, par exemple, après avoir pensé à ces jours qui s'étaient succédé en vain, de se demander :

— Mais où vont-ils? Et qui les prend?

Pffft! Cela non plus, il ne le savait pas. Comme ces *amis que vent emporte,* le vent sans doute chassait les jours un à un, et ensuite, le soleil rayonnait et le ciel était bleu, et, dans les rues, entre les établis, les fillettes avaient bon air et souriaient. Fallait-il les bouder? François avait un goût si persistant pour elles que rien que d'y songer, il était consolé. Explique qui voudra pareils sentiments. Lui ne s'en souciait guère. Aujourd'hui, il était un homme. Il connaissait le jeu et loin d'éprouver pour Marion une hypocrite humiliation de la savoir accessible à chacun, il tirait vanité malgré lui qu'elle fût femme de mauvaise vie.

Cependant, un dégoût lui venant de sa pauvre aventure, il ne quitta plus Saint-Benoît. A la réflexion, Marion lui semblait être par trop vulgaire et dégradée et il la détestait, il se jurait de ne plus la revoir lorsqu'un matin, rencontrant Montigny, ils parlèrent d'elle comme si de rien n'était.

— La pauvre, dit Montigny, elle s'inquiète, elle demande après toi.

Et Colin, peu après, vint trouver François dans sa chambre et jura — sur le Christ — que pareille femme devait rester entre leurs mains.

— Ah! questionna naïvement François. Pour quelle raison?

Colin vrilla sur lui ses petits yeux et répondit :

— Pour le caire (1). Entends-tu?

Colin se mit à rire et l'écolier se troubla.

— Quoi? fit Colin. Tu n'oses pas?

— Je ne sais, murmura François que cette conversation décourageait et mettait dans une grande confusion... Il y a le moyen... la façon...

— D'autres la connaissent, grogna le fils du serrurier. Ils ont tiré de Marion plus d'aubert que toi de projets de ta chétive cervelle. Ah! ah! c'est quelque chose.

Il secoua la tête. François dit tristement :

— Il faut le temps d'apprendre.

— Il faut d'abord vouloir, riposta Colin avec fermeté. Regarde-toi. Tu n'as point tournure de galant. Quant à la bourse, dedans, qu'y a-t-il? Rien. Du vent...

— C'est vrai, dut avouer François.

— Eh bien! tu es un sot. Crois-tu que Montigny, si gracieux, serait ainsi vêtu sans Guillemette? C'est chose facile de prendre aux femmes : elles y sont consentantes. Leur plaisir est de donner ce que de gros bourgeois leur portent. Ne fais pas le niais.

— Et toi?

(1) L'argent.

— Moi, dit Colin qui se croisa les bras avec satisfaction, j'ai fait Montigny ce qu'il est.

Et il se mit à marcher dans la chambre d'un air si détaché que François se sentit convaincu.

Pourtant il répugnait à suivre ces conseils. Exiger de Marion de l'argent, le passait. Il ne pouvait s'y décider. C'était encore trop tôt.

— Trop tôt? se récria Colin. Certes, il est plus commode de boire à la taverne aux frais des camarades. Tant pis s'ils risquent, n'est-ce pas? Ils paient.

— Tu vas! Tu parles!...

— Comment?

— Je veux dire, expliqua François piteusement, que tu me querelles sans écouter. Ai-je pouvoir, en un jour, de changer mon état? Penses-y! Il me faudrait sortir de nuit. Et par quelle invention? Ici, maître Guillaume me tient. Il veille.

Colin se radoucit.

— Je t'attendais en ce point, dit-il.

François comprit que son excuse ne valait pas grand'chose et que, s'il permettait à Colin de l'aider, c'en était fait de sa tranquillité. Il eut peur un moment; puis, prenant une soudaine décision :

— J'agirai, balbutia-t-il, ainsi que tu l'as dans l'esprit.

Aussitôt Colin s'approcha et tira de sa poche une boule de poix avec laquelle on relève les em-

preintes des serrures pour façonner des clefs. Rien n'était plus facile. En descendant, ils s'arrêteraient tous deux devant la porte et parleraient tandis que Colin opérerait rapidement. Puis, il remettrait à François, après-demain, une clef pour son usage.

— Est-ce convenu? demanda-t-il.

François saisit Colin par un bras et, le menant vers l'escalier, l'accompagna jusqu'à la porte où ce qu'ils avaient arrêté fut promptement exécuté.

— A ce soir, dit alors joyeusement Colin. Tu viendras?

— Chez Marion, répondit l'écolier; et il remonta dans sa chambre, rangea ses livres et attendit qu'il fût l'heure de sortir sans attirer l'attention.

Mais qu'il était ému, anxieux, mal à l'aise! Qu'il était hanté d'idées ridicules en se dépêchant par les rues! Colin l'épouvantait. Il se voyait déjà, par son intervention, mêlé à toutes sortes d'aventures. Quelles aventures? Il n'aurait pu les définir. Cette femme, bien sûr, les ferait naître. Et François redoutait de s'interroger. Une espèce de fascination l'attirait vers Marion, vers Colin, vers Régnier et leurs amies dont ils vivaient. Est-ce possible? François se prenait en pitié. Plus il approchait de la logette où sa maîtresse guettait les passants, plus il se reprochait sa faiblesse. Il avait honte. Il avait froid et chaud. Il tremblait. Et, dès qu'il se trouva dans la petite pièce, où Marion se jeta dans

ses bras, son premier soin fut de fermer la porte avec frayeur et de rabattre le volet.

— Hé, là! lui reprocha la fille, que crains-tu?

Il la considéra, sourit et dit très vite :

— Colin et Montigny m'ont prévenu que tu demandais après moi. Est-ce vrai?

Marion le baisa sur la bouche. Si c'était vrai! Il ne le voyait pas? Quelle question! Mais la fille se ressaisit et, repoussant légèrement François qui l'étreignait à l'étouffer :

— Colin, s'informa-t-elle, t'a parlé?

— Oui. J'ai rendez-vous ici, tout à l'heure, avec lui. Régnier également viendra. Tu le savais?

— Non, dit la fille.

— Alors, voilà, fit-il, tout décontenancé. Je te préviens.

Et, sans plus s'occuper de rien, il soupira, en couvrant de baisers le visage de sa maîtresse :

— Je suis malheureux loin de toi, Marion... Je vis privé de vie, en folie et tristesses perpétuelles...

— Mais il ne le faut pas!

— Le puis-je?

— Et maintenant? interrogea très doucement la fille d'une voix qu'il ne lui connaissait pas. Je veux savoir.

— Oh! dit François avec ferveur. Maintenant...

— Plus du tout?

— Marion!

Déjà, l'attirant vers le lit, elle le plaignait et lui

faisait reproche, en le baisant et l'agaçant, de n'avoir point confiance, et lui, comme pétrifié, l'écoutait sans comprendre, quand Montigny heurta la porte à coups pressés et Colin leur cria d'ouvrir.

— Quoi? protesta Marion. Le feu les brûle?

Ils répondirent, une fois entrés :

— Le feu d'amour, il le faut demander à vous.

— Car moi, reprit Régnier qui paraissait fort échauffé, ce n'est point même fureur qui me pousse.

— Tu auras bu?

— Bu toutes hontes, affirma-t-il. Guillemette me moque et je l'ai corrigée.

Colin expliqua froidement :

— Régnier l'a surprise avec un galant qui, non pas de donner du caire, le prend. Aussi, Régnier vous a jeté dehors, tout nu, ce triste sire, et ses habits dans le ruisseau. Pour Guillemette, il l'a fessée.

— Elle l'a bien mérité, estima Marion.

— Fessée au sang!

— Oui, dit Régnier.

Il y eut un moment de silence pendant lequel tous quatre s'observèrent et finirent à la fois par rire à gros éclats. Colin surtout. Il se tenait le ventre et, bourrant François de petites tapes, l'obligeait à s'amuser comme lui de l'aventure.

— Tu vois, lui jeta-t-il, comment t'y prendre si,

quelque jour, Marion te jouait. La fessée, sur-le-champ.

— Mais il n'est pas question, pour moi, d'agir si malement, riposta Marion, que cette histoire mettait dans une sincère hilarité. Que dis-tu là, Colin?

François, tenant Marion par la main, déclara :

— Pourtant, si par hasard cela se présentait, je saurais le remède.

— Oh! François, murmura la fille avec ravissement, tu me battrais?

— Oui, certes.

— Ainsi, je l'apprends bien, n'est-ce pas? proclama Colin qui parut fier de son élève et se frotta les paumes. Je l'apprends, je l'instruis, il y a commencement à tout. Quant au reste...

Il cligna son petit œil.

— Point n'est besoin de toi, coupa Marion.

Et elle se tourna vers François, le serra tendrement, puis, lui tendant ses lèvres :

— Montre-leur, gémit-elle saisie par son désir, que je dis vrai. Ils seront témoins l'un et l'autre.

— Il suffit! dit alors Colin qui posa sa main rude sur l'épaule du jeune homme. Nous allons à présent boire un verre à *la Pomme,* puis nous le renverrons.

— Oui, boire! appuya Montigny.

François se débattit.

— Marche! fit Colin.

Marion cria :

— Reviens au moins tout aussitôt, François...

Et, comme Colin s'informait, sans vergogne, devant elle, si l'écolier avait de quoi payer, la fille courut à une cachette, y puisa un écu, et, le tendant en riant à François :

— Tiens, lui dit-elle, prends-le.

Mais François s'échappa et Colin empocha l'argent.

CHAPITRE QUATRIÈME

Il n'en fallut pas davantage. Colin, qui avait l'écu, le garda pour régler la dépense et se moqua si fort de l'écolier que celui-ci se promit d'étonner son maître et de le désarmer. La clef qu'il lui remit fortifia François dans ses résolutions. Il en usa la première nuit et, tout gaillard, courut chez Marion, qui, ne l'attendant pas, l'accueillit au moment qu'elle allait sortir. François était aux anges. Il ne remarqua point que sa maîtresse lui cachait quelque chose, ni qu'à plusieurs reprises elle eut l'air d'épier si dehors quelqu'un rôdait autour de la logette ou écoutait, l'oreille collée contre la porte, tandis qu'elle se taisait. Alors François aussi devait se taire. Elle lui imposait brusquement silence et, masquant de ses doigts la flamme de la chandelle, demeurait immobile sans vouloir s'expliquer.

— Il n'y a rien, disait le jeune garçon. Qu'entends-tu?

Puis, comme à demi rassurée, la fille lui souriait, François, qui pensait à l'argent, la pressait. Il ne savait comment se faire comprendre. Il avait honte et n'osait aborder de front un sujet si hardi.

— Marion, commençait-il...

Et il s'arrêtait. Mais l'image de Colin l'obsédant, il essayait l'instant d'après de revenir à son projet.

— C'est vrai, fit Marion, tu n'es pas riche.

— Oui, répliqua François. Pourquoi nier?

— Je le vois bien, dit Marion.

Et se blottissant contre lui qui, humblement, la contemplait :

— Le pauvre! dit-elle avec un grand élan. Il le demande au lieu que d'autres l'exigent.

— Lesquels?

— Mais Colin... et Régnier.

— Ont-ils tort? riposta François, qui se sentait plus à son aise. C'est de Colin que l'idée m'est venue. Il n'éprouve aucune gêne.

— Je sais, dit Marion.

Elle allait lui parler de Colin quand, tressaillant aux cris d'un ivrogne dans la rue, la peur la fit d'un seul bond se lever.

— Où vas-tu donc? interrogea François.

Marion se ressaisit, puis, désignant le coffre où

elle rangeait l'argent qu'on lui donnait, elle eut un rire qui consterna François.

— Hé! fit-il, rien ne presse.

— Mais si, déclara Marion, car à présent mieux vaut pour toi de me quitter. Il est tard.

— Quoi? Déjà!

Marion revint vers lui et très vite, comme si elle eût craint d'être prise à glisser dans la main du chétif écolier deux écus quasi neufs, elle l'obligea, en le baisant, à descendre du lit, puis elle lui passa ses habits qu'il mit sans protester ni clairement saisir pourquoi il était triste et gai en même temps.

Ce départ saugrenu l'étonnait et cependant François ne s'y dérobait pas. L'argent qu'il serrait dans sa main lui défendait de résister à Marion qui, toute à sa frayeur, se dépêchait. Qu'avait-elle? Pourquoi le renvoyait-elle de la sorte avant qu'il l'eût remerciée? Etait-elle courroucée? Non pas. François s'en rendait compte. A mesure qu'elle l'aidait à se vêtir, l'étrange fille paraissait plus inquiète et jetait vers la porte des regards si anxieux qu'à la fin il dit, pour la tranquilliser :

— Voilà. Je vais partir.

— Fais doucement, murmura Marion. Es-tu prêt?

Elle entre-bâilla l'huis en grand mystère et François la voulant accoler pour un dernier baiser :

— Non, fit-elle précipitamment. Et prends

garde à ne point révéler d'où tu viens. Il t'en cuirait. Va vite.

— A demain?

Marion secoua la tête.

— Je te ferai savoir le jour, chuchota-t-elle à voix basse, et elle poussa François hors de la chambre pour verrouiller, sur ses talons, la porte qu'elle avait refermée.

— Par ma foi, constata celui-ci, bien fin qui connaîtra les femmes.

Une nuit compacte régnait, qui permettait à peine de distinguer sur le ciel la découpure des toits et des enseignes. Aucune lumière. Le pavé gras collait aux pieds. François dut se diriger à l'aveuglette.

— Tudieu! maugréa-t-il.

Il tâta dans sa bourse l'argent et, n'étant point trop éloigné de la logette où Marion devait peut-être se reprocher de l'avoir mis dehors par une telle nuit, il fut tenté de retourner quand une voix rude le héla :

— Hé, l'homme! appelait-on.

François se garda de répondre.

— Je te joindrai, reprit la voix avec colère, et te romprai les os. Où es-tu?

Un pavé lancé à la volée roula par terre et François devina que, derrière, accourait dans sa direction quelque individu redoutable, à en juger par la vigueur de son poignet.

Aussi, prenant le pas de course, il détala sans plus s'occuper d'autre chose et arriva bientôt, toujours fuyant, au croisement de la rue de la Harpe et de la rue Poupée, où, se jugeant débarrassé du coquin qui l'avait poursuivi, il respira profondément avant de regagner son lit.

Le cri d'un marchand : « *Houseaulx vieux! Houseaulx vieux!* » le réveilla le lendemain. Il pleuvait. D'autres marchands qui lorgnaient les fenêtres passaient, en annonçant sur un ton perçant leurs denrées. C'était un vieux que François reconnut et qui geignait, l'air transi : « *Harenc... soret.* » C'était une énorme commère à la voix mâle qui, tous les quinze pas, en roulant sa petite voiture, meuglait : « *A mes beaux angelots!* » et désignait, sur des clayons de paille, des fromages de Brie qu'elle découpait en tranches, à la volonté de l'acheteur.

François se sentit faim. Il descendit à la cuisine, taillada dans du lard, prit un quignon de pain et, remontant, s'enferma dans sa chambre et se mit à manger. Il était d'excellente humeur. Tous ces cris de la rue l'égayaient. Malgré la pluie qui chuchotait aux vitres et l'engourdissement que lui valait sa visite à Marion, il avait l'esprit net et un grand goût de vivre et de se dépenser.

— Ha! fit-il tout heureux.

C'était au point qu'il empoigna un gros bouquin, l'ouvrit et en lut plusieurs longs paragraphes. D'or-

dinaire il y rechignait. Il ne comprenait point qu'on eût quelque intérêt à se farcir la cervelle de ces formules qu'il avait peine à retenir. Mais ce matin, plus il lisait, plus il avait plaisir à lire et à tout ordonner. Quoique ingrat, le texte du *Doctrinal* lui parut clair et, fermant une minute les yeux, il le récita mot à mot et s'en félicita.

— Qui m'a changé? se disait-il avec stupéfaction. Voici que j'étudie. Maître Guillaume sera content!

Or lui l'était bien davantage et sa surprise le passait presque, tant il se découvrait de zèle et de facilité. Il allait d'un chapitre à l'autre, s'arrêtant aux exemples afin de retenir la règle, poursuivait, recommençait quand il avait mal lu, essayait sa mémoire, puis, se levant et marchant dans la chambre, se frottait joyeusement les mains.

François se nourrissait ainsi du *Doctrinal* quand son oncle, étonné de ne le pas voir en bas pour déjeuner, l'alla relancer dans sa chambre.

— Ouais! s'exclama le chapelain. Oublies-tu l'heure?

François demeura ébaubi.

— Il est midi sonné, lui dit maître Guillaume qui s'approcha du livre ouvert, et, ne pouvant en croire ses yeux, tourna plusieurs feuillets de crainte qu'ils ne dissimulassent quelque coupable divertissement. Quoi! tu étais dans la syntaxe?

— Oui, répondit François.

Ses joues rougies, ses yeux luisants et comme une saine exaltation répandue sur ses traits, touchèrent maître Guillaume. Il considéra l'écolier, puis le sentant si naïvement fier, il secoua la tête et dit :

— Mon enfant, il est temps pour tout. Maintenant viens à table. Huguette jettera des cris si tu la fais attendre. Entends-la!

Et, en effet, une voix de fausset emplissait l'escalier, glapissant :

— Descendrez-vous, maître Guillaume! Ce sera froid... Descendez. Quant à l'autre, il a déjà mangé, le propre à rien!...

— Quand cela? demanda le chapelain.

— Ce matin, répliqua François en éclatant de rire. Mais c'était par amour d'apprendre... et j'ai grand appétit.

Durant ce jour, il eut un tel entrain que son oncle, le sachant excessif en tout ce qu'il entreprenait, se garda bien de ralentir son zèle. Mais quel garçon que ce François, tantôt nonchalant comme un loir et tantôt trépidant, actif, impétueux! Maître Guillaume avait beau le connaître, il lui échappait chaque fois et le déconcertait. Comment le diriger? Aussitôt que le bonhomme s'y risquait, l'enfant, la veille si confiant et avide de s'instruire, retombait dans l'apathie et semblait ne plus rien comprendre. Pourtant, il était fort intelligent. Ah! s'il avait voulu! Mais non. L'effort dont il était capable ne

se renouvelait qu'à intervalles trop espacés pour qu'il fût efficace et le chapelain, loin de se réjouir de voir François grimper quatre à quatre dans sa chambre — sitôt le repas expédié — songea tristement qu'avec ce caractère il fallait, hélas! s'attendre à tout.

Que réservait l'avenir? Maître Guillaume, en homme prudent, le redoutait pour son neveu. Ses maigres biens — qu'il avait mis du temps à acquérir — sans doute François les aurait à sa mort. C'était naturel. Mais d'ici là que de mésaventures, de déceptions, l'enfant se préparait! Que d'années gaspillées! Et la santé s'ensuit si l'on n'y veille. La santé?... Le goût du travail... Pauvre François!

— Oh! mais Dieu l'aidera, se dit soudain le chapelain qui, s'étant à loisir laissé aller, se reprit. Je n'en veux point douter. Dieu sait qu'il est honnête et bon...

Et, se mettant sur pied, maître Guillaume héla Huguette pour avoir son manteau, quitta la pièce où le feu s'éteignait et se rendit à ses occupations, cependant que François, plongé dans sa lecture, ne levait pas le nez au grincement de l'huis.

On était en novembre, par un de ces jours mornes qui, vers trois heures, n'ont déjà plus de force et luisent plus qu'ils n'éclairent. Des toits voisins, aux ardoises plates, coulaient de longs reflets. Ils rayonnaient sous un ciel gonflé d'eau, très bas, d'un gris opaque qui semblait tout noyer. Les

poutrelles des façades formaient, dans le torchis, comme des veines apparentes autour desquelles l'humidité gagnait. Par terre, contre les étalages, sur les dalles inondées, le bruit des pas résonnait, assourdi, et le grincement des roues — quand une carriole dévalait la rue Saint-Jacques — n'avait aucun écho.

— Hé là! le soir me gagne, pensa François.

Il s'approcha de la fenêtre, tenant toujours son livre, et regarda dehors. Effectivement le soir tombait. Çà et là, dans le fond des échoppes, des lueurs tremblotaient. Le ciel devint plus clair, par contraste avec les maisons, la rue, les murs mouillés, puis s'assombrit progressivement, tandis qu'en un instant les carreaux brasillaient à hauteur des boutiques et jetaient tout du long une lumière jaune, étroite, oblique, rabattue par dedans.

François n'insista pas. Il s'étira pareil aux bêtes qui, le jour, couchées et attentives à un rêve intérieur, flairent la nuit comme leur maître et s'ébrouent tout à coup.

— Bien, bien, fit-il. J'irai trouver Colin pour lui apprendre qu'il a su m'enseigner. C'est là le moins. Il va rire. Ha! Ha! Ha! Mais l'argent est à moi. Je l'ai gagné.

Sur ce, posant le *Doctrinal,* il s'empara de son bonnet et s'en fut d'un bon pas, ayant dans sa poche droite, dessous sa robe, les deux écus de Marion et dans l'autre la clef forgée par son ami.

Il n'éprouvait aucun scrupule, mais au contraire une espèce de sérénité qui lui faisait trouver fort naturel qu'une femme de mauvaise vie lui eût remis ces deux écus.

— C'est l'habitude, estimait-il en route, tout à l'idée de rencontrer Colin et de lui faire part de son exploit. Marion les a eus d'un bourgeois et moi je les tiens d'elle. Ainsi de l'un à l'autre, de main en main, jusqu'à ce qu'ils retournent au bourgeois et que Marion de nouveau les lui prenne... Ah! le bon tour. C'est merveillable!

Il arriva bientôt devant le seuil d'une humble masure dont le couloir menait à une petite cour où le père de Colin avait son atelier.

— Colin est là? s'informa-t-il.

Un homme, au dos courbé, au visage dur et triste, répondit :

— Colin? Le diable le garde!

— Et pourquoi?

— Parce que.

— Ah! fit François. Je le pensais trouver ici.

L'homme, qui avait dressé la tête pour répondre, reprit en silence son travail. C'était le père de Colin de Cayeux. François lui dit :

— Il rentrera ce soir, Colin... n'est-ce pas? Il est en course?

Mais comme ses questions n'avaient point l'air d'intéresser celui à qui elles s'adressaient, il haussa

les épaules, passa la Seine, et déboucha rue de la Juiverie, où, d'ordinaire, Montigny l'attendait.

— Et Colin? s'informa François qui brûlait de conter sa glorieuse équipée.

L'autre eut un geste vague.

— J'ai pourtant besoin de le voir, dit l'écolier.

Et, fixant dans les yeux Montigny, il constata que, pour la première fois peut-être, celui-ci se troublait.

— Quoi! fit-il, mais sans trop élever le ton. Qu'y a-t-il donc? Tu te méfies de moi?

— Mais non, grommela Montigny.

Et comme l'écolier insistait :

— N'en parlons plus, fit-il d'un air désagréable. Et viens. Nous irons boire.

— A *la Pomme?*

— Choisis, dit Montigny.

François sortit alors de sa poche un écu et le montrant avec fierté :

— Regarde! c'est mon tour de payer. Et pas un seul écu. Mais deux!

— Comment cela?

— Je t'expliquerai.

Et, entraînant Régnier de Montigny à *la Pomme,* François s'écria dès qu'ils furent installés dans l'arrière-salle de la taverne : « Holà! des pots! » d'une voix si assurée que le patron lui-même accourut à la table et demanda desquels.

— D'ambroisie, répondit François.

Montigny se taisait. Il avait l'air préoccupé et, regardant tristement devant lui, ne prêtait au récit du petit écolier qu'une médiocre attention.

François le secoua.

— Tu as souci pour Colin, n'est-ce pas? questionna-t-il.

A cet instant le jeune Turgis, qui avait l'âge à peu près de François et prétendait aider son père et les servantes, vint à eux. Il était gros, bouffi, le teint blême.

François et Montigny l'accueillirent froidement et demeurèrent bouche close.

Il y avait beaucoup de monde à cette heure autour des tables, buvant, jouant aux dés. Des habitués. Des clients de passage, parlant haut, pleins d'entrain. Sous le plafond aux poutres peintes ils traitaient des affaires comme c'est souvent l'usage en pareils lieux, où les malins ne regardent point à la dépense, mais s'écrient dès que les verres sont vides : « Ici! » ou discrètement font signe à la servante. Marchands rusant entre eux sur des achats de blés ou de lainages, se disputant, tapant du cul leurs gobelets. Gens du Palais en robes crasseuses, tripotant des dossiers et s'agitant, gesticulant. Joueurs cognant les dés et autour d'eux, soit assis, soit debout, calculant les coups, des connaisseurs, de vagues filous, des ivrognes... François reconnut Jehan le Loup, ivre mort. Il chantonnait, le dos à la muraille. Près de lui, Jehan Rosay

qui était borgne et dégueulait lorsqu'il avait trop bu, pour boire encore, entretenait Taillelamine d'un projet compliqué, à en juger par les explications. Ce Taillelamine, les jambes croisées, montrait des bas pisseux avec ostentation et tricheur avéré, tandis que l'autre usait sa salive et son temps, il avait un œil sur les dés et l'autre sur le sol, des fois que la monnaie tombât. Casin Cholet, qui aimait les disputes, buvait seul, dans un angle, une grande mesure de vin, et suçant ses moustaches, fréquemment, se grattait. Enfin, le petit Guy Tabary, aux joues rondes et vernies comme des pommes, allait d'une table à l'autre pour se faire inviter.

— Hélas! François! gémit-il plaisamment à la vue du nectar qui emplissait son verre. J'ai soif!

Il happa un godet à une servante et le tendant à bout de bras :

— Verse! demanda-t-il.

François s'exécuta et Tabary, lampant d'un trait la rasade qui lui était servie, s'éloigna satisfait. Le jeune Turgis avait également disparu.

— Régnier, dit doucement François. Je jure de garder le secret, mais ne me fais pas languir. Je veux connaître où est Colin. Il a quitté Paris?

— Oui, répondit Montigny. Hier soir. Je l'ai conduit par le chemin de Seine.

— Et quand doit-il rentrer?

— Cela dépend.

— Cela dépend de quoi?

— Lui seul le sait, fit Montigny et, éclatant d'un rire forcé, il donna, sous la table, un coup de genou à François, car deux individus qu'ils avaient pour voisins s'étaient, afin d'entendre, un peu trop approchés.

CHAPITRE CINQUIÈME

Cette première absence de Colin ne fut pas de longue durée, mais elle eut pour effet de soustraire François, pendant plusieurs semaines, à l'influence de ce mauvais garçon. Celle de Régnier de Montigny n'était guère préférable. Cependant, elle ne s'exerçait qu'avec une certaine nonchalance, car, dans le fond, peu importait à Montigny qu'on se perdît ou non. Lui qui l'était, n'en demandait point davantage. Il s'accommodait de sa vie dissolue, y trouvait du plaisir et quand il en avait le temps, parfois, ne regrettait point autrement d'être tombé si bas.

Et François l'admirait. Plus que Colin, qui choquait toujours par sa grossièreté, Régnier forçait la sympathie. Sa naissance lui donnait très grand air, de l'aplomb, de l'impertinence, et jusque chez les

filles, un genre qui les subjuguait toutes. Aussi Régnier en profitait et tirait d'elles une abondante prospérité. On savait que son père, Jean de Montigny, écuyer panetier du roi, élu de la ville de Paris, avait été pillé par les Bourguignons et, de ce fait, n'avait rien laissé à sa mort ou si peu que mieux valait n'en point parler. Cela augmentait le prestige de Régnier qui ne cachait d'ailleurs à personne que ses sœurs s'étaient partagé le modeste héritage du « noble homme » sans s'occuper de lui.

— Il m'a fallu me réjouir pour elles, exposait-il avec détachement, puis m'ôter de leur vue pour ne rien trop coûter.

— Et tu n'en as jamais eu de regret?

— Jamais, répondait Montigny.

Ce n'était pas dans sa nature. Ni regret, ni envie. Que lui faisait! A vingt-deux ans il n'allait point, peut-être, se tourmenter? A défaut de ses sœurs, les fillettes de Paris le sortaient d'embarras et, tantôt l'une, tantôt l'autre, pourvoyaient de bonne grâce à ses nombreux besoins. Depuis son aventure avec Guillemette qu'il avait proprement fessée, Régnier de Montigny s'était, en effet, mieux placé. Il avait pour amie une certaine Jeanneton chez laquelle il logeait et, quand on s'étonnait qu'il pût vivre aux crochets de cette fille, il sifflotait et ne répondait pas.

Régnier entraînait François par l'étroite rue de la Juiverie à *la Pomme de pin,* ou quelquefois

encore, quand son ardoise y était trop chargée, rue aux Fèves, dans un autre cabaret qui se nommait *le Trou Perette.* C'était une sorte de cave, aux murs tout nus, au sol de terre battue ; on y buvait sur des tonneaux du cidre chaud, de l'eau-de-vie et d'un très fameux vin d'Arbois ; mais la clientèle était souvent si mêlée que des bagarres s'ensuivaient et que le guet, mandé en toute hâte, accourait. On s'enfuyait comme on pouvait et à grandes enjambées, par des traverses, on gagnait une nouvelle taverne où le crédit n'était pas mort.

— Ne crains rien, affirmait Régnier qui voyait, en de tels moments, François trembler de tous ses membres. Et tâte de ce couillotin. Il sent la vigne à plein, et la pierre, mon garçon !

— Oui, répondait François. De vrai.

Et vidant son verre pour déguiser sa peur, il se troublait à l'idée que, s'il était pris, son oncle saurait à quoi il employait ses nuits. En même temps, le souvenir de Marion, dont il attendait des nouvelles, emplissait l'écolier d'une sourde appréhension. Il ignorait s'il aimait Marion et n'osait s'en ouvrir à personne. Mais l'image de cette créature le cuisait par le corps entier et il regrettait fréquemment qu'au lieu de n'avoir pour passe-temps que sécher des pots puis courir à toutes jambes, Montigny n'eût pas préféré le mener rue de Mâcon chez Marion pour s'y ébattre à leur aise.

Or Montigny, qui avait femme dans une maison

où elles sont occupées très tard avec de gros marchands, n'éprouvait nul désir de se faire remarquer en société d'une autre, car Jeanneton l'aurait appris. Il était fidèle à Jeanneton, du moins dans l'apparence, pour ne manquer de rien, et comme très jeune il avait quitté l'âge où l'on calcule moins d'après le profit que l'appétit des sens, il ne comprenait point pourquoi François le regardait souvent d'un air contrarié.

— Holà ! François... Tu dors ! criait-il en secouant son compagnon. Réveille-toi ! je t'accompagnerai. C'est l'heure.

François suivait Régnier, tête basse, essayant de faire durer le trajet dans l'espoir qu'ils rencontreraient Marion, mais pas une seule fois celle-ci ne se montrait, et François ne sut plus quoi conclure.

Tous les jours, levé tôt pour ne point se trahir aux yeux du chapelain, l'écolier ne songeait qu'à cette femme, et quand il se rendait rue du Fouarre au cours que professait Jean de Conflans, son maître, comme à tant d'autres qui étudiaient la logique, Aristote, la grammaire, la syntaxe, il bayait aux corneilles et ne s'instruisait pas. Pourtant, on était fin novembre, et il ne restait guère que quatre mois avant les premiers examens. François n'en avait cure. Il répondait paresseusement, de son banc, aux questions du maître, parfois bien, souvent mal, et confondant le peu que son bon oncle lui avait enseigné ; il restait insensible au blâme

ainsi qu'aux compliments. Cette salle peu aérée de la rue du Fouarre lui était odieuse. Une odeur sure de crasse, de paille qu'on répandait par terre, d'humidité, de cuir le prenait à la gorge et il lui opposait — par dégoût — une autre odeur, suave celle-là et qu'il n'avait point oubliée, de la fille qu'il aimait. Car il l'aimait. Il n'aimait qu'elle. Il la désirait ardemment et rien au monde que Marion ne lui faisait d'effet.

C'est alors que Colin, de retour à Paris, vit François et lui trouva mauvaise mine.

François lui raconta son cas.

— Eh bien! je m'en vais m'entremettre, fit aussitôt Colin, qui se rendit dans la logette de la rue de Mâcon tandis que François l'attendait. Tiens-toi ici et si j'appelle, accours.

Mais Colin revint seul, après moins d'un quart d'heure, et, courroucé contre François, lui dit :

— Tu t'es laissé prendre la place, benard! Un autre l'a.

— Que dis-tu?

— Oui. Oui. Un autre! gronda Colin. C'est ainsi.

Et il jura le nom du Christ et cracha devant lui d'un air si méprisant que l'écolier penaud l'escorta sans desserrer les dents jusqu'à ce qu'ils trouvassent Régnier.

— Croiras-tu, commença Colin en le montrant du doigt à Montigny pour l'humilier...

Mais l'écolier se rebiffa : il avait assez d'en-

tendre Colin le rabrouer et le traiter comme un poupard. Et pourquoi? Pour Marion... La belle affaire! Qu'était-ce donc qu'une fille pareille? Une rien du tout, une moins que rien. Lui ne s'en souciait guère. Marion perdue, il la remplacerait vite. Quand il voudrait. Ce n'était pas trop compliqué.

— Ah! bah! railla Colin, si tu t'y prends comme avec elle, j'en doute. .

— Hé! nous le verrons bien, dit François sèchement.

Régnier les apaisa. Se quereller à la première rencontre! Y pensaient-ils? Colin avait certainement mieux à faire que malmener François pour une histoire de femme! Quelle fureur lui échauffait l'esprit?

— D'abord, fit l'écolier, de Marion j'ai tiré deux écus... Demande...

— Précisément, lui reprocha Colin.

Et tendant à François une main calleuse et noire :

— Tope, dit-il, cependant que de son dur regard il fixait l'écolier dans les yeux et l'obligeait à répondre à son geste.

La paix conclue, Régnier et Colin parlèrent d'autre chose dans ce langage qu'ils employaient entre eux quand ils voulaient ne point être compris. François, les écoutant, retenait çà et là des bribes de leur conversation dont le sens lui restait étranger et il finit par dire :

— Quel est donc ce jargon?

Or, ses amis le quittèrent peu après et il rentra à la maison le cœur gros et ne sachant s'il souffrait plus de l'infidélité de Marion que de la scène qu'il avait eue avec Colin. Cette scène lui demeurait insupportable, l'irritait, car il s'était promis de mériter non des injures mais des flatteries de cet homme qui ne mâchait jamais ses mots.

— Et voilà! constatait François. Est-ce ma faute? Il s'est mis en colère.

C'était par trop injuste, par trop stupide. Puis l'ayant planté là, il s'en était allé avec Régnier sans lui souhaiter même le bonsoir. François se sentit diminué. Il ne dormit pas de la nuit. Une semaine s'écoula lentement, dans le marasme et l'abattement. François ne sortait de sa chambre que pour assister, rue du Fouarre, aux cours de l'Université et si las, si piteux, que maître Guillaume s'en alarma. Mais il ne voulait point mettre au courant son oncle du mal dont il souffrait. Il refusait de lui répondre, l'évitait, n'avait point d'appétit jusqu'à ce qu'un matin, s'étant dit que, peut-être, ce n'était pas que de Colin dont il avait l'humeur chagrine, il pleura tout à coup à cause de Marion et recouvra ensuite subitement la raison.

— Bien sûr! fit-il en répandant des larmes dont il avait grand'honte. J'étais fol...

Et ce soir-là, il aborda Colin à la taverne et, très sincèrement, lui dit :

— Je sais que je vaux peu, mais, de l'entendre, j'ai profité, Colin.

Et Colin répliqua :

— Tu vaux mieux que tu n'as pensé, petit.

— Oui, si tu m'aides.

Colin sourit puis, faisant place à l'écolier que cette réponse emplissait de contentement :

— Je t'aiderai, dit-il de sa voix rude. Je te le promets. Et il cria : « Holà ! du vin pour mon ami François de Montcorbier, il a soif ! » tandis que dans la salle les gens se retournaient.

Il résulta d'un tel accueil que, reprenant plaisir à vivre, François passa les nuits dehors en compagnie du fils du serrurier et courut, avec lui et Régnier, des cabarets de toute espèce où ils buvaient sans débourser un sou. Colin, pour la dépense, jouait aux dés et, que ce fût aux *Trumelières* ou à *la Truie qui file*, qui lui tenait tête, perdait et réglait l'addition. François était abasourdi; mais une fois que, sur la table, l'enjeu de la partie se montait à quatorze écus, il ne put retenir un cri. Colin lui décocha un grand coup dans les quilles et il n'insista pas. Les dés étaient pipés.

— Ah ! Vive Dieu, fit-il un peu plus tard pour montrer qu'il avait compris. Tu as sur toi des dés semblables et tu les changes.

— Et je ramasse l'aubert, dit simplement Colin.

Or, durant ces sorties, il arrivait que des indivi-

dus d'allures bourrues se joignissent à Colin et l'entretinssent secrètement d'actions auxquelles François ne participait pas. C'étaient des vagabonds, des voleurs, de tristes sires, à la figure longue d'une aune et aux souliers percés. Colin leur parlait dans la langue qu'il employait avec Régnier et ces individus lui répondaient dans cette même langue obscure et rude qui n'avait pour François aucun sens.

— *Enterves-tu le gourd?* entendit-il un soir Colin dire à un homme qui s'était avancé et l'avait appelé Colin de l'Escailler.

— De l'Escailler? fit François à Régnier. Pourquoi ce nom?

— C'est le nom, lui apprit Régnier : de la Coquille.

— En quel langage?

— Dans le gourd. Colin lui a demandé, s'il entendait le gourd, s'il l'entervait... Le gourd, le jargon, c'est tout comme. As-tu saisi?

— Je commence, répondit François. Et prêtant l'oreille aux propos que Colin échangeait avec l'inconnu, il avoua :

— Mais ils vont vite et leurs paroles m'échappent.

Régnier hocha la tête.

— Tu as le temps de te former, dit-il en s'étirant. Colin te veut du bien. Il t'apprendra. C'est un

langage facile à dévider lorsqu'on en est instruit et qui permet aux gens de ne point se tromper.

— Et pour quelle cause?

— Pour le marieur, fit Régnier à voix basse.

Et il eut un tel geste qui désignait la corde et une telle grimace d'homme à qui on la passe au cou, que François devina que le « marieur » devait être le bourreau et il eut un frisson.

A dater de ce jour, quoi qu'il fît pour se ressaisir, François, qui s'appliquait à écouter Colin et Montigny lorsqu'ils s'exprimaient dans leur secret langage, ne pouvait s'empêcher de frémir toutes les fois que le mot « marieur » revenait dans la conversation. Il avait grand dégoût du bourreau et s'étonnait de l'insistance avec laquelle il en était question. Ce n'était point la tricherie ni le commerce des filles qui justifiaient l'emploi si fréquent de ce mot! Certes non. Pipeurs et goliards ne relevaient point de la corde. Il y avait là un mystère auquel ses deux amis ne voulaient sans doute pas l'initier. Mais quel mystère? Ce voyage dont Colin n'avait jamais parlé, ces rencontres équivoques, la nuit, donnaient à penser à François. Il se disait que le jeu n'eût point entraîné Colin à devenir l'ami d'individus si louches et dégradés. Ni les femmes. C'étaient des gueux que ces gens-là, ou pis peut-être, de ces bohémiens qu'on avait arrêtés au printemps, et mis à la géhenne pour qu'ils avouassent leurs forfaits. François n'en doutait plus. Et comme

chacun était alors instruit qu'ils avaient enlevé des enfants, crevé les yeux aux uns, aux autres « coppé les jambes et fait subir maulx assez et trop », l'écolier — qui savait qu'une pareille accusation entraînerait la mort infâme par pendaison — ne se souciait guère d'être rencontré en compagnie de leurs semblables.

— Ecoute, Colin, dit-il un soir, n'as-tu point réfléchi au danger que tu cours?

— Oui, répondit Colin sans s'émouvoir. Et après?

— C'est folie! s'écria François.

Colin cligna son petit œil, puis, bonhomme, expliqua :

— Tu n'as rien sans le risque, marmoset. Tout se paie. Tout est jeu et ce jeu-là vaut quelquefois la peau.

— Oh! mais parle moins fort.

— La peau, répéta hardiment Colin. Crois-tu pas que j'y tienne?

Et il laissa François partagé entre la crainte de lui déplaire et la frayeur, s'il ne le fuyait pas, d'avoir peut-être à le chèrement payer.

Un grand diable mal vêtu, toujours sale et puant plus qu'un bouc, inspirait, entre tous, à François, une si forte répulsion que de le rencontrer avec Colin et Montigny, l'écolier en restait béant. Ce personnage employait un jargon effroyable que des

termes empruntés au patois des campagnes et des pays du Nord rendaient souvent intraduisible. Mais il accompagnait de gestes ses paroles et cela leur donnait un sens que François interprétait avec stupeur. Il démêla que cet affreux individu répondait au surnom de *Piez Blans* (1) par allusion à son origine étrangère ou à sa malpropreté repoussante et n'était point un bandit négligeable. Il opérait vers Orléans, dans les plaines et les bois, et commandait une bande de malfaiteurs. Quand il parlait, l'accent avec lequel il déformait les mots avait une rudesse singulière. Il disait *men* et *nen,* pour *mon* et *non,* sacrait le nom de Dieu dans les dialectes anglais et allemand et, ne riant jamais, faisait entendre, quand il était en liesse, une sorte de grincement qui rappelait celui de ces énormes grilles de fer, dans les prisons, lorsqu'elles tournent sur leurs gonds. Hâlé, sans barbe, sans sourcils, le cheveu roux et rare sous son bonnet fourré, Piez Blans, qui n'était pas loquace et regardait souvent ses mains comme si, par leur grosseur, elles dussent le satisfaire, avait été soldat. Cela se voyait aussitôt, car tous ses gestes et ses façons d'aller, de venir, de marcher, de toiser les gens, étaient marquées au sceau de son ancien métier.

— Sus! devant! devant! criait-il d'une voix de stentor quand il avait trop bu, ou bien il entonnait

(1) *Avoir les pieds blancs vers quelqu'un :* être étranger.

cette chanson et la scandait à la manière des « narquois » sur les routes :

Trou du cul Pierrete,
Choques des talons,
Chuces la pignete,
Vyde les gallons !

ou encore, montrant à sa main gauche une bague d'or massif qui portait le nom de celui à qui il l'avait arrachée et ses armes, Piez Blans la faisait admirer.

Cela lui rappelait des choses qu'il ne confiait à personne, car, chez cette brute, le sentiment de sa sauvegarde l'emportait à ce point qu'il se taisait toujours à temps. On avait beau le questionner, il retombait à son mutisme, vous écoutait, ne vous répondait pas.

— Tu as raison, lui déclarait alors Colin qui, depuis qu'il le connaissait, le prenait pour modèle. Souvent qui parle trop, se perd.

Et il buvait à la santé de ce curieux personnage qui, sous son vêtement de cuir, faisait quelquefois voir une monnaie germanique frappée d'un seul côté, qu'il avait cousue lui-même contre le mauvais sort.

François, qui détestait Piez Blans, souffrait qu'il fût toujours présent dans leurs rencontres. Sa

grossièreté, son astuce, la cruauté qu'on lisait dans ses yeux, son odeur n'étaient point faites pour le séduire. Mais il ne savait comment persuader Colin qu'il s'égarait en cédant à l'ancien soldat. Quant à Montigny, qui n'avait pas non plus pour Piez Blans de sympathie marquée, il le supportait de son mieux et, sans aller jusqu'à désapprouver nettement son camarade, il attendait une occasion de donner son avis.

Cependant les jours s'enfuyaient et, à la pluie d'hiver, succédait une neige qui, à mesure qu'elle tombait, fondait et entretenait par les rues une boue glacée. Jusqu'au fond des tavernes, près du feu, la sensation de froid était si vive que les plus endurcis se rôtissaient les chausses et les semelles près de la flamme et tout fumants crachaient par terre, toussaient et n'avaient guère d'entrain. Seul Piez Blans paraissait insensible. Il poussait Colin dans les coins, lui expliquait on ignorait trop quoi, puis, l'observant, tandis qu'il parlait à son tour, le reprenait avec autorité. Ni François ni Régnier n'étaient dans le secret. Ils se contentaient, de leur place, d'interpréter, selon l'attitude des deux hommes, le sens de leurs paroles. Or Colin se laissait convaincre et les regards qu'il jetait à la dérobée étaient fixes et brillants. Entre Piez Blans et lui, sans aucun doute, se tramait un projet qu'ils entendaient ne pas divulguer. Puis Piez Blans disparut.

— Bon voyage! fit François.

Colin dressa l'oreille.

— Oui, railla Montigny, Dieu le garde!

— C'est un homme, dit Colin. Il a conquis ses preuves.

— Je sais, répliqua Montigny ensuite avec humeur, qui te conseille mal, te plaît.

— Et s'il me plaît qu'on me conseille mal?

François tenta d'intervenir.

— Non, fit Colin de sa voix dure. C'est affaire à Régnier.

Mais comme celui-ci opposait à la querelle que Colin lui cherchait un méprisant silence :

— Tu es témoin, proclama-t-il en se tournant vers l'écolier avec un petit rire, qu'au lieu de répondre il se tait. Tu le vois. Il a tort. Plus tard, lorsque le temps sera passé, il le regrettera.

— Quel temps? interrogea François.

— D'ici que je revienne.

— Ah!

— Va! éclata alors Régnier, qui écoutait malgré son air. J'en étais sûr. Va! Va! Tu en auras, plus que moi, repentir. Piez Blans commande, tu obéis. Ah! c'est comme tu l'auras choisi.

— Tu es fâché?

— Point, fit Régnier; garde-toi seulement d'estre grisses.

Et il se leva promptement, saisit l'écolier par un

bras et sortit sans saluer ni Colin ni personne, tandis qu'éberlué François lui demandait :

— Etre grisses ! Voyons ! Que veux-tu dire par là, Régnier ? Explique-moi. Etre grisses ! Quel malheur ?

— Oui, un malheur. Un grand malheur, répondit sourdement Régnier.

CHAPITRE SIXIÈME

De décembre au printemps, Colin resta hors de la ville par les routes, s'instruisant au contact de Piez Blans sur la façon dont il menait ses hommes à la rencontre des voyageurs. Il partagea sa vie errante et comme lui, l'épée sous le bras, ne fut bientôt qu'un mendiant de plus. A travers champs, il marchait fréquemment une partie de ses nuits pour se trouver, au jour, guettant derrière une haie l'instant où les femmes seules, les enfants et les vieillards demeurant près de l'âtre, il se présenterait. Ses compagnons, dont la plupart étaient d'anciens soldats, des paysans, des colporteurs, des vagabonds, l'endurcissaient dans le métier. Parfois, un ordre de Piez Blans arrivait de cesser toute besogne et d'en profiter pour dormir et s'offrir du bon temps ; parfois, tout au contraire, un

lieutenant qui survenait, les pressait de gagner au plus vite tel village qui était désigné et de lui donner, avec une autre bande, l'assaut.

C'étaient de rudes journées au cours desquelles Colin faisait merveille. Il avait une idée dont il ne soufflait mot car le moment ne lui paraissait pas favorable à son exécution. Piez Blans, qui ne soupçonnait rien mais se félicitait du zèle que Colin apportait à sa tâche, lui expliquait parfois comment il tenait le pays, d'Orléans à Chartres et de Vendôme jusqu'à la Loire. Passé ces bornes, d'autres aventuriers de son espèce avaient leurs troupes qui rançonnaient sans merci la campagne et menaient joyeuse vie. Entre ces chefs, aucune liaison n'existait à moins que, pourchassant sur les terres du voisin les fuyards, ils n'eussent à se prêter main-forte et assistance, puis se partager le butin. Ils étaient libres. Ils avaient rejeté le contrôle du grand Coësre à qui jadis ils payaient annuellement une redevance variant de cinq sols à deux écus. Ce grand Coësre, chef suprême des gueux, qui habitait Paris, ils en riaient comme d'un épouvantail qui n'effraie plus personne. De quel droit voulait-il prélever cet impôt en argent? Piez Blans, âpre au gain, jurait qu'on l'écartèlerait plutôt que de verser un patard au grand Coësre et ses amis, les capitaines des régions limitrophes, prêtaient également serment de lui faire banqueroute.

— Qu'il vienne ici chercher sa part, proposait l'un. Je la lui baillerai...

— A coups de pique! ricanait l'autre.

Et un certain Olim Cernay, qui avait des manières de seigneur et portait un chapeau à longue queue par dérision des riches bourgeois qu'il attaquait, déclarait :

— S'il vient, je le veux à moi seul, honnêtes gens.

Alors Colin sentait son idée prendre corps, car il entendait, sans le dire, qu'au lieu de rester dans Paris, si le grand Coësre visitait ses sujets et les guidait vers quelque entreprise d'envergure, aucun ne le renierait plus.

— Où donc es-tu? demandait Piez Blans quand son ami de l'Escailler s'absorbait dans une sombre rêverie. Regrettes-tu ta vie ancienne?

— Laisser aller, répondait Colin. Tu verras.

— Et que verrai-je?

— Rien encore n'est mouvé, mais un jour se lèvera où tout le pourra être.

Et Colin, embrassant du regard l'horizon de labours et de bois, clignait ses petits yeux et ajoutait :

— J'en suis sûr.

Il n'employait pas mal son temps. Plus habile que Piez Blans, il se liait très vite, en les flattant, avec les plus hardis, les questionnait, et quand il leur pouvait parler en confiance, expliquait qu'à

ne se point soutenir plus étroitement, ils risquaient à la fin d'être battus et dispersés.

— Ho! Ho! répliquaient-ils. Par qui?

Et ils riaient, tant cette idée leur semblait farce.

Or Colin poursuivait de plus belle et contait que, venant de Paris, il savait qu'une ordonnance avait été ou allait être signée pour l'organisation d'une armée permanente et qu'on en arriverait à compter autrement.

— Mais qui la mènera? lui demandait-on, sans rien croire. Il faut quelqu'un qui ait connaissance en cet art et nous combatte l'un après l'autre! Eh bien? L'a-t-on trouvé?

— Patience! disait Colin.

Olim Cernay, que ces conversations mettaient toujours en fureur imbécile, lui rétorquait :

— Tu es fou! Le trouver est possible, mais qu'il soit bon à nous déloger, *by got!* Nous le bouterons hors d'ici, mon compère!

Puis brusquement, passant de la colère à une singulière méfiance, il fixait Colin dans les yeux et ne l'interrompait.

C'est après avoir ainsi secrètement ébranlé chacun dans sa mâle assurance, que Colin décida de regagner Paris. Il rendit son épée à Piez Blans et revint, à petites journées, s'entretenant tantôt avec des merciers qui portaient la balle sur le dos et tantôt avec des coquins dont il parlait la langue quand ils lui criaient d'arrêter. Le temps était très

doux. Les pommiers tors avaient des fleurs ; les buissons, de petites pousses vertes et, par les prés spongieux, où l'eau s'était tout l'hiver infiltrée, des primevères formaient des dessins aux couleurs diaprées. Tout était frais à l'œil, naïf, limpide. L'odeur des terres où le blé commençait de lever, l'odeur des bois, des sources, se mêlaient dans l'air et les oiseaux voletaient, un brin de paille au bec ou, sur une branche, s'égosillaient.

Jusqu'à Paris qu'il aperçut de loin, entre de mols vallonnements, Colin alla du pas d'un homme qu'une idée préoccupe. Mais dès qu'il vit, silhouettées sur le ciel, les hauts murs de l'enceinte, il se sentit le cœur sauter de joie. Sur la gauche, entre des peupliers, la Seine arrondissait ses boucles que le soleil aimablement frappait. Des femmes, le long des berges, lavaient du linge qu'elles étendaient ensuite à sécher sur l'herbette. Colin s'en amusa. Il reconnaissait après l'eau courant parmi des îles, le Louvre, et le Petit Bourbon avec ses grosses tours, ses toits pointus, ses clochetons, et, à droite, les murailles crénelées du quartier des écoles.

— Depuis cinq mois, se dit-il en franchissant la porte Saint-Germain dont la voûte suintait et conservait une grande fraîcheur, j'apprendrai du nouveau !

Et, songeant à Régnier, il souhaitait que ce fût lui, par amitié, qui le premier l'en instruisît.

Or François était bachelier lorsque Colin reprit ses habitudes et Colin en eut du plaisir, car il aimait François et lui voulait, à sa façon, du bien. Mais bachelier, quand le sang lui brûlait des plus chaudes convoitises!

— Laissons cela, fit-il. Le temps n'est pas aux balivernes. J'ai mieux à entreprendre ici pour les convaincre et me les attacher. Ils ne sont sots ni l'un ni l'autre. Tudieu! Ils me suivront.

La chance lui souriait. En effet, ce samedi dix-huitième jour d'avril où Colin se jurait d'avoir raison de François et de Montigny, « furent jugés et condamnés, par la cour de Parlement, deux coquins ou mendiants et une coquine à être pendus et étranglés et, pour ce, on leva des potences hors de la porte Saint-Jacques et de la porte Saint-Denis ». On ne parlait partout que du prochain supplice. On discutait le point de droit et si une femme ne devait point plutôt être enterrée vivante comme l'usage le voulait. Les hommes, pour la plupart, se prononçaient contre le jugement et surtout les plus jeunes, mais on leur répondait qu'étant bohémienne cette créature devait dépendre des lois de son pays. Elle-même avait choisi la corde. Il n'y avait donc rien à dire. Quant à trop s'émouvoir qu'une coquine rendît l'âme par supplice, c'était en pure perte.

— Bon, estima Colin. Cela dépend,

Et il feignit d'être indigné pour que François,

qui plus qu'un autre se lamentait de ce honteux arrêt, s'abandonnât à sa nature le matin de l'exécution.

Ce matin vint. Dans la plaine, près du Moulin au Vent, ou chemin de Saint-Denis, une populace immense, dès l'aube, entourait le gibet. Il dressait au-dessus des têtes ses bois funèbres que chacun regardait comme pour la première fois. Colin, Montigny et François, dans la foule, discutaient à voix basse. Colin les excitait. Il leur disait que cette femme n'avait point demandé d'être étranglée ainsi qu'on le contait, qu'elle n'était pas coupable, enfin qu'à tout peser il eût grandement préféré ne point assister à cet affreux spectacle. S'il y était présent, c'était dans le secret espoir que peut-être il n'aurait pas lieu.

— Oui, répondit François. Si Dieu permet!

— Dieu n'a que faire ici, gronda Colin.

François, qui était blême, reprit :

— Je les hais.

— Ils ont peur, dit Colin, toujours à voix très basse de crainte qu'on ne lui fît mauvais parti. Peur d'une femme. C'est risible.

François frémit. Il éprouvait une telle pitié pour la malheureuse, que le sang lui battait dans les veines à coups précipités puis lui refluait brutalement vers le cœur. Il se sentait la gorge serrée. Il suffoquait. Il se faisait horreur d'être là, comme les autres, avide il ne savait de quoi.

Une lumière floue, sans rayonnement, éclairait la campagne, aux petits arbres ronds : une lumière irréelle, telle qu'en songe on la voit, immobile, qui frappait les harnais des hommes d'armes là-bas, vers l'échafaud, mais ne les faisait point briller. Elle procurait une sensation baroque dont François éprouvait les effets et, à mesure qu'il s'en étonnait en lui-même, cette sensation de rêve augmentait et l'envahissait sournoisement.

— Ah! dit alors quelqu'un. Les cloches!

François se secoua.

— Les cloches! répéta-t-il.

Ce fut comme une détente et en même temps une anxiété si aiguë que la foule entière frissonna. Tous attendaient.

— Les voici, fit Colin en frappant sur l'épaule de François.

A cheval, débouchant de l'enceinte, un cortège avançait, flanqué et précédé d'une si grande affluence que d'eux-mêmes, dans la plaine, les curieux se serrèrent, saisis d'un malaise singulier. Lentement, cependant que, maintenant l'escorte dans le chemin qu'elle devait suivre, des archers repoussaient les gens, on voyait approcher des cavaliers vêtus de couleurs vives : huissiers du Parlement et sergents, qui, roides sur leurs selles, formaient cinq rangs en profondeur derrière le prévôt tout habillé d'écarlate, dont la monture était

également couverte d'étoffe rouge qui descendait jusqu'aux sabots.

Devant cette masse alignée, qui, parfois, s'arrêtait et, parfois, se remettait en marche d'un compact mouvement, la femme qu'on allait pendre et l'un des condamnés apparurent dans une charrette qu'entouraient des soldats. Ladite femme, « toute deschevelée, revêtue d'une longue robe ceinte d'une corde sur les deux jambes jointes par ensemble au-dessus des genoux », se tenait de la main à un rebord de la charrette et, regardant dans la direction du gibet, elle était pâle et attentive.

Ses cheveux noirs la faisaient paraître livide et ses yeux, grands ouverts, sans peur ni intimidation, avaient un tel pouvoir en fixant la potence que les femmes se signaient.

— Hélas! Mon Dieu! gémissaient-elles.

François fut sur le point de se précipiter, mais Colin, qui le surveillait, le retint par la manche.

— Quoi! souffla-t-il. Tu n'empêcheras rien. Sois prudent.

— Lâche-moi.

— Non, dit Colin.

— Oh! mais lâche-moi! Lâche-moi donc!

— Arrête! gronda Régnier.

Il aida Colin à maîtriser François et celui-ci, quoi qu'il tentât, dut demeurer de force entre ses deux amis. Comment eût-il pu échapper? Tenu par eux, étroitement pressé par des milliers de spectateurs

qui se hissaient alentour sur la pointe des pieds, François maintenant haletait. Avec la stupeur d'un homme ivre ou d'un dormeur que l'on vient d'éveiller, il contemplait la plate-forme de l'échafaud et il souffrait d'une peine abominable. Il geignait en même temps qu'il tremblait et, d'une voix inintelligible, parfois se lamentait.

— Que dit-il? demanda Colin.

Régnier hocha la tête et François, que la très longue attente angoissait, claquait des dents et devenait froid comme glace.

Enfin le bourreau se montra, aidant à monter les degrés aux condamnés qu'on poussait par-dessous. Une rumeur sourde les accueillit, puis un silence de mort et, parmi ce silence, un huissier commença de lire l'acte d'accusation. Il n'y avait qu'un seul coquin près de la malheureuse, l'autre devant être étranglé à la porte Saint-Jacques durant qu'on pendait celui-ci, mais il ne paraissait ému en rien. On le mena vers la potence et par une sorte de raffinement, que François apprécia jusqu'à verdir d'horreur, on l'exécuta le premier. Restait la femme qui était entravée par des liens. Le bourreau se porta vers elle et, la saisissant dans ses bras, la déposa sous le gibet. Alors, elle apparut à tous si mince et suavement faite que des hommes se détournèrent ou, au contraire, se dressèrent davantage sur leurs plantes afin de la considérer. François se sentit envahi d'épouvante et regardant, avec

une affreuse fixité, la bohémienne tendre le col tandis qu'on lui passait la corde, il répétait, tout bas, très vite :

« Corps femenin... corps femenin! »

— Quoi? grommela Colin d'un ton bourru. Tais-toi.

Et lui-même, qui était endurci, demeura comme pétrifié à l'instant où, sur l'échafaud, le bourreau, poussant sa victime dans le vide, se courba puis se releva.

— Allons, venez, dit Montigny au prix d'un grand effort. Partons... François!

— François! dit à son tour Colin.

— Il faut rentrer, reprit Régnier.

La foule les porta en silence.

*
**

Sur leurs chevaux, les sergents qui avaient fait escorte à ces messieurs du Parlement, se frayaient brutalement la voie.

— Vois, dit Colin. Ils ont gagné leur paye.

— Oui, insista Régnier, gagné à déshonneur.

— Mais tout repos, fit de nouveau Colin.

Par la rue Saint-Denis, tous trois descendirent dans Paris. A la hauteur des Halles, Colin obli-

qua sur la gauche, gagna la grande rue Saint-Martin que tous trois suivirent d'un air morne jusqu'à l'eau... Là Colin — qui avait son projet — proposa d'aller boire pour se remettre et manger un morceau. François eût été n'importe où, au bout du monde. Il était sous le coup d'une émotion si forte que, loin d'avoir notion de l'endroit où on le menait, il se croyait encore près du gibet, parmi la populace et regardant béant, au bout d'une corde, un corps se balançant. Il n'en distinguait qu'un, si frêle et tendre qu'il en avait la chair transie. Un seul. Celui de cette femme qui resterait ainsi exposé plusieurs jours, se roidissant, se durcissant avant de s'amollir et d'égoutter son jus. C'était hideux, ce corps de femme qui n'avait point fini de tourner sur lui-même, imperceptiblement, et de peser de tout son poids. C'était hideux et révoltant et cependant François n'éprouvait pas que du dégoût. Il avait comme un sentiment d'amour et de pitié pour ce corps supplicié, car, selon que la corde s'enroulait, se déroulait avec le crissement qu'elle a quand on approche l'oreille, il lui semblait l'entendre vivre, et se préparer à un travail secret qui, par dedans, allait l'emplir d'un subtil gargouillement. Ha! il le savait bien, peut-être? Il en était certain comme de l'odeur puante que le vent rabattait, l'été, de Montfaucon et mélangeait à d'autres qui venaient de la terre et des arbres pour n'en plus former qu'une. Et au fond de lui, cela le bouleversait, car,

à l'odeur, l'image de la bohémienne se substituait et il se désolait qu'elle ne fût plus en vie.

On le tira de ces réflexions, sans qu'il comprît où il était, par des éclats de rire, et plusieurs créatures joyeusement le moquèrent.

— Le beau galant! fit l'une. Il rêve!

— Je veux savoir à qui? demanda l'autre.

— Non, riposta François.

Mais découvrant Colin et Montigny parmi ces femmes, il se radoucit et regarda de tous côtés.

— Voici ton verre, lui dit Colin. N'as-tu pas soif?

— Si fait, balbutia François qui, au moment de boire, se pencha vers Montigny et s'informa de l'endroit où ils se trouvaient.

— En l'hôtel de la grosse Margot. Et voici Jeanneton, dit Régnier en attirant par son hennin une fillette assise à son côté.

François sourit et murmura :

— Régnier m'a souventes fois parlé de vous.

— Et de moi? s'informa une plantureuse créature dont les seins arrondis comme deux globes sortaient plus qu'à demi de sa robe de velours, Régnier ne t'a jamais rien dit?

— Oh! dit François, il n'aurait rien pu dire qui fût assez plaisant et délectable.

— Oyez cela! minauda-t-elle flattée. Il vous a l'air sec et chétif et sa parole est miel.

— Hé! c'est, je crois, le diable! railla Colin.

— Oui, oui... Le diable... Ah! ah! ah! ah! s'ex-

clama toute la compagnie. Qu'il est joli! Et noir! Et rusé! Qu'il a d'astuce!

— La paix! cria la femme à qui François venait de si habilement répondre et qui, dans la maison, se faisait obéir. Diable ou non, je m'en moque.

Et s'approchant, elle ajouta, en caressant les cheveux du jeune homme :

— Je suis Margot.

— Bran! dit alors Colin. François, si tu te pousses, la place est bonne.

— Au chaud?

— Informe-t'en toi-même, gouailla Colin qui n'avait point prévu que la patronne se pût amouracher ainsi de l'écolier.

Celui-ci n'en menait pas large. Il était tourné vers Margot et se laissait flatter sans oser lui parler.

— Range-toi, lui dit-elle. Je veux m'asseoir tout près.

François se recula.

Or Colin, qui n'avait entraîné l'écolier et Régnier en ce lieu que pour les entretenir du plan qu'il avait dans l'esprit, se mit à raconter comment s'étaient conduits, au moment de mourir, l'homme et la femme qu'on venait d'exécuter. Les fillettes cessèrent de rire. François lui demanda :

— Pourquoi nous tourmenter, Colin?

— Pour ce que, répondit Colin, si tu as quelque honneur, il te convient d'agir.

— Comment cela?

Colin baissa le ton et, comme le mari de Margot s'avançait poliment pour apprendre aux fillettes qu'on les mandait ailleurs et les faisait quitter la pièce précédées de Margot, il traça un tableau si vivant de la scène du matin que François, brusquement, se sentit frissonner.

— Il faut, disait Colin, qu'entre hommes on ait le courage de s'unir contre pareilles atrocités. D'où je viens, et il nomma Piez Blans, je vous ramène l'engagement de plusieurs capitaines décidés à ne point tolérer davantage qu'on se comporte ici comme on le fait.

— Mais, riposta François, en quoi vous servirais-je?

Régnier dit :

— Cela demande beaucoup d'argent.

— Justement, fit Colin. J'en aurai, si vous me soutenez et me laissez vous expliquer comment le pouvez faire. Chacun des capitaines, pour marcher sur Paris, compte plus de deux cents soldats. Et ailleurs, en les visitant, nous en lèverons d'autres.

— A Dijon? demanda Régnier.

— Oui, dit Colin, et dans Paris aussi, car nous aurons besoin d'avoir en notre ville des compagnons qui fournissent leur effort. Quant à l'argent, ceux qui se nomment de la Coquille battront monnaie pourvu qu'on s'y emploie.

François pensait rêver.

— Prenez-moi, leur dit alors Colin, de ces bons vases d'or et ciboires qui sont faciles à dérober, de nuit, dans les églises ou, dans les coffres, de beaux écus sonnants, deniers, angelots, doubles, nobles. Ils aideront à payer la dépense ; les premiers, fondus et frappés ; les autres, rangés en très grand soin jusqu'au jour où, pour mieux recruter par campagnes des gueux, ils auront leur emploi. Durant ce temps, j'irai chercher mes gens et les exhorterai à se préparer ensemble à frapper le grand coup. Est-ce parler?

— Ha! répondit François. Oui et non.

— Et toi, Régnier? interrogea Colin en cognant sur la table.

Régnier le regarda et dit :

— Ça va. Je te suivrai.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE SEPTIÈME

« Colin perd la raison, pensa François. C'est tenter l'impossible ! A quoi se va-t-il mesurer ? Je ne m'en mêle point. Quant à Régnier, il flairera la corde et se retirera ! »

Mais il pensait aussi à Margot, la tenancière du cloître Notre-Dame. Elle était haute et forte, encore jeune et de charmes si appétissants qu'ils lui mettaient l'eau sous la langue. N'avait-elle voulu que le moquer l'autre jour ? Il s'examinait dans son miroir et, soupirant de se trouver si peu digne de cette belle et robuste femme, il se reprochait d'y songer. Jamais son teint plombé, ses joues creuses, sa bouche trop grande et disgracieuse ne l'avaient autant dégoûté. Il était petit, laid, mal vêtu, au surplus timide et dépourvu d'argent. Crocheter ces gros coffres ? Ah ! Colin la lui baillait bonne !

Croyait-il qu'il n'y eût qu'à vouloir pour être riche? Où ce trouvaient ces coffres-là? Et comment les ouvrir? Allons donc! Pourquoi Colin trichait-il aux dés quand il pouvait prendre à pleines mains l'argent où il était? François n'aurait guère hésité. Car, sans argent, point de vin, ni de femmes, concluait-il. Ni surtout de Margot. La tentation devint si forte qu'elle décida François. En plein jour, il entra dans l'hôtel et Margot, toute rieuse, vint aussitôt à son devant.

— Enfin, c'est toi! s'écria-t-elle.

— Oui, répondit François, fort satisfait de cet accueil. N'avez-vous pas vu Montigny?

— Il est trop tôt.

— Ah! Bien...

— Mais où vas-tu? demanda Margot comme il esquissait un mouvement de sortie vers la porte. Déjà venu pour t'en aller?

— C'est que, balbutia François, en désignant dans le fond de la salle le mari de la tenancière qui sournoisement les observait.

— Quoi? fit Margot. Mais non.

Et, comme l'écolier hésitait à la croire :

— Antoine, ordonna-t-elle, va nous quérir du vin!

Antoine s'empara aussitôt d'un broc, d'une chandelle, prit la clef de la cave et descendit rapidement. Il était fait aux caprices de sa femme et,

pour n'avoir pas l'air ridicule, se montrait enchanté qu'elle eût toujours les mêmes goûts que les siens. Cela lui permettait d'être bien vu des galants de Margot, quitte à leur battre froid lorsqu'elle s'en séparait et à les jeter dehors s'ils voulaient revenir. Gras à lard, couard, patelin, cet homme n'aimait que sa tranquillité. Le vin et les fillettes ne l'occupaient qu'ensuite.

— Quant aux dés et aux cartes, disait-il, je les laisse aux rusés.

Or il l'était, rusé, plus que personne, mais s'appliquant toujours à s'effacer pour la prospérité de son commerce, il apportait du vin, du pain, du fromage, s'asseyait à l'écart, comptait l'argent de la journée et allait se coucher. Jeanneton, qui attendait Régnier, demeurait dans un coin, seule, à sa table. Régnier arrivait tard et Colin, qui avait pour maîtresse une nommée Colette, dans la maison, et la traitait fort durement. Devant François, qu'il était irrité de n'avoir point conquis, Colin exagérait. Il querellait Colette, restait plusieurs nuits sans la joindre, la trompait, la rudoyait puis, quand il lui fallait finalement souhaiter bonsoir à l'écolier, il s'y prenait de telle façon qu'on mettait son humeur sur le compte de la fâcherie qu'il avait eue avec la fille.

Mais François ne s'y trompait pas. Il savait que Colin lui en voulait d'être si bien céans. C'était

stupide : Colin, jaloux, envieux? François s'en amusait et, dans le lit, quand il se délectait à caresser Margot, il se gaudissait sans vergogne d'occuper la meilleure chambre, et se sentait repu...

— Oui et non, avait-il répondu au fils du serrurier quand celui-ci s'était ouvert de son absurde projet. Les événements semblaient donner raison à l'écolier. Tantôt oui. Tantôt non. C'était la vie. Le hasard. Est-ce qu'on sait? Pourtant François gardait reconnaissance à Colin de l'avoir introduit en ces lieux et muni, pour sortir la nuit, d'une fausse clef qu'il n'avait point forgée, sans doute, dans cette intention.

Cette clef était fort précieuse à l'écolier depuis qu'il connaissait Margot et lui permettait de s'enfuir de sa chambre, vers onze heures, sans réveiller maître Guillaume. Mais François y mettait du sien. S'il découchait et ne rentrait qu'à l'aube, il demeurait chez lui tout habillé et étudiait ses leçons de la veille, qu'il apprenait très vite. Il n'était plus le même. Sa liaison le transformait, lui donnait de l'allant, de la gaieté, de l'esprit, de l'aplomb. Elle lui fouettait le sang. Elle en faisait un garçon tout nouveau.

Sa mère, qu'il allait toujours voir, le jeudi, aux Célestins, avait beau lui trouver mauvaise mine, François n'en était plus gêné.

— C'est le latin, affirmait-il cyniquement. D'apprendre à la chandelle, on pâlit.

— Oui, répliquait la vieille femme. Et tu es maigre!...

— Quand j'aurai pris mon second grade à l'Université, j'engraisserai pour vous être agréable. Je le promets.

— Hé Dieu! mais le verrai-je?

— Certainement. Deux ans sont vite passés.

— Deux ans! faisait la bonne femme.

Alors, à cause de l'âge, elle s'attendrissait et traçait sur le front de son méchant garçon un pauvre signe de croix pour le garder du mal, puis elle le baisait et lui faisait promettre de se mieux observer.

— J'irai prier en Notre-Dame, soupirait-elle naïvement. Pour toi. Pour t'aider dans la tâche!

Et, l'attirant plus près, elle l'obligeait maladroitement à joindre ses mains comme elle lui enseignait jadis, quand il la suivait tout bambin, à l'église, admirer les vitraux.

François gardait de ces visites un souvenir très doux qui ne l'empêchait pas de gagner le soir même l'hôtel de la grosse Margot et de s'y comporter de gaillarde façon. Les radotages de sa bonne femme de mère n'avaient aucune action réelle sur lui. Il se les rappelait quand cela se trouvait, mais sans leur prêter attention. Ne voyait-

il point autour de lui s'allier le pur et l'impur? Il longeait Notre-Dame et à deux pas, derrière le cloître, apercevait la maison des fillettes fréquentée par toute espèce de gens. Faisait-il mal en s'y rendant? Le portail de la cathédrale, avec ses portes historiées d'images, sa galerie de rois, ne l'arrêtait point en chemin. Au contraire, il se dépêchait et s'il lui arrivait d'adresser dans sa course une humble salutation à Celle qu'il avait tant priée, enfant, et de se mettre sous sa protection, il n'y pensait plus, l'instant d'après.

Ni sa mère, ni son oncle ne pouvaient contrarier chez François son penchant au plaisir. Maître Guillaume se doutait bien que son neveu le jouait. Il le voyait à sa fatigue et à ses yeux battus. Mais n'imaginant point encore en quoi consistait la tricherie, il emmenait parfois l'écolier dîner en ville chez des amis auxquels il présentait le jeune bachelier, non plus comme un gamin, mais comme son grade récent le lui autorisait.

François en prenait son parti. Il avait au moins l'occasion — si mortellement longues que parussent ces soirées — de faire bonne chère et de nouer des sympathies dont il pourrait avoir un jour besoin. A la table de Jacques Seguin, prieur de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs, se rencontraient en effet, outre la présidente de Scepeaulx et deux femmes nommées la Davie et la Regnaulde, qui égayaient le repas de reparties pi-

quantes, des gens de marque tels que maître Jacques Charmolue, Germain Rapine, Guillaume de Bosco, Jean Tillart, examinateur à la chambre criminelle, Raoul Crochetel, Pierre Malaisée, chirurgien du roi, Jenilhac, trésorier de la Sainte-Chapelle, et même assez souvent Jean Turquan, lieutenant du prévôt de Paris. Dames et messieurs conversaient librement devant le neveu de maître Guillaume et ne se doutaient point qu'il n'était attentif à leurs dires qu'afin de se bien faire voir. Ah! s'ils avaient pu soupçonner combien François se rigolait sous cape, les contrefaisant tous lorsqu'il racontait à Margot l'emploi de ses soirées! De Jean Tillart qui était plein de solennité, François restituait parfaitement l'attitude et le ton de la voix. Il parlait du nez comme l'examinateur lui-même, louchait vers le corsage de la vieille présidente dont il avait saisi les tics ou bien, débitant d'un air froid les sornettes emberlificotées dont Pierre Malaisée composait ses discours, il vous regardait en dessous de façon si terrible que le fou rire le gagnait malgré lui et arrachait à sa maîtresse de petits cris aigus.

— Assez! lui jetait-elle mi-pâmée à l'entendre. François, tu es trop bête!

— Et Jean Turquan? interrogeait Antoine qui se plaisait à ces imitations. Chante-il toujours *Marionnette* comme on enterre un mort?

— Oui, oui. Mais celui-là, répondait l'écolier,

qui brusquement se levait et commençait, en riboulant des yeux :

Elle est gente et godinette
Marionnette...

Sufficit! Même quand il chante, j'ai peur.

— Ah! Ah! Ah!

— Tu as peur? s'étonnait Antoine.

— Il sent le feu, la corde et la torture. Je ne mens pas. Et quel homme! Vaste (il se gonflait), riche (il tirait un patard de sa poche, le soupesait comme un écu), paillard (il caressait Antoine) et poli (il pétait). Un maître homme. Ah! le bougre...

Mais en même temps qu'il décrivait à grand renfort de gestes et de grimaces le lieutenant criminel du prévôt de Paris, François se gourmandait car il craignait, en le chargeant, que la malchance n'intervertît plus tard les rôles et ne lui fît jouer, par-devant Jean Turquan en personne, une farce moins innocente.

— J'ai tort, se disait-il.

Et il passait à un nouveau convive avec une nouvelle drôlerie.

C'était par ces extravagances qu'il enchantait Margot.

— Ici, tu ne les reconnaîtras pas. Ils sont chauds comme braise, inquiets, dissimulés. Et pour payer, ils comptent.

— Tu les écorches, je pense?

— Bédame! répondait doucereusement Antoine. N'aie pas crainte. Je suis là.

— Tant mieux! l'approuvait l'écolier.

Pourtant, il n'était pas méchant. Ni bon, ni mauvais. Un véritable gamin du peuple, prompt à noter un trait qu'il acérait ensuite, et dirigeait contre le sot qui venait de le lui fournir. Margot elle-même n'y échappait point et elle avait beau se fâcher, François la dépeignait si prestigieusement qu'à la fin elle riait et disait :

— Encore... Ne me vois-tu d'autres défauts?

— Si fait, lui répondait François.

Et un soir que Colin et Régnier étaient assis près de leurs femmes, il récita — en la mimant — cette ballade qu'il avait composée :

Se j'ayme et sers la belle de bon hait,
M'en devez-vous tenir ne vil ne sot?
Elle a en soy des biens à fin souhait.
Pour son amour sains bouclier et passot;
Quant viennent gens, je cours et happe un pot,
Au vin m'en fuiz, sans demener grant bruit;
Je leur tens eau, fromage, pain et fruit.
S'ils paient bien, je leur dis : « Bene stat!
Retournez cy, quand vous serez en ruit,
En ce bordeau où tenons nostre estat. »

— Holà! fit Antoine tout éberlué. Qu'est-ce là? Je prends!

Mais adoncques il y a grant deshait,
Quand sans argent s'en vient couchier Margot;
Veoir ne la puis, mon cœur à mort la hait.
Sa robe prens, demy saint et surcot,
Si luy jure qu'il tiendra pour l'escot.
Par les costés se prent; c'est Antechrist,
Crie et jure par la mort Jhesucrist,
Que non fera. Lors j'empongne ung esclat;
Dessus son nez luy en fais ung escript,
En ce bordeau où tenons nostre estat.

— Poursuis, dit sérieusement Montigny.

— Mais c'est moi, fit de nouveau Antoine, que ce tableau mettait dans la jubilation. Margot, que m'en dis-tu? Tu lui auras conté?

— Tais-toi! répondit-elle. Toi ou un autre, oyons jusqu'à la fin. Ensuite nous aviserons.

— Quoi?

— Va, va! dit-elle. Après?

— Oui, après, s'exclama Antoine tout brusquement changé par la réponse qu'il s'était attirée.

— Ecoutez, fit François.

Et d'une voix ironique, s'adressant à Margot et la contrefaisant, il poursuivit jusqu'à l'envoi de sa

ballade et tandis qu'Antoine riait jaune, débita, porté par le rythme :

Vente, gresle, gelle, j'ay mon pain cuit.
Je suis paillart, la paillarde me suit.
Lequel vaut mieulx? Chascun bien s'entresuit.
L'ung vault l'autre; c'est à mau rat mau chat.
Ordure amons, ordure nous assuit
Nous deffuyons onneur, il nous deffuit,
En ce bordeau où tenons nostre estat.

Il y eut un moment de stupeur. Antoine observait Margot; Colin, Colette et Régnier, Jeanneton, et ils se retenaient de dire ce qu'ils pensaient, car tous se reconnaissaient dans les vers de François et ne savaient comment exprimer leur étonnement.

— Tu es poète? lui dit enfin Régnier.

— Oh! repartit François, j'ai tenté de mon mieux à dépeindre cet endroit.

— Et tu as réussi, fit Antoine. C'est égal, tu m'aurais pu portraicturer plus noblement. Courir au vin, cela dépend des gens. Il y a la manière.

— Bah! répondit François j'ai retenu la bonne. Et toi, Margot?

Mais Margot lui tourna le dos.

— Voilà, déclara Colin. Vous l'hébergez, le dorlotez, et il vous remercie.

— Entends, Colin! dit alors à François, Margot

qui était offensée. Il a raison. Me traiter de paillarde!

François la saisit dans ses bras.

— Non! se défendit-elle. Non et non! je suis fâchée.

Et elle s'en fut très digne au lit, tandis qu'Antoine et Colin, dans un coin, s'entretenaient mystérieusement de cet événement.

François, qui était fort en peine, n'osait pas joindre Margot ni non plus s'en aller, de crainte qu'à céder la place il perdît tout prestige. Aussi s'approcha-t-il tristement de Régnier.

— Tu es jeune, fit celui-ci.

— Peut-être!

— Et Margot qui est femme eût préféré que tu la peignisses sous de plus belles couleurs.

— Comment ça?

— Mais en la comparant à quelque dame, comme il sied.

— Ah! oui?

— Oui, dit Régnier. De vrai. Les femmes n'aiment guère qu'on les traite comme elles sont. Il leur faut des éloges.

— Cela m'échappe, lui répondit François sérieusement, quels éloges? De ceux qui sont si poussiéreux à force d'ancienneté et ridicules qu'à en user c'est un galimatias?

— Tu y es, affirma Régnier.

Mais le désappointement de François le touchant, il dit plus bas :

— Tes vers sont excellents. Ils ont de la consistance, du relief et ce qu'ils décrivent a l'accent de la vie. Continue sans songer à Margot. Tu en auras d'autres satisfactions. Tu es poète, je te le dis sans barguigner. Aie confiance en toi, et quelque jour, on te fêtera au lieu de te désavouer.

— Tu crois?

— Oui. On saura ton nom. On apprendra par cœur tes poésies, et les dames, les jeunes gens s'accosteront avec ces mots : « Connaissez-vous François de Montcorbier? »

— Tu te moques?

— François de Montcorbier! répéta hautement Régnier.

Alors François, le tirant par la manche, et honteux d'avouer qu'il y avait songé, expliqua :

— J'ai changé de nom, dit-il. François de Montcorbier sonne mal à l'oreille. On a peine à le retenir, tandis que si tu prends la première lettre de chaque vers de mon envoi :

Vente, gresle, gelle...

tu as celui que je me suis choisi.

— Et quel est-il?

François récita l'envoi de sa ballade et Montigny en fut tout pénétré.

— Qu'en penses-tu? s'informa l'écolier.

— Ah! fit Régnier. Villon! Tu as raison, petit. Cela est mieux, cela se loge aussitôt dans l'esprit. Mais que va dire ton oncle, maître Guillaume? Tu lui a pris son nom, à lui?

— Bah! riposta François, il ne le saura pas.

CHAPITRE HUITIÈME

En effet, se cachant de son oncle, François écrivit d'autres poèmes qu'il récitait à Antoine et à Régnier, car, depuis sa ballade, Margot lui demeurait hostile. C'étaient des vers fort orduriers, baroques et pleins de drôlerie, dans lesquels l'écolier s'en prenait aux types des rues et des tavernes. Montigny en était ravi. Quant à Antoine, il était bien trop fin pour n'avoir pas compris que la fâcherie de Margot ne durerait qu'un temps.

— Patience! lui disait-il d'un air madré. Il la faut laisser revenir.

— Et elle me reviendra?

— Elle en meurt de désir, affirmait le gros homme. Je la connais. C'est le dépit encore qui l'empêche d'aller vers toi, mais ne va rien gâcher, au moins, en te hâtant.

— Non, répondait François, tu es de bon conseil.

Peu après, en effet, Margot s'assit à la table de François et sans faire allusion à leur brouille, héla Antoine pour qu'il servît à boire.

— Du chenu, hein? dit alors celui-ci, qui savait à quel tonneau tirer le vin des réconciliations. Je cours.

François surveillait Margot.

— Tu as contre moi quelque chose? fit-elle avec une très grande soumission.

— Non, répliqua François.

— Eh bien, approche! Mais approche donc! murmura-t-elle en attirant l'écolier. Hou! le vilain garçon. Embrasse.

François s'exécuta sans entrain puis, comme Margot le serrait à pleins bras et lui rendait dix baisers pour un, il l'écarta légèrement et dit avec un sourire affecté :

— Comment te croire, Margot? Tu me lâches... tu me prends... Quel est ce jeu?

— Celui d'amour.

— Vraiment?

— Oui, répondit la tenancière que le manège de son ami mettait en vif désir de le reconquérir. Ne me repousse pas. C'est mal!

— Hé! Hé! ricana-t-il. Tu m'as instruit.

Margot le saisit tendrement et appuyant la tête sur son épaule, soupira, extasiée :

— François, que veux-tu que je te donne afin d'être en bonne comme avant?

— Nous en reparlerons, dit-il.

Et il fit à Margot mille agaceries car Antoine, qui montait de la cave, arrivait avec un grand pot, du fromage et du pain.

Or, ce même soir, quelqu'un vint informer Colette que Colin avait été arrêté à *la Pomme* et mis au Châtelet. Colette poussa des cris aigus, fondit en larmes et Jeanneton, inquiète pour Régnier, demanda des explications.

— Il a eu la poisse, répondit évasivement l'homme chargé par Colin d'annoncer la nouvelle. Des sergents, déguisés en marchands, lui disputaient aux dés la chance de qui ne paierait point les frais et Colin ne s'est pas méfié. Il est bon.

— Mais non, mais non, se débattit Colette qu'on tentait d'apaiser. Que dit-il des sergents?

— Ils l'ont pris à tricher, affirma l'homme. Et aussitôt, se sont jetés sur lui qu'ils ont eu peine à maintenir et solidement ligoter. Colin les a battus, puis eux.

Il ajouta, pour que Colette comprît l'objet de sa démarche :

— Cela fera de la dépense.

— Combien? demanda Colette.

— Faudra qu'il ait un lit, la nourriture, en attendant d'être mené du Châtelet en quelque autre

prison, car il se réclame de l'évêque, étant clerc... et il fait bien... Vingt pistoles. Est-ce trop?

— J'irai les porter, dit Colette. Dès demain. Et que bois-tu? s'informa-t-elle en s'essuyant les yeux.

François se sentait ébloui.

— Vingt pistoles! estima-t-il.

— C'est le prix, répondit Jeanneton. Avant Régnier, j'avais un autre amant et il m'en a coûté la même somme de le vouloir aider durant qu'il était grisses.

Cependant l'homme mangeait de fort grand appétit et Colette lui parlait et emplissait son verre à mesure qu'il l'avait vidé. Il était tard. Antoine bâillait. Margot voulait aller au lit lorsque Régnier survint.

— François, fit doucement Margot, viens-tu?

— Oui, dit-il à regret, car il eût désiré que Régnier confirmât la nouvelle. Attends.

Mais Régnier n'était pas au courant et François rejoignit Margot en disant :

— Si je tombais comme est tombé Colin, m'assisterais-tu pas?

— Oh! répondit Margot, tu le demandes?

— Alors, agis ainsi que si j'étais tombé. C'est mieux. J'en aurai au moins le profit.

— Comment ça?

— En me donnant les vingt pistoles, répondit froidement François.

Et jamais il n'eut plus de plaisir le lendemain à empocher l'argent.

C'était une fortune ; il la rangea, sous son châssis, derrière un carreau de la chambre, puis satisfait d'y puiser chaque jour la monnaie nécessaire à bien boire et se divertir, il négligea l'hôtel de la grosse Margot au bénéfice du *Trou Perrette.* L'aimable endroit! Chacun lui faisait fête.

Régnier comme les autres. Un Régnier ébaubi des largesses de François et soupçonnant — pour l'admirer — d'où lui venait l'argent.

— Tu fais bien, l'approuvait-il quand l'écolier, à demi ivre, réclamait à grands cris des pots. Vitement, la servante! Dépêchez! C'est François Villon qui paie. Il en a!

Et François d'ajouter :

— Tout passera à la taverne, Tête Dieu!

— Ha! Ha! Villon est un copain! hurlaient les gens qu'il régalait. Voyez. Il en a et il sait l'employer.

Quelquefois, provoqué par Régnier qui avait révélé que son ami était poète, François récitait de ses vers et on l'applaudissait. Bientôt sa ballade de la grosse Margot fut connue à ce point qu'il n'allait nulle part sans qu'on le priât de la dire. Un grand régal en vérité. Ce garçon sec et noir, dans sa robe étriquée, avait une telle façon de mimer, d'animer son poème, qu'il vous communiquait la fièvre, vous dominait, vous subjuguait. On

était pris. On riait. On s'abandonnait et lorsqu'il arrivait à cet aveu cynique et grandement évocateur de l'envoi :

> Vente, gresle, gelle, j'ay mon pain cuit.
> Je suis paillart...

c'était comme si l'on eût entendu réellement dehors la grêle crépiter pour vous mieux faire apprécier la généreuse vie des camarades assis auprès du feu.

En même temps, on admirait que si jeune, François se montrât affranchi de tous les préjugés. Et parbleu, il l'était! Cet argent qu'il sortait à poignées de sa poche, on entendait comme il l'avait gagné! Un vieux moine, qui courait les fillettes et qu'on appelait frère Baude, le jurait sur sa croix. Il se levait dès que François avait achevé sa ballade et, l'interpellant avec force, criait qu'il fallait bien qu'il en allât ainsi, car pareil enseignement n'était pas dans les livres.

— Tu es mon maître! disait-il à François. Et tu me ressuscites à la devise que j'aime. Hola! du vin. Vive Dieu, la poésie d'abord. Je te salue.

Et d'une voix rauque qui psalmodiait par habitude, il entamait, pour ne point demeurer en reste avec Villon, cette chanson dont il était l'auteur,

tant des paroles que de l'air saugrenu, et qui débutait par ces mots :

Tire-moi par mon cordon

tandis que les gens s'esclaffaient.

Ce frère Baude ne quitta plus François et le mena se divertir en maint endroit dont l'écolier n'avait pas connaissance. Avec l'été qui avançait, les nuits étaient plus douces, plus claires, et le jour pointait de bonne heure, mais frère Baude n'en avait nul souci. Il s'enivrait comme si ces nuits eussent dû durer l'éternité, puis survenant à grand tapage sous les balcons des dames où des musiciens accordaient leurs instruments, il les rossait pour chanter, seul, sa serinette qui mettait les dames en courroux; François n'avait alors que le temps de s'esbigner, car des pots de chambre vous étaient vidés sur la tête pour peu qu'on insistât et le guet accourait.

— Hardi! jetait François. Fais-toi les jambes.

Et plantant là son compagnon, il s'enfuyait par les ruelles et gagnait d'un bon pas l'hôtel de la grosse Margot. Plus l'écolier se montrait infidèle, plus celle-ci lui témoignait d'attachement. Elle ne demandait jamais d'où il venait ni s'il l'avait trompée, mais, empressée à le servir, elle l'aidait à

grimper les degrés et à se dévêtir, puis le poussait au lit. François était ravi. Elle se pliait si aisément à toutes ses fantaisies! Il avait beau la lanterner chaque nuit avant que de l'aller rejoindre, elle ne se lassait pas et quand François la hélait de la rue en compagnie du moine, il lui fallait admettre qu'ils coucheraient tous trois, quitte, pour Margot, à demeurer le matin tête à tête avec frère Baude au moment que François les quittait.

Frère Baude ne s'en plaignait point, on le pense, ni Margot, mais à la fin rien n'alla plus comme avant en l'hôtel, car aussitôt que le frère paraissait, on l'appelait « le moine bourru » et les clients se défilaient. Antoine se refusait à le servir. C'était le démon que ce moine qui, sans vergogne aucune, s'attablait le matin dans la salle et séchait plusieurs pots. Malgré son long manteau barré de l'ordre des Carmes, il n'avait guère les façons papelardes et hypocrites des gens de son état. Il vous jurait, à trac, le nom de Dieu, descendait lui-même à la cave et lutinant Margot quand l'envie le prenait, l'eût troussée si Antoine ne se fût approché.

— Hé, l'ami, faisait alors le moine, ôte-toi! tu me gâches le plaisir.

Mais Margot éclatait de rire, et au bout d'un instant, elle renvoyait frère Baude en le priant de ne point trop pousser François à boire.

— Il est facile à entraîner, lui disait-elle... et moi qu'en ai-je ensuite?

— Voire, lui répondait-il. Je suis là.

— Toi, ce n'est point du même. Ah! Ah! le rabrouait Margot. Allez, va-t'en!

— Jusqu'à la nuit?

— Jusqu'à la mort, grognait Antoine qui, toussant, ajoutait par moquerie après avoir craché :

— Tiens... c'est un gras.

Le malheur pour François était que frère Baude, qui le nommait son maître, avait un tel pouvoir sur lui qu'il le guidait vers les tavernes où des filles de mauvaise vie et des clercs de tout rang s'ébattaient. Une atmosphère épaisse vous saisissait, dès qu'on ouvrait la porte et des cris, des chants qu'on reprenait en chœur, vous accueillaient au même moment. Ces chants agissaient sur François, l'excitaient. Il donnait de la voix et frère Baude, qui ne chômait jamais en pareille circonstance, beuglait comme un perdu :

Beuvons du vin,
Et chantons, de cœur cler et fin :
Alleluia!

C'était la rengaine des buveurs et elle se déroulait interminablement sur un rythme à deux temps, pesant et prolongé, jusqu'à ce que, debout, et ten-

dant tous leurs verres, les habitués de l'endroit hurlassent à s'enrouer :

Benoist soit qui bon vin bera
Et qui bonne chère fera.

— *Alleluia!* clamait frère Baude.

Cependant, sur la somme que Margot lui avait remise, il ne restait plus à François que cinq ou six écus et ils s'évanouirent comme par enchantement.

— Quoi! se dit le poète. Plus rien. Déjà!

— Oui, fit Régnier, le caire qu'on a des femmes, c'est tôt venu, tôt en allé.

— Où ça?

— Où s'en vont jeunesse et plaisir, répondit frère Baude. A néant.

— Bien, dit alors François, j'aviserai.

Le soir même, s'efforçant d'apitoyer Margot qui, satisfaite de le voir sans monnaie, pensait du coup mieux le tenir, il lui fit part de son état. Mais Margot n'eut pas l'air de comprendre.

— Il me faut pourtant de l'argent, réclama durement François. Eh bien? Que réponds-tu?

— Je n'en ai plus, répondit Margot.

— Tu mens!

Mais Margot s'obstinait.

— Te donner mon argent, disait-elle, pour le porter à d'autres? Merci.

— Tu vois que tu en as!

— J'en ai... J'en ai... répétait-elle, hochant la tête... C'est façon de parler.

Ou bien, lorsque François poussé à bout par ces stupides réponses, la frappait, elle geignait :

— De vrai. Non... Non... Je n'en ai plus... Tu m'as tout pris... Assez, François... Assez...

Frère Baude, qui assistait aux scènes et se gardait d'intervenir, eut alors une idée :

— Puisque Margot refuse, expliqua-t-il avec une bouffonne dignité, laisse-la. D'examiner ce dont on a besoin vous aide à l'obtenir. Viens. Je te veux mener.

— Où allez-vous? leur demanda Margot.

Ils allèrent par les rues, s'arrêtant devant les établis où des marchandes de tripes, de poissons, de fruits et de fromages, les prenant pour d'honnêtes personnes, vantaient aussitôt leurs denrées.

— Combien? s'informait frère Baude.

On lui faisait un prix et il poussait plus loin, traînant François, qui ne comprenait pas.

— Voilà de belle marée, disait gravement frère Baude, aux harengères du Petit Pont. Et fraîche?...

Elles répondaient :

— Comme l'œil. Voyez-moi ce poisson!

— Et mes poulets! criait une voix aiguë.

— Oui, oui, répliquait frère Baude, et, se cou-

lant parmi la foule, il donnait à François de petits coups de coude afin de le faire avancer.

Tous deux avaient formé le projet de s'offrir un repas auquel les amis de François seraient tous conviés. Un repas monstre sur l'herbe, fastueux, tel qu'encore nul n'en avait tâté et qui durerait du soir à l'aube, dès les premières belles nuits. Régnier trouvait l'idée superbe. Hélas ! pour un pareil nombre de convives que l'on devait compter au double en raison des fillettes, il eût fallu que Margot déliât largement les cordons de sa bourse ou que, par une subtile combinaison, on arrivât à se fournir de tout. Là était la difficulté. Et elle apparaissait insurmontable lorsque frère Baude, ayant à loisir promené son ami entre les étalages, lui dit :

— Maintenant tu sais où sont les tripes, les gros poissons. Tu les vas aller prendre.

— Comment cela ?

— Attends !

Il conduisit rapidement François chez un fripier de ses connaissances qui le vêtit de riches habits contre la promesse de ne point les garder plus d'une heure puis, courant à *la Pomme* où étaient d'ordinaire assemblés Guy Tabary, Vallée, Guillaume Charruau, Philippe Brunel et d'autres il leur apprit que cette même nuit, passé la porte Saint-Denis, se tiendrait réunion joyeuse pourvu qu'ils s'employassent à le bien seconder.

François comprit ce que l'on attendait de lui et il éclata d'un grand rire.

— Attends! décida frère Baude, qui distribua les rôles, Tabary, tu iras te poster vers Notre-Dame où François en premier te joindra. Toi, Vallée, place de Grève. Toi, Guillaume, rue Poupée, et Philippe, rue de la Verrerie. Débrouillez. Ce que François vous remettra vous le courrez porter hors la porte Saint-Denis où je serai présent avec deux ou trois drilles qui auront pour le cuire. Est-ce promis?

— C'est promis.

— En route, leur recommanda le moine, faites connaître aux fillettes que vous rencontrerez, qu'il y a place pour elles dessus l'herbette tant pour manger et boire que le reste. Mais seulement les plus plaisantes! Et de gentille humeur, car pour de vieux trognons comme il en est, non... non... La peau!

Puis se tournant vers François :

— De toi dépend la réussite. Va-t'en vite et nous reviens pourvu en abondance du meilleur que tu trouveras. Tu sais comment t'y prendre?

— Tu le verras au poids! répondit l'écolier.

— Plutôt en trop, dit encore le moine. En trop que pas assez...

François s'éloigna rapidement et, conformant sa démarche et son air à la noble apparence qu'il

avait, se présenta devant la harengère indiquée par frère Baude et saisit un poisson.

— Sept sous, dit la bonne femme.

— Pourquoi pas vingt? Ho! Ho! j'ai l'habitude et il m'en faut un plein panier. Sept sous! Vous me rabattrez bien quelque chose sur chacun?

— C'est qu'il prend les plus gros!

— Dame! fit François... Tant qu'à choisir!

Il ne put s'empêcher de rire, mais décemment, en homme bien élevé, et en même temps accumulant des barbeaux et des carpes en un tas, il comptait : dix et sept, dix et huit...

— Vous allez tout m'ôter! exclama la poissonnière ravie.

— Et où les mettre? demanda François qui désigna du doigt les pièces qu'il voulait emporter.

— Ne vous en souciez, dit gaiement la bonne femme, j'ai quelqu'un pour les courses. Elle appela : Jacquot, viens-t'en. Prends un panier.

— C'est cela. Un grand panier, ajouta François. Quant à la somme, on la remettra à Jacquot.

— Est-ce loin? s'informa celui-ci.

— Vers Notre-Dame.

— Bien, fit Jacquot. Allez devant, monsieur, je vous suivrai.

Lorsque François, flanqué de son porteur, se mit en route, il était fort embarrassé de renvoyer cet homme sans le payer car c'était un gaillard auquel

il valait mieux ne pas avoir affaire. Le long de la rue Neuve, il marchait d'un bon pas.

Guy Tabary, qui attendait le nez au vent, les vit venir et François au passage ne fit pas mine de le connaître. Il cherchait le moyen d'arriver à ses fins quand, tout à coup, apercevant un penancier qui confessait une femme, il pria Jacquot d'arrêter et s'approchant de ce saint prêtre, lui murmura :

— Monsieur, je vous prie de vous dépêcher, s'il vous plaît. car l'occasion que j'ai de vous mener un mien neveu qui offense Dieu dans sa conduite, se présente aujourd'hui. Il n'est point trop méchant, mais fou et ne parle que d'argent.

— Oui, accepta le penancier... Je l'entendrai.

François revint vers le porteur.

— Mon ami, lui dit-il, ce prêtre vous paiera. Descendez le panier de dessus vos épaules et ne soyez pas en peine. Voyez. Il aura tôt fini. Là ! Près ! plus près... Tenez-vous en cette place.

Or, tandis que François dirigeait le garçon, il faisait signe à Tabary et Tabary s'emparant du panier, détalait.

— Il me baillera bien quelques blancs pour la course, demandait entre temps Jacquot. J'ai eu du poids.

— Vous aurez quatre blancs, dit François et il partit du côté opposé qu'avait choisi Guy Tabary,

passa la Seine par l'Hôtel-Dieu, où Régnier, qui déambulait, fut stupéfait de le voir si bien mis.

— Vite! Vite! lui jeta l'écolier. Accompagne-moi, je te raconterai...

A *la Mule,* ils s'expliquèrent.

— Ah! s'écria Régnier. J'en suis! Et que dois-tu te procurer encore?

— Des tripes.

— Par ma foi, j'y pensais!

— Eh bien, fit brusquement François, écoute. Pendant que je discuterai du prix, tu avanceras et par raillerie, nous montreras ton cul.

— Justement je l'ai propre, dit Régnier. François, tu as bonne tête. Hâtons-nous. Mais ne va pas me faire ébouillanter.

— Non. Non. Je lancerai les tripes sur ton fessier, avec colère. Tu les ramasseras puis nous nous tirerons...

— Ah! ah! ah! s'esclaffa Régnier.

Ainsi tenant en main du foie, du poumon et ces fameuses tripes dont il était friand, François débattait le prix avec la marchande lorsque Régnier baissant ses chausses se mêla à la discussion.

— Quoi donc? s'indigna l'écolier. Le malappris!

Et il fit comme il avait dit, au désespoir de la tripière, qui, refusant la marchandise abîmée, ne la voulut remettre en ses baquets. François alors eut l'air fort irrité. Il cria, tempêta pendant que Régnier s'enfuyait en emportant de quoi manger

pour vingt et que la bonne femme, qui le voyait filer, poussait des hurlements.

Or, Régnier était déjà loin et Villon eut tôt fait de s'ensauver à toutes jambes jusqu'à la rue Poupée où il trouva Guillaume.

— Ici, décida-t-il, nous pourvoirons au pain. Approche, Guillaume, et quand je sortirai de la boulangerie avec un garçonnet qui portera les miches, sois diligent à nous bien suivre.

François, escorté d'un valet chargé de pains dorés, qu'il avait sur la tête en une vaste corbeille, arriva vers Guillaume qui leur emboîta le pas. Rue Hautefeuille, Villon aida le valet à vider sa corbeille.

— Dépêche-toi, lui dit-il. Cours à présent chercher ce qu'il reste à livrer. Je serai là, dans ma maison, et te paierai le tout. M'as-tu compris?

— Mais oui, monsieur.

Guillaume aussi avait compris. Il noua dans sa veste tous ces pains et disparut.

— Reste le vin, se dit alors François. Sans vin, on étoufferait et Baude m'en renverrait chercher. Du vin! Du vin! Tête Dieu! Comment l'avoir? On y veille et il me le faut dans un broc.

Il alla, tout songeur, rue de la Verrerie, prendre l'avis de Philippe et en chemin, il eut l'idée qu'au lieu d'un broc, c'était de deux dont il avait besoin, car le premier il l'emplirait d'eau claire pour exécuter son projet. Il découvrit les brocs au *Trou*

Perette, versa dans l'un de l'eau comme il s'était promis, puis, le tenant sous son habit et tendant l'autre qui était vide, pria l'ami Turgis, à *la Pomme,* de lui servir du blanc. Ainsi fut fait, mais Villon s'écria :

— Quoi! du vin de Bagneux? Tu n'auras pas compris. C'est du beaune que je veux et bien rouge.

— Tu avais demandé du blanc!

— Mais non, le contredit François.

Et lestement, il échangea le broc de blanc contre son broc d'eau claire et le passant discrètement à Philippe, lui conseilla de déguerpir. Lui-même, un peu après, partit en quête d'une seconde taverne où il agit pareillement, puis enfin d'une troisième jusqu'à ce que, fourni de vin, il pensa au rôti.

Place de Grève où Vallée se morfondait, François arriva comme une flèche et entraîna son ami vers la boutique d'un rôtisseur qu'il entreprit comme s'il voulait lui acheter. Vallée, alors, s'adressant au marchand, s'écria, désignant François :

— Qu'est-ce que ce paillard demande?

— Mais, répondit Villon, c'est affaire entre monsieur et moi.

— En ce cas, affirma Vallée, montrez d'abord l'argent.

— L'argent?

— Laissez, dit le marchand que les habits et l'air

digne de François avaient conquis. Ne vous occupez point d'un tel coquin. Je vas le raisonner.

Mais Vallée portant à Villon un coup de poing sur la figure, le rôtisseur voulut saisir Vallée et François s'empara de plusieurs gros chapons bien cuits et de chair tendre, puis s'échappa dans la rue où Vallée le joignit. Tous deux, courant, furent soudain hors de vue et se partageant leur butin, se dirigèrent en hâte vers la porte Saint-Denis.

CHAPITRE NEUVIÈME

Cinq ou six mois plus tard, Villon, que ces larcins avaient rendu célèbre, se rendait chez Margot, quand il fut entouré par une bande d'écoliers qui l'obligèrent à rester avec eux.

— Mais, dit François, ne me tiraillez pas ainsi!

— Devant! Devant! lui cria Tabary.

Il semblait très excité et les autres qui avaient bu dansaient et menaient grand tapage.

— On va, dit Tabary, passer l'eau puis de l'autre côté...

— Non, répondit Villon. Nous serons arrêtés en chemin ou alors cessez ce vacarme. M'entendez-vous? Guy Tabary, je te commande de les faire taire. Sinon ne comptez pas sur moi.

— Ah!... Il a raison... Il a raison... Silence! ordonnèrent ceux qui étaient les moins ivres. François Villon nous parle. Silence donc! Ecoutez!

— Voulez-vous, dit François, que je vous mène aux Halles? Je connais des tavernes.

— Oui... oui... Aux Halles! C'est cela!... Va. François! Conduis-nous...

Mais François les retint du geste.

— Si vous poussez de telles clameurs, déclara-t-il, le guet s'en mêlera, vous rossera et adieu le plaisir! Fermez vos gueules d'ici le pont et ne venez ensemble qu'à trois ou quatre. Il convient de passer sans bruit l'arche du Châtelet. Doucement... Hé, Tabary, ne t'agite pas. J'ai dit à trois ou quatre. Etes-vous sourds?

— Eh! bien, fit Tabary, viens avec moi... Je me tiendrai tranquille...

— Soit, accepta François. Nous deux, d'abord, puis les autres qui tireront dans la direction de *la Truie qui file*. Allons... Marche, Tabary. Tu es plein?

— Jusqu'au bord, répondit Tabary.

Et il s'accrocha pesamment à Villon qui lui fit franchir l'eau sans qu'il s'en aperçût. Le reste de la bande suivait et bientôt par les rues on entendit des rires et d'étranges grognements car, allant à *la Truie*, certains de ces joyeux enfants estimaient nécessaire de prévenir les gens. Les uns contre-

faisaient les cris de la bête qu'on égorge. D'autres meuglaient à pleine voix :

Venite tous nos bons voisins,
Si chantons à ce bon vin
Salutari nostrós.
Se nous beuvons vin de hault prix
Nous n'en pouvons être repris.

— Tue ! Tue ! fit soudain Tabary.

Apeurés par les cris, des bourgeois se montraient aux fenêtres et protestaient contre les écoliers. Mais ceux-ci les huaient, ou rabattant les contre-vents qu'on avait négligé de pousser, provoquaient un tapage infernal en hurlant :

— Ni merci, ni pitié... Tuez et pillez ! Mes amis... Mettez-les tous en pièces... A mort !

François les excitait.

— Cette enseigne, disait-il, rompez-la...

Et l'enseigne, arrachée de ses gonds, par les plus résolus de la bande qui se hissaient sur les épaules des autres, dégringolait avec un grand bruit de ferraille.

— Par ici ! décidait François sans les laisser se ressaisir. Hardi ! Brisez et rompez tout. Et vous aurez à boire !

— Du vin de Beaune ! renchérissait Guy Tabary en titubant.

— A boire à en crever.

— Pour tous!

— Mais oui, pour tous!

— Grouin-grouin-grouin! Hui! Grouin! Aï aï aï aï, hui huiiiiii.

Ils sifflaient, cognaient les portes, les établis, les ébranlaient et quelques-uns, qui avaient découvert des bâtons, en assénaient des coups violents çà et là qui descendaient des vitres dans les maisons et mettaient en branle les enseignes.

— Bien, dit Villon. Gauchissez. Nous arrivons.

Les cris et les chants redoublèrent dans la ruelle où le cabaret de *la Truie* était sis, mais, soit que tout ce bruit eût inquiété le tavernier, soit que réellement l'heure fût par trop indue, François et ses amis trouvèrent les volets clos.

— L'hôte! appelèrent les écoliers. Eh! l'hôte! Ouvrez! Nous avons soif.

Ils s'attroupèrent, cessant de rire, puis appelèrent une nouvelle fois.

François, frappant fort poliment à l'huis, demanda :

— Seriez-vous donc au lit?

— Oh! c'est assez attendre, grogna Guy Tabary, nous ouvrirons nous-mêmes...

Et ramassant une grosse pierre qu'il lança contre les volets :

— Entends-tu? cria-t-il. De bonne ou de mauvaise...

— Sus! fit alors l'un de ceux qui avaient des bâtons. La mort l'étrangle! Il nous faut boire.

Villon voulut s'interposer. Trop tard. Ses compagnons se précipitèrent et des pavés arrachés au ruisseau furent projetés en vigueur tandis que des clameurs, des jurons, des menaces s'élevaient. Mais les auvents étaient solidement fixés et rabattus.

— Je vas querir le guet, dit brusquement quelqu'un dans une maison voisine.

On le conspua. Puis on reprit le siège de la taverne sans parvenir pourtant à déplacer l'épaisse barre de fer qui, maintenue à l'intérieur par des crampons, ne voulait point céder.

— Ensemble! Tous à l'ensemble, pesons dessus! proposa Tabary.

Ils pesèrent, en pestant comme des diables, s'acharnant, suant, sacrant, recommençant vingt fois, se disputant. La barre tenait.

— *Bigod!* jura François, le temps qu'on peine est temps perdu. Vous ne mouvrez point cet auvent. Aussi, empoignez-moi plutôt *la Truie* elle-même.

— C'est qu'elle est haut, répondit-on.

En effet au-dessus de leurs têtes, une vaste plaque de fer, découpée à l'image de ce noble animal, formait enseigne, et, suspendue à un énorme bras, semblait les défier.

— Ici, cria tout à coup Tabary. Aidez-moi!

— Ah! oui... Tôt! Tôt! Otez-vous qu'on approche.

— Mais quoi?

— Une échelle, annonça fièrement Tabary qui, trop ivre, ne la pouvait porter. Elle était là, dessous le porche.

Il y eut un remous dans la bande. Tous voulaient monter en même temps à l'échelle et François dut intervenir. Il ordonna aux plus robustes de la saisir à pleines mains car elle était trop courte, puis il choisit celui qui décrocherait l'enseigne.

— Hisse-toi, lui dit-il. La tiens-tu?

— Attention, je l'ai, mais attention! Gardez-vous! Reculez! Elle est de poids. Gare!

A cet instant, venant vers eux, armé de masses, de piques et précédé de torches, le guet parut, courant à toutes jambes et François s'écria :

— Descends! Nous sommes pris!

— Tirez-vous!

— Et l'échelle! Ah! Tête Dieu! L'échelle...

Elle chut par terre et l'écolier, qui n'avait pas eu l'esprit de sauter, s'écrasa sur le sol avec un bruit pesant.

— La fuite! clama François.

Ce fut une telle panique dans le quartier que, s'ensauvant de toutes parts, ces hardis compagnons ne se demandèrent pas si l'autre s'était rompu le cou, mais l'apprirent tous le lendemain de gens

qui, n'ayant point assisté à l'affaire, la racontaient avec force détails. Villon feignit tout ignorer. Il se tint coi durant plusieurs jours en sa chambre, et quand maître Guillaume l'entretenait de ces garçons trop turbulents, il l'écoutait d'un air candide.

Vers ce temps, on ne parlait déjà que des méfaits des écoliers qui, sans souci d'être battus, dérobaient dans Paris les enseignes ou les jetaient à bas. On eût dit qu'ils avaient contre elles quelque dépit inexplicable, car, soit ici, soit là, elles gisaient le matin, arrachées des crampons, devant les portes ou, mieux encore, avaient totalement disparu. Le guet n'y pouvait rien. C'était *les trois rois de Coulongne* qu'on avait pris aux Innocents, *la Nonnain qui ferre l'oe,* au ponceau Saint-Denys, *l'Omme à deux testes* dans la rue Saint-Martin ou encore le *Gobelest* en Grève et le *Toreau* devant Saint-Bon. Et chaque nuit, c'était des disputes entre les étudiants et les sergents. Parfois le guet était rossé, parfois les clercs, qu'on emmenait au Châtelet et que l'on relâchait ensuite, à la demande du recteur, et les bagarres recommençaient.

Outre les enseignes, les marchands se plaignaient à la Prévôté qu'on leur eût dérobé à l'un trente poules en une seule fois, à l'autre des tonneaux de vin, des armes, voire un petit canon, des habits très coûteux, des chaussures, de la graisse, des brocs, de la vaisselle. Ces plaintes s'accumulaient. Tous les matins, elles affluaient des divers

quartiers sur la table de maître Robert d'Estouteville qui, renforçant la surveillance, ne parvenait cependant pas à empêcher ces vols. Il avait beau multiplier les rondes, l'hiver passa, puis le printemps, sans amener de notable amélioration, et bientôt le bruit circula qu'une jeune femme avait été saisie à Vanves et emmenée par les écoliers.

Si incroyable que fût ce rapt, il s'était opéré et François en savait quelque chose. Avec Guy Tabary, frère Baude et Régnier, il avait décidé de stupéfier les Parisiens par une série d'exploits extravagants. Dans un certain hôtel Saint-Etienne, sur la montagne Sainte-Geneviève, s'entassaient les prises, et était retenue prisonnière la jeune femme de Vanves. Frère Baude veillait sur elle, lui portait à manger et boire et la nommait la « reine de l'Université ». C'était une paysanne à qui l'on avait dit que cet hôtel, où elle logeait lui appartiendrait, pourvu qu'elle acceptât d'en habiter les caves où, à la nuit, François et ses amis, en grand mystère, la venaient visiter.

Or Villon se mit en tête, au début de l'hiver, de frapper un grand coup ; il réunit des écoliers et leur conta qu'ayant en un lieu secret quantité d'habits, de dagues, de chaperons et de tonneaux pleins, il fallait s'emparer dans Paris de quelque objet baroque autour duquel, vêtus en riches seigneurs, ils s'ébattraient. Il prétendit qu'alors on viderait tous les tonneaux et qu'une femme de beauté

magnifique présiderait la fête au son des flûtes et des bedons.

— Mais quoi prendre? demanda un nommé Farcy qui, étant petit homme, s'agitait sans arrêt pour se faire remarquer. Tu n'as qu'à dire, je t'aiderai.

— Nous aussi, firent les autres.

— A condition, reprit Farcy, qu'on ait à boire.

— Oh! répondit François, pour cela tu l'auras.

Il les conduisit sur la rive droite par groupes dispersés, jusqu'en la rue du Martelet Saint-Jean où, devant un hôtel, il leur montra une pierre de merveilleuse façon qui ressemblait à une vessie.

— Hé! c'est la borne du Pet au Diable! se récria Farcy avec un rire sonore.

François lui dit :

— Tu n'es pas fou? Si quelqu'un nous entend, il donnera l'alarme et nous serons bien avancés... Ha! Vous avez compris?

— Où sont les pieux? demanda-t-il, plus bas.

— Voilà, fit Tabary.

— Hé bien, avance. Quoi? Avance... et prenez-les, vous autres! Doucement, là... Sous ce côté, glissez les barres. Y êtes-vous? Très bien. Levez à présent... Pendant ce temps, Régnier et Tabary iront trouver une charrette.

La pierre étant scellée au mur, il fallut presque une heure pour l'ôter de ses chaînes, puis lentement l'ébranler, la basculer. Alors, seulement,

Régnier et Tabary revinrent avec la charrette. Ils la maintinrent baissée contre la borne que l'on chargea péniblement car elle était énorme, puis on partit en silence par le quartier de Grève, le pont Notre-Dame, celui de l'Hôtel-Dieu, la place Maubert et la rue Saint-Jean-de-Beauvais. Comme cette rue montait, François, de la voix, encourageait les écoliers qui, tirant et soufflant, maugréaient.

— Hardi! Hardi! leur disait-il. Tous à la fois!

Ils empruntèrent à gauche la rue du Clos-Bruneau, puis la rue Saint-Hilaire, mais là ils s'arrêtèrent définitivement et François satisfait n'exigea pas que l'on montât plus haut la borne car en cette place elle était bien.

Le lendemain, la fête eut lieu et les écoliers, au lieu de se rendre à leurs cours, s'amassèrent autour de la pierre et la couronnèrent de feuillages et de fleurs. François Villon avait donné ses ordres. Des monômes parcoururent la montagne Sainte-Geneviève, précédés de musiciens, et revenant, rue Saint-Hilaire, emmenèrent tant de gens qu'on ne pouvait plus circuler. Des deux côtés, la rue était bouchée. Aux fenêtres, sur les toits des curieux en grand nombre s'ébaubissant d'un tel tapage, y ajoutaient par leurs réflexions. Le jour entier, il ne fut question que de rire, de folâtrer, de danser, de chanter, mais à la nuit, sur la même charrette qu'ils avaient dérobée la veille, Tabary et Régnier apportèrent les tonneaux de vin qu'ils déposèrent devant

la borne et où chacun puisa. Puis vint la « reine de l'Université » que frère Baude, déguisé en héraut et saoul comme un goret, accompagna parmi les écoliers. Elle aussi était ivre, et, coiffée de fleurettes, elle les arrachait, les baisait et les distribuait à ses loyaux sujets, tandis que, debout, sur la pierre, François, à son de trompe, saluait leur présence.

— Ha! s'exclamèrent tous les clercs et badauds attroupés. Vivent Dieu et la reine!

— Venez! cria François. A mes pieds! Rangez-vous, puis écoutez : Baoum!...

Une détonation brusquement retentit qui effara les femmes et porta le tumulte à son comble, car le petit canon, dissimulé par un amas de branches, avait craché le feu sans qu'on s'y attendît. Aussitôt, la fête dégénéra en une bacchanale insensée. Saisissant les fillettes, les commères, les marchandes qui étaient venues voir la borne du Pet au Diable, les écoliers les obligèrent à sauter avec eux, à les baiser et eux-mêmes ne s'en privaient pas. Des maîtres de l'Université, mélangés à la foule, durent se mettre de la partie. Quelle folie! Flûtes et bedons jouaient sans discontinuer. Après une danse, une autre; après un godet de vin qu'on tirait au tonneau, un second, un troisième godet.

Partout, dans la clarté des torches, ce n'était que couples déchaînés, bondissant, se joignant. François les haranguait, saoul peut-être, lui aussi, mais

moins de vin que de satisfaction, car cette fête était son œuvre. Bien qu'on ne pût saisir un mot de ses discours, il en improvisait qui ne finissaient pas. En prose, en vers, s'adressant à frère Baude qui se signait et lui envoyait des baisers, à Régnier qui coupait les bourses des étourdis, à Guy Tabary, à Farcy, à la reine qu'ils avaient nommée et qui, barbouillée de lie, braillait des refrains orduriers. Qu'eût-il pu désirer de mieux? On l'acclamait. On criait :

— Vivat, François Villon!

Des femmes, le regardant, demandaient :

— Qui est-ce?

Et lui, qui devinait leurs questions, cessait ses beaux discours pour répondre:

— Mais un bon pyon (1), fillettes! Franc et joyeux! Informez-vous...

Jusqu'à l'aube, il en fut ainsi par Saint-Hilaire. Alors les écoliers se dispersèrent et François les mena tous accompagner la reine, puis, comme le froid piquait, il rentra à la Porte Rouge en se reprochant d'avoir passé de plus d'une heure celle à laquelle d'habitude le chapelain se levait.

C'était la première fois — songeait Villon — qu'on l'allait prendre en faute et en effet il n'eut pas plut tôt tourné l'angle de la rue Saint-Jac-

(1) Buveur, ivrogne

ques, pour s'engager dans celle des Mathurins, qu'à une fenêtre maître Guillaume parut.

— D'où viens-tu? s'informa-t-il avec sévérité.

Il descendit au-devant de François et, le saisissant par un bras, le secoua si rudement que François dit:

— Si vous me traitez de la sorte, de vrai, je partirai.

— Où donc?

— Où je sais, fit François, montrant la rue. Allez, je ne suis guère en peine.

— Oui, s'écria maître Guillaume. C'est ainsi que je le pensais. On m'a conté tes farces.

— Mes farces?

— Cette borne que vous avez volée devant l'hôtel de la noble demoiselle de Bruyères. Ha! Tu as bien raison de jouer la surprise. Tu es dénoncé au prévôt. Oui. Toi. Qu'on nomme François Villon... Malheureux!... Tu vois que je suis renseigné. Hier, on est venu me prévenir que Mlle de Bruyères portait plainte.

— C'est une folle!

— Oh! mais, tais-toi!

— Une vieille folle, reprit François. Et puisque c'est ainsi, j'irai lui apprendre qui je suis et nous verrons. Pour accuser il faut des preuves.

— Et le prévôt, demanda maître Guillaume, comment a-t-il appris qu'aux Halles tu étais de

ceux-là qui ont brisé l'auvent du cabaret de *la Truie?* Peux-tu me l'expliquer?

— Ça, fit François, je ne discute pas.

Il haussa les épaules et dit, très vite, d'un air désagréable:

— Je suis las à présent. Laissez-moi, je veux dormir.

Maître Guillaume, les yeux au ciel, se tut.

— Dormir! répéta sourdement Villon. Songez! Du jour et de la nuit, aucun de nous n'a pris une seconde de repos.

— Et vous avez bu comme des brutes?

— Quoi! riposta François... des brutes!... Quelles brutes?

— Il n'y a qu'à te voir, geignit maître Guillaume. Toi que j'imaginais honnête et bien élevé, te voici, défait, tout abattu, si misérable!... Ah! j'en ai honte et désespoir! Cela n'est pas possible!

— Si.

— Comment? Tu oses! Tu avoues! Dieu puissant! Non. Non. Tu ne m'as pas compris... Je questionnais pour que tu nies, que tu protestes! Hein? M'entends-tu?... François!

— Oh! fit durement l'écolier, pourquoi nier? Pas de quoi vous émouvoir, mon oncle. Quand on en a pris son parti, y a qu'à laisser aller... Arrive toujours l'occase de se rebecqueter.... Entre nous... ça se rencontre... des fois bien... des fois mal...

— Qu'est-ce que tu dis?

François eut la force de se ressaisir, mais écartant son oncle qui le considérait avec stupeur, il gravit d'un pas lourd l'escalier, puis, une fois dans sa chambre, claqua la porte si violemment qu'un carreau des fenêtres tomba et se brisa.

— C'est un monstre! se dit le bonhomme consterné. On l'a perdu. On en a fait un scélérat! Ah! comment le sauver?

Tremblant et déconfit, il alla rendre visite le lendemain au prévôt, en sa riche demeure de la rue de Jouy, et lui fit part de ses appréhensions. Robert d'Estouteville qui connaissait le chapelain le laissa parler à son aise, l'écoutant et prenant des notes. Puis il dit qu'afin de lui être personnellement agréable, il arrangerait l'affaire, pourvu que François s'engageât à se tenir tranquille.

— Vous me l'amènerez, fit-il sévèrement. Je l'admonesterai et cela ira mieux.

Or, François refusa d'aller voir le prévôt, sous prétexte qu'il n'avait qu'à le mander directement s'il lui voulait parler. Se rendre à cette invitation de soi-même, sans garantie qu'ensuite on le relâcherait... Pas si bête!...

— Mais il ne te veut aucun mal, expliquait le chapelain. Crois-moi. C'est un homme bon et pacifique...

— Oui, oui, faisait François.

— Il est bien disposé envers toi...

— Raison de plus pour ne point lui troubler l'humeur, ripostait l'écolier. Voyez que je le fâche par quelque réflexion.

— Oh! tu es endurci!

— Je suis comme je dois. Quant à la politesse, vous m'excuserez auprès de ce noble homme. Vous lui direz que j'ai été malade et que j'irai plus tard en sa maison .

— Et quand cela?

— Jamais!

Cependant l'histoire de la borne avait pris les proportions d'un scandale. Mlle de Bruyères menait grand bruit et, harcelant la prévôté de ses plaintes, elle réclamait qu'on instruisît l'affaire devant le Parlement. Régnier, Guy Tabary, frère Baude, voyant que les choses se gâtaient, allèrent trouver François et déclarèrent qu'il était temps d'agir. Sur les rapports de la vieille demoiselle, leurs noms à tous étaient portés et, fait plus grave, il y avait dans le dossier quantité d'autres pièces rédigées par des sergents qui s'étaient renseignés.

— Par ton oncle, dit Régnier, il nous faut joindre Robert d'Estouteville. Sinon, nous sommes bons.

— Mais le joindre sans retard, ajouta frère Baude.

— Bien, répondit François, laissez-moi faire. J'ai mon idée.

Le soir même, Villon rima certaine ballade en

l'honneur de la dame de Robert d'Estouteville et, par jeu poétique, en écrivit les premiers vers de façon qu'elle lût, en acrostiche, son propre nom. Ambroise de Loré, ou, comme on la nommait dans Paris, « la prévôte », était férue de poésie. Elle donnait en son hôtel de grandes réceptions où toute la société d'alors était acccueillie.

Son poème à la main, soigné mais modeste en sa mise, François se présenta donc en la demeure du prévôt et, disant qu'il était attendu, fut mené au travers de plusieurs vastes pièces luxueusement peintes et décorées où, se tenant auprès des dames, Robert d'Estouteville n'entendit point d'abord de quoi il s'agissait.

— C'est le matin, dit-il enfin d'un air revêche à Villon, que je te voulais voir.

— Ha! répondit François qui feignit une extrême confusion, je n'aurai pas compris.

— Peut-être, fit le prévôt. Tel que je te connais, tu sais comment t'y prendre pour éviter les réprimandes. Mais tu ne perdras rien...

Et présentant François aux dames :

— C'est, leur dit-il en souriant, le plus turbulent et méchant écolier de Paris. Il a volé la borne du Pet au Diable...

François, démonté, répliqua :

— Si j'avais su que j'en dusse avoir honte devant assemblée si brillante, je m'en fusse bien gardé.

— Oui, reprit le prévôt. Si j'avais su! Et que tiens-tu roulé, en ton papier? Une supplique?

— Messire, balbutia François, je n'ose...

— Donne, lui dit l'autre qui jeta un regard sur le papier... Mais quoi, des vers? Tu es poète?

Il lut en fronçant le sourcil la ballade de Villon puis, étonné qu'elle fût si bien tournée et convenable, regarda l'écolier dans les yeux et déclara:

— Ton oncle ne m'en avait pas soufflé mot.

— Il l'ignore, fit doucement François.

— Comme le reste!

François hocha la tête, puis, voyant que Robert d'Estouteville tendait la ballade à sa femme:

— Madame, lui dit François en s'inclinant, j'ai essayé sur votre noble nom que l'inspiration me vînt en aide.

— Mais ces vers sont jolis, s'écria très surprise Ambroise de Loré. Et ils me font honneur.

— Autant qu'à moi, déclara le prévôt. Ah! par le diable, cette affaire est plaisante! De jour, ce beau garçon, au lieu d'étudier, écrit des poésies et, de nuit, il assiège les tavernes, court les fillettes, vole et pille... C'est dommage pour son oncle. Poète et ribaud, tout ensemble?

— Oh! je m'assagirai, promit François qui démêlait, sous ces paroles, que Robert d'Estouteville ne lui pardonnerait pas. Je vous le promets. C'est assez folier comme j'ai fait. J'en suis puni.

— De vrai, tu t'y engages?

— Oui, dit François.

— Eh bien, fit le prévôt se radoucissant, mais sans pourtant le paraître, reviens demain matin, ici; je te parlerai.

CHAPITRE DIXIÈME

La semonce fut terrible, mais François y gagna d'être admis par Ambroise de Loré à ses réceptions et de se lier d'amitié avec de riches jeunes gens qui le formèrent à de plus belles manières. La fréquentation du subtil Jean Raguier lui fut très profitable. Villon connut encore chez Ambroise de Loré le brillant amuseur qu'était Jean Chappelain, sergent de la douzaine, et quelques-uns de ces messieurs de la prison du Châtelet qui, comme maîtres Garnier, Jean Mauteint, Nicolas Rosnel, jouissaient de la faveur du prévôt. C'étaient des personnages figés, très importants, qui savaient parler aux dames sur un ton si badin qu'il donnait à François l'ambition de s'exprimer ainsi durant des heures pour charmer les amies d'Ambroise de

Loré, car, parmi celles-ci, l'une qu'on appelait Marthe, l'avait conquis presque instantanément.

Elle était d'une fraîcheur et d'un éclat éblouissants et ses succès ne la rendaient ni fière ni trop hardie.

François, ne la courtisant point, mais la dévorant du regard, Marthe s'aperçut de sa présence et lui sut gré de ne point agir vis-à-vis d'elle comme on l'avait habituée. Pourtant il l'agaçait avec ses airs baroques ; il la portait à rire. C'était là ce mauvais garçon ! Marthe en connaissait d'autres, plus gais, plus séduisants, tel Pernet de la Barre, qui, ayant pour attribution au Châtelet la surveillance des filles, ne se gênait nullement pour raconter ses aventures. Ce Pernet était drôle ; il avait de l'esprit tandis qu'en sa petite robe, Villon vraiment manquait par trop d'usage.

— Il est saisi dès qu'il vous voit, disait Pernet à Marthe, en lui désignant le poète ; il perd sa langue et n'a plus d'assurance...

— Mais ce n'est pas croyable. A ce point ?...

— Je vous assure.

— Eh bien ! Menez-le-moi. Je ne veux pas que, par ma faute, il soit si déconfit !

François pensa rêver. Marthe l'accueillit de si bonne grâce qu'il fut d'abord un grand moment à l'admirer, puis il se dégela et répondit à sa façon qui était vive et pittoresque pour un pareil milieu. Pernet excitait sa verve. Marthe lui souriait et

bientôt, entre eux trois, une sorte de camaraderie s'établit secrètement dont ils se sentirent enchantés.

— Il n'est point sot, estimait la jeune fille, ni vulgaire.

Et lorsqu'elle en parlait à Pernet, celui-ci, qui connaissait parfaitement l'existence du poète, déclarait :

— Oh ! oh ! Il vous étonnera.

A deux ou trois reprises, Marthe et François se croisant dans Paris, eurent plaisir à se saluer. François rougissait, se troublait, mais la jeune fille n'avait point l'air de s'en apercevoir. Quelquefois, Pernet de la Barre accompagnait Marthe à la promenade et Villon se joignait à eux. Ils allaient jusqu'au cimetière des Innocents, devisant, écoutant le prêche ou regardant, sous les arceaux, des peintures saisissantes. L'endroit n'était point trop macabre. Sur les tombes, des libraires, de petits merciers, étalaient leur camelote. Des marchandes d'échaudés, d'oublies, de gaufres, de craquelins, vous hélaient et bien qu'entre ces longs charniers où pourrissaient les morts, la terre herbeuse et grasse rappelât à chacun son humaine condition, on rencontrait moins de pleureurs que de galants avec leurs dames ou de fillettes qui, sous prétexte de vendre aux passants de la lingerie, les attiraient chez elles pour un commerce très différent.

— Voyez, s'exclamait François en s'arrêtant de-

vant la danse machabée qui déroulait sa longue fresque aux personnages rongés par les vers et à demi putréfiés, il est excellent de connaître comme nous serons tous afin de nous ébattre auparavant.

Il décrivait l'entassement hideux qu'au-dessus de leurs têtes, dans les greniers du cloître, les fossoyeurs faisaient des débris qu'ils retiraient du trou pour laisser place à d'autres. Ces descriptions étaient affreuses et Villon, peu à peu, s'enfiévrant, traçait un tableau si horrifique que Pernet lui disait:

— Tu as donc quelque ennui que tu caches?

— Moi?

— Oh! non, faisait aussitôt Marthe. Quel ennui?

Elle jetait à François un long coup d'œil où il lisait une tendresse un peu triste et moqueuse. Ah! qu'il en ressentait d'extase et en avait d'obligation à la délicate créature! Elle comprenait combien il était sincère. Mais qu'espérer? François se rendait compte que la Barre lui plaisait. Il avait la certitude qu'entre Marthe et Pernet une liaison qu'ils n'avouaient, ni l'un ni l'autre, existait. C'était cette certitude qui, le décourageant, inspirait à François des considérations absurdes devant les fresques des Innocents et l'animait d'une humeur si maussade qu'ensuite il se la reprochait. Mais quoi! Pouvait-il s'empêcher d'aimer Marthe? Dans sa petite chambre, où maintenant il travaillait, la nuit, à la chandelle, il était plein de sa suave présence.

Il vivait avec elle, la cherchait, l'appelait, écrivait des poèmes, les déchirait puis, à force de remettre chaque fois à plus tard une décision qui lui tenait au cœur, séchait sur pied et se dépérissait.

Il fit alors, chez la jeune fille, la connaissance d'une femme des plus curieuses, qui se nommait Catherine de Vausselles et qui, moins belle que provocante, mais bien faite, attifée avec soin et fort suspecte dans l'amitié qu'elle prodiguait à Marthe, irrita grandement François. De prime abord, elle lui parut insupportable et il ne lui dit mot, mais bientôt il sentit que, Catherine lui faisant des avances, il devait se défendre, car bien qu'elle lui fût odieuse, il paraissait par trop, peut-être, l'intéresser.

Marthe, qui avait saisi tout ce manège, interrogeait François.

— Pourquoi la rebuter? demandait-elle. C'est une amie très sûre.

— C'est que, disait Villon, tourné comme je le suis, elle se moquera de moi.

— Mais pas du tout.

— Et si ce n'était pas à elle que vont mes seules pensées, répliquait le poète en regardant Marthe dans les yeux, que répondriez-vous?

— Je répondrais que vous avez grand tort.

Peut-être Marthe, en questionnant ainsi François, se faisait-elle la complice de Catherine de Vausselles, car celle-ci, survenant au moment

opportun, entreprenait le poète et quelquefois, le soir, le priait de l'accompagner.

— Je n'habite pas très loin, disait-elle, mais je ne puis courir Paris, la nuit, toute seule sans risquer de me compromettre. Venez-vous?

François l'escortait en silence.

— Vous aimez Marthe? demanda-t-elle. Pourquoi vous en défendre?

Puis elle riait et ajoutait:

— Hélas! Marthe n'est point libre.

— Libre d'aimer?

— Non. De sortir comme vous et moi.

— C'est vrai, observait le poète. Vous ne dépendez de personne.

— Absolument. Avouez qu'on pourrait m'envier. Et, pourtant, à quoi me sert-il d'être libre? Je suis tôt couchée, tôt levée. Je n'ai aucun plaisir.

Cette confidence plongeant François dans une confusion ridicule, la jeune femme constatait:

— Au moins, vous n'êtes pas bavard.

Puis, brusquement, lui souhaitant le bonsoir, elle le congédiait. Or, François, certain soir qu'on l'avait renvoyé un peu vite, revint sur ses pas et, lorgnant la fenêtre de la chambre qu'il pensait occupée par Catherine, se tint immobile dans la rue. Il y avait là-haut de la lumière, mais elle s'éteignit et, après un instant, l'huis s'entr'ouvrit pour laisser échapper une forme féminine que Villon reconnut.

— Hé quoi! s'écria-t-il en s'approchant de Catherine et en la saisissant, où allez-vous?

— Où bon me semble, lui fut-il répondu.

— Mais encore?

— Suivez-moi et vous le saurez.

Comme François la tenait, elle voulut se dégager, pensant qu'il n'insisterait point, mais il la serra davantage et déclara tout bas, entre les dents:

— Vous n'irez pas. Tant pis! Je jure que non. Ne cherchez pas à échapper. Je vous garde.

— Faites comme il vous plaira, dit Catherine, quoique... me garder? En quel dessein?

François la prit plus près, l'attira et, sourdement:

— En dessein, répondit-il, de vous avoir à moi.

— Comment? s'étonna Catherine avec impertinence. Vous vous décideriez!

Il répliqua, honteux:

— C'est vous que j'aime et non pas Marthe. Je vous ai détestée pour vos façons et à présent, je ne sais plus. Qui alliez-vous joindre de ce pas?

— Mais... mon amant.

— Et qui est-il?

Catherine secoua la tête.

— Toutes les nuits, vous me jouiez ainsi?

— Vous jouer!... protesta la jeune femme. Ne soyez pas stupide. Et lâchez-moi, vous me faites mal.

François hésita puis, desserrant lentement ses deux mains :

— Voilà, murmura-t-il à contre-cœur. J'obéis. Vous êtes libre.

— Oui, dit Catherine, qui se recula aussitôt, je savais que vous m'écouteriez. C'est dommage... Mais peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi.

— Pourquoi ?

— Parce qu'à demeurer en votre compagnie, il nous serait certainement arrivé quelque désagrément.

Sur ces mots, se mettant à courir, Catherine disparut avant que, revenu de sa surprise, François eût le temps de lui barrer la route.

— Ha ! se dit-il, j'apprends avec celle-ci plus qu'avec d'autres ce que valent les femmes. Quand on les tient, c'est folie d'écouter leurs paroles.

Il était furieux d'avoir été bafoué et se jurait de revoir Catherine afin de lui prouver qu'il avait su tirer profit de la leçon. Mais Catherine n'eut garde de se montrer. Vainement François l'attendit plusieurs nuits à la porte de sa maison, traînant comme une âme en peine. Il regardait à droite, à gauche, dressant l'oreille au moindre bruit, levait les yeux vers la façade puis, à l'aube, s'en allait transi, n'ayant rien découvert. Un froid vif de novembre transperçait l'écolier et la pluie morne qui tombait durant ses longues heures de faction, le mouillait jusqu'aux os. Dans cette rue étroite

où la bise s'engouffrait, François se morfondait, lorsqu'un soir, il fut tiré de ses réflexions par une galopade éperdue. C'était des écoliers. Ils accouraient, portant des bâtons et des armes dont ils frappaient les auvents des boutiques et se hâtant, ils dévalaient à toutes jambes, en hurlant.

— On nous a pris la borne du Pet au Diable, crièrent-ils à François, et nous l'allons reprendre.

— Mais qui?

— Maître Bezon du Châtelet.

— Oh! fit François, à vous mesurer à cet homme, vous risquez qu'il vous garde.

— Nous sommes armés, répondit un très jeune garçon.

— Et la borne est placée au Palais de Justice, fit un autre, rien n'est plus facile que de l'en enlever.

— Alors, bonne chance! leur dit François et il reprit par la rue son stupide va-et-vient.

Marthe, qu'il mit au courant de sa passion pour Catherine, s'en amusa beaucoup. Elle fit mine de le plaindre, puis, comme elle était femme, l'informa que Catherine n'avait voulu que l'éprouver avant de lui appartenir.

Dans Paris, à présent, soit aux Innocents, soit aux buttes Notre-Dame où d'habitude, on se rendait l'après-midi voir les archers s'exercer au tir et les joueurs de soule frapper la balle avec leurs bâtons, Villon erra tristement à la recherche de

Catherine, se demandant pourquoi elle ne se rendait plus à la promenade. Il faisait pourtant bon sortir par ces jours de printemps encore frais que le soleil chauffait. Sur les toits des maisons, la lumière vernissait l'ardoise et le ciel était bleu, de ce bleu des pervenches un peu mauve, et voilé de vapeurs qui, vers le soir, s'accumulaient. Parfois Marthe et Pernet, trouvant François tout seul, assis sur une borne derrière le cloître, s'approchaient, devisaient un moment avec lui. Parfois, des fillettes qui le reconnaissaient, souriaient en passant, l'appelaient, et il les laissait rire, sans leur répondre.

Antoine, lui-même, que le soleil attirait quand il allait en course jusqu'en ces lieux peuplés d'oisifs, d'où l'on découvrait l'eau vive et brillante de la Seine, ses berges vertes et les maisons flanquant la place de Grève de leurs façades de toutes couleurs, n'avait plus sur François l'influence de jadis. S'il s'arrêtait et s'informait complaisamment de sa santé, l'écolier se taisait.

— Tu as perdu l'esprit, disait Antoine, qui ne comprenait pas qu'on pût gâcher son temps. Viens avec moi. J'ai fait rentrer du vin d'Anjou.

— Et Margot? questionnait François. Elle m'enverrait baigner.

— Non pas! Elle pense toujours à toi. Dernièrement, lorsque avec le très noble Pernet de la Barre et la dame qu'il accompagnait vous êtes

passés, tous trois, devant l'hôtel, Margot te voulait faire signe. J'ai dû l'en empêcher.

— Mais pourquoi me faire signe?

— Elle est jalouse, dit Antoine, qui prit une mine de circonstance et roula dans ses doigts le bord de son gros tablier. Je le sais. Tout ce jour-là, elle n'a fait que gronder. Ha! tu vois. Viens donc! au lieu de te morfondre planté devant ces maladroits tireurs à l'arc qui nous coûtent de l'impôt, amène-toi. Tu seras reçu comme personne. Te décides-tu?

— Pas encore, répondit François.

Cependant, il se mit brusquement debout, car, dans la foule, une femme qu'il nomma à Antoine s'avançait.

— Quoi? fit Antoine, c'est pour cela que tu es ici?

— Oui, répliqua François, d'un ton aigre. Va-t'en maintenant.

— Elle n'est point belle.

— Elle est mieux, dit François.

— Peut-être!

— Qu'en sais-tu?

— Je sais, dit lentement Antoine, qu'attifée de la sorte, une femme vous trompe par l'apparence. As-tu perdu l'esprit? Ou bien n'as-tu plus d'yeux pour voir? Elle a le nez tordu, de grands pieds. Elle est sèche. Eh! François, réfléchis. Et viens...

François le repoussa.

— Non. Ote-toi d'ici.

Et le poète se précipita au-devant de Catherine de Vausselles.

Or, Catherine n'était pas seule et le salut qu'elle rendit à Villon lui parut froid et réservé, au point qu'elle-même s'en aperçut, sourit et demanda:

— Me gardez-vous toujours rancune?

— Point, répondit François.

— Ah! je le pensais, dit-elle négligemment. Car je ne vous voyais plus...

François la contempla. Elle était vêtue d'une longue robe aux manches très ajustées et bordées d'une étroite bande de fourrure, qui, entourant également l'échancure du corsage, faisait valoir l'éclat délicat de sa gorge.

— Fâché! j'aurais pu l'être, reprit François qui se troublait.

Catherine, lui prenant la main et la pressant, s'écria:

— Je vous défends de me juger si mal!

Puis, afin d'expliquer son geste, elle attira Villon vers ses amis et le leur présenta.

— Oh! nous nous connaissons, dit l'un qui fréquentait chez Ambroise de Loré et appartenait, comme la plupart des élégants fils de famille qu'on y trouvait, à la garde du prévôt. Monsieur écrit des vers.

Un autre fit courtoisement :

— De très beaux vers.

François dut s'incliner.

— Oui, dit un troisième personnage qui n'était point rasé, certaine ballade de la grosse Margot a répandu le nom de son auteur.

C'était un prêtre ; il ajouta, s'adressant à Catherine :

— Mais c'est une ballade ordurière et cynique.

En même temps, il regardait la main de l'écolier que la jeune femme tenait toujours dans l'une des siennes et l'expression de son visage se crispait, devenait dure, presque haineuse.

— Parfaitement, ajouta-t-il. Pour célébrer la grosse Margot qui a près d'ici son hôtel, monsieur — il désigna Villon — n'aura rien négligé.

François sourit.

— Monsieur, lui déclara Sermoise avec courroux, cessez de rire ou je m'en vais.

— Sermoise ! appela Catherine.

— Eh ! non, répondit-il. C'est votre faute, vous le flattez pour qu'il se gausse de moi. Et cela vous amuse. Je sais ce qui me reste à faire. Adieu !

— Mais, dit François... Tout de bon, vous partez ?

— Oh ! nous nous reverrons, gronda Sermoise, qui tourna les talons et s'en fut en colère.

Ce départ réjouit grandement les amis de Catherine et François, qui en était cause, triompha.

— Il a le caractère mal fait, dit-il. A-t-on idée de se fâcher si fort ! C'est un niais.

Et, tout fier de son succès, il se croyait déjà des droits sur Catherine, quand celle-ci, prenant le bras d'un des jeunes gens qui l'escortaient, murmura :

— Menez-moi, s'il vous plaît, Robert, vers les joueurs de soule. Je veux les voir de près, puis nous irons le long de l'eau.

François suivit. Il n'avait d'yeux que pour la façon désinvolte dont Catherine s'appuyait au bras de ce rival. Etait-ce pour l'irriter? Villon la détesta. Il se reprocha de l'aimer et surtout de supporter qu'elle le bravât avec cette impudence. Il souffrait. Il avait envie de s'enfuir, à son tour, loin de cette femme qui, trouvant un malin plaisir à lui montrer qu'il n'était rien pour elle, riait des mille fadaises que débitait Robert, se pâmait, minaudait, poussait de petits cris.

Ah! que cette promenade devint odieuse à François! Il cessa tout à coup d'avancer, attendit, rebroussa chemin, tête basse.

Pourtant, autour de lui, des couples flânaient et folâtraient sur l'herbe. Des fillettes souriaient aux galants, les épiaient. Dans l'air pur, on entendait le choc des balles que frappaient les joueurs et quelquefois, très nettement, le ronflement des flèches que les archers tiraient. Des pigeons, par le pré, se posaient par deux ou s'envolaient avec de mécaniques battements d'ailes. L'eau du fleuve s'étalait. Les marchands de craquelins et de gaufres appelaient les clients et le soleil qui déclinait

répandait sur la foule, les hautes tours carrées de Notre-Dame, les façades et les toits des maisons, une lumière cuivrée que rosissait le soir.

« Antoine avait raison, se dit François avec un douloureux sourire. Mais pouvais-je m'attendre à tant de perfidie? »

Arrivé près du cloître, l'écolier malgré lui se retourna et, cherchant Catherine dans la foule, il l'aperçut assise au loin, sur le pli de sa robe, entre les deux jeunes gens. Aussitôt la vue de François se brouilla. Il obliqua à gauche, fit quelques pas et se trouva devant l'hôtel de la grosse Margot.

— Eh bien, lui dit Antoine qui prenait l'air sur le pas de la porte, te voilà de retour? Entre donc!

Il héla Margot et celle-ci alla vers le poète et le prit par le bras.

— Sieds-toi, lui dit-elle. Allons, là. Te reconnais-tu?

Il remua la tête affirmativement et murmura :

— C'est ma faute. Je n'aurais pas dû te quitter.

Puis, découvrant Colette et Jeanneton qui buvaient à une table, il leur adressa discrètement le bonjour et, à voix basse, il questionna Margot au sujet de Colin.

— Oh! il est loin de Paris, dit Margot.

— Et Régnier?

— Régnier? Il vient toujours.

— Bon, observa François. Au moins, lui, sait ce qu'il désire, tandis que moi...

L'odeur du vin qui montait de la cave, où Antoine était descendu, le ranima. Il regarda Margot, bâilla, se passa sur le front une main lourde, soupira et brusquement, comme s'il fût enfin revenu d'un grand rêve :

— Je me sens mieux, balbutia-t-il. Voici que je renais. Tout est bien à sa place, et tu es là, Margot, à mon côté, comme autrefois...

Il éprouvait un sentiment étrange et, peu à peu, il se sentit envahi par mille souvenirs qu'il croyait perdus. Une émotion soudaine lui mit des larmes aux yeux. Mais il se ressaisit et, comme le tenancier déposait sur la table un pot de son fameux anjou, François lui proposa :

— Tu boiras avec nous, Antoine?

Antoine ne se fit pas prier et, poliment, disant merci à l'écolier qui le servait, il approcha son verre du sien, trinqua, claqua la langue.

— Oui, déclara François après l'avoir goûté, quel vin! Il vous console des femmes.

Margot hocha la tête et dit :

— Cela dépend desquelles.

— C'est vrai, constata l'écolier. Il y a femme et femme.

Et, par plaisanterie, avisant une sordide créature, aux traits flétris et comme rongés, qui depuis un moment se tenait debout près de la porte et n'osait avancer, il lui fit signe et s'écria :

— Celle-ci va nous répondre.

— Bah! dit Margot, elle en sait plus que nous.

— Qui est-ce?

— Mais tu la connais bien. C'est Magdeleine qui fut heaulmière. Du moins, elle le prétend!

La vieille s'approcha timidement de la table.

— Que vaut la meilleure des femmes? demanda François, en riant.

— Autant qu'un homme.

— Et autrement?

— Elle ne vaut rien, dit la vieille, quand l'âge l'a faite comme je suis. C'est pitié... Et ne ris pas, car si je parle ainsi et me plains d'être pauvre, sèche, maigre, menue quand fus si belle au temps passé, et m'aimais d'être belle, qu'en reste-t-il?

— Oui, railla François, bien peu.

— Moins encore, fit la vieille en gémissant. Moins que moins... rien autant dire. Ah! tu es là, joyeux, et moi, qui t'aurais jadis pris comme je prenais clercs, marchands, gens d'Eglise et les autres, que puis-je? Pourtant, j'ai eu pareil à toi un homme, mais il est mort passé trente ans. Entends-tu? Il me moquait. Il me battait. Ha! tous les hommes sont faits de même.

— Des fois! grogna Antoine. Eh! la vieille, tu radotes.

Puis, comme le tenancier dégoûté se levait et allait au-devant d'un client vers lequel s'empressaient les fillettes :

— Ah! ah! débita-t-elle très vite. Donne-moi,

petit.... Tant que le gros n'est pas là. J'irai manger.

Mais Margot se fâchant répondit :

— Manger? Tu penses! C'est se saouler... qu'elle veut... avec tes sous!

Et elle chassa la vieille après que François, en cachette, lui eut glissé dessous la table le peu d'argent qu'il possédait.

CHAPITRE ONZIÈME

Durant plusieurs semaines, pour oublier Catherine, François reprit chez la grosse Margot ses habitudes, mais il n'avait plus son entrain de jadis. On le voyait arriver à la nuit, s'asseoir, se tenir le menton dans la main et ne trouver de goût ni de plaisir à rien. Marthe, elle-même, lui paraissait sans agrément. Il n'alla plus chez elle. Quant aux réceptions d'Ambroise de Loré, il y renonça par dépit, car à la seule pensée de se montrer en ses habits de clerc parmi tant de riches jeunes gens, il prenait de l'humeur et n'osait plus se regarder. Tout le jour, enfermé chez son oncle, l'infortuné François recherchait dans l'étude une consolation, mais les livres ne lui étaient d'aucun secours. Quand il avait le jour entier peiné dessus, il fallait qu'il joignît Margot, qu'il s'acoquinât davantage.

Plus il la fréquentait, plus il sentait sa déchéance. Cependant, comment aurait-il fait sans cette fille pour s'interdire de penser à Catherine? Il n'avait pas le choix.

Avec les belles nuits de printemps, les fenêtres demeuraient ouvertes, derrière les volets clos, et les bruits de la rue pénétraient dans la salle. Tantôt le guet faisait sa ronde, tantôt un ivrogne passait en titubant ou c'était des galants qui donnaient une aubade lorsqu'un soir, vers minuit, Régnier cognant au volet, exigea qu'on ouvrît. Il était avec des camarades, car on les entendit rire et appeler Antoine.

— Voilà. Voilà, répondit derrière la porte Jeanneton qui s'était levée.

Mais Antoine, au moment de glisser sa clef dans la serrure, se ravisa et demanda :

— Combien êtes-vous?

— Tudieu! gronda Régnier. Dépêche! Tu le verras toi-même.

— Non, fit Antoine. Je veux savoir.

— Ha! la carogne! dit une voix. Ouvriras-tu?

A cet instant éclata dans la rue une dispute très violente entre Régnier et les sergents du guet. Des coups furent échangés, mêlés à des cliquetis d'armes, à des cris étouffés. Puis des jurons, la chute d'un corps sur les pavés, d'autres coups plus rapides se succédèrent, tandis que Jeanneton, comme folle, répétait :

— Monsieur Antoine! Monsieur Antoine! Pour Dieu! Ayez pitié de moi. Ayez pitié! Laissez entrer Régnier! C'est lui! Entendez-le. Il vous supplie.

François, l'oreille tendue, écoutait.

Jeanneton lui dit :

— Pourquoi ne m'aidez-vous, monsieur François?

— Hé! répondit-il piteusement, mieux vaut d'abord qu'ils aient fini.

— Mais ils vont le tuer!

— Que non pas!

— Oh! s'exclama la fille. Quelle lâcheté! Vous craignez pour vous-même! C'est bon! Je dirai à Régnier l'homme que vous êtes.

Mais la bagarre s'était brusquement terminée et il ne devait rester dehors que l'amoureux de Jeanneton, car il secoua de nouveau les volets, héla Antoine et le prévint qu'il le rosserait d'importance s'il ne lui donnait point immédiatement asile. La fureur paraissait l'étrangler. Il sacrait, tempêtait.

— Quoi! dit-il, quasiment fou de rage en voyant le poète lui ouvrir. Tu étais là et tu n'es point venu?

— Il avait peur, expliqua Jeanneton.

— Toi, fit Régnier en la repoussant. Tout à l'heure.

Et, secouant sa main ensanglantée, avant de l'essuyer contre ses vêtements, il ajouta:

— Peur? Ha! Je vois, on peut compter sur toi.

— Régnier!

— Va! riposta Régnier brutalement. Assez! Je t'apprendrai. Je te...

Mais il avait à l'épaule une blessure profonde et Jeanneton le fit asseoir afin qu'il se laissât panser.

— Ce n'est rien, dit Régnier.

— Et tes amis? questionna doucement Antoine, où sont-ils?

Margot qui, dans la rue, inspectait les dégâts que l'on avait pu faire, s'écria d'une voix nette :

— Ici! allons, plus vite!

— Qu'y a-t-il? s'informa François.

Elle appela :

— Antoine. De l'eau! Il faut laver les marches.

— Voyons, Margot, lui dit François, je pourrais m'employer.

— Non, fit Margot.

— A cause?

— A cause du sang, dit-elle. Tu en aurais le cœur malade.

Et elle passa devant François qui, décontenancé, ramassa sur le sol une dague et, ne sachant qu'en faire, s'attira cette remarque de Régnier :

— Attention, s'il vous plaît. Voici messire Villon qui nous veut tous pourfendre.

— A moins qu'il ne se blesse, observa Jeanneton.

François rougit, jeta la dague et regarda Régnier avec colère mais, comme chacun riait, il s'en alla, sans proférer un mot.

Or, on apprit le lendemain que Régnier, découvert en l'hôtel de la grosse Margot, avait été mené au Châtelet et qu'on avait, par ordre du prévôt, fermé la maison des fillettes. Un certain Jehan Rosay qui, avec Montigny, s'était battu la veille contre le guet, fut également arrêté et l'on recherchait activement un troisième personnage dont on taisait le nom. François, craignant qu'il ne s'agît de lui, ne sortit plus. La peur le tourmentait. Elle lui fit passer presque le goût de Catherine.

— Tout de bon, se dit-il, sauvons d'abord la peau, puis nous aviserons.

Travaillant dans sa chambre jusqu'à l'heure du dîner et ne se risquant guère ensuite à prendre le frais que sous le cadran de l'église Saint-Benoît, rue Saint-Jacques, il se tint fort tranquille. L'été vint, puis l'automne, puis la saison des examens et François, qui avait étudié sagement, tant il se méfiait toujours d'une dénonciation, se présenta à la licence et fut reçu. François se sentit un autre homme car, entre temps, Margot avait rouvert sa boîte et l'on ne parlait plus de la fâcheuse histoire qui, pour Régnier de Montigny, venait de se clore par un arrêt de bannissement.

— Tu as bien fait, dit un matin Antoine à son ami François. S'entremettre dans les bagarres, on écope ; c'est la règle.

Chargé de gros paniers et de filets à provisions, Antoine qui marchandait aux harengères du Petit

Pont, du poisson, car, chez lui, on faisait maigre le vendredi, reprit :

— D'avoir reçu Régnier, qu'avons-nous gagné? De devoir racheter notre licence. Ah! souvent on se laisse aller au premier mouvement et on trinque.

— Mais, comment va l'hôtel?

— Bien. Nous avons cinq fillettes, toutes très gentilles et bien élevées. Quand viendras-tu?

— Bientôt, dit François.

— On te fêtera, promit Antoine. C'est bien le moins. Maître François Villon! Ah! mais, n'est pas qui veut maître ès arts. Il faut avoir la tête solide, mon garçon.

— Et les jambes... oui, pour se tirer des mauvais pas.

Et, riant, François laissa Antoine éberlué qu'il ne fût guère devenu plus sérieux.

Pourtant, c'était bien vrai que ses jambes lui avaient déjà rendu de grands services. Et il comptait encore sur elles quoique, pour le moment, il ne les employât qu'à de petites promenades, çà et là, dans Paris. Elles le portaient aux Cordeliers chez sa vieille mère, aux Innocents ou dans le voisinage de Saint-Benoît quand, n'ayant rien à faire, le poète vaguait doucement par les rues. Se hasardant parfois jusque sur la montagne Sainte-Geneviève, il descendait par la rue Saint-Hilaire, où la borne du Pet au Diable avait repris sa place. La vue de cette pierre l'amusait et, comme les écoliers qui préten-

daient la conserver, ordonnaient qu'on levât son bonnet lorsqu'on passait près d'elle, François se découvrait et inclinait la tête. Un jour, quelqu'un le reconnut. C'était Farcy, l'ivrogne qui prenait au sérieux son rôle et arrêtait, en menaçant de les battre, les gens qui ne saluaient pas. Il dit :

— Tu sais, nous la gardons nuit et jour. Nous sommes ici plusieurs décidés à ne pas la laisser reprendre.

— Mais vous êtes fous!

— Fous! Demande plutôt dans le quartier si quelqu'un s'est jamais permis de discuter nos ordres.

Un gros bourgeois montant la rue, Farcy lui cria d'ôter son chaperon, et l'autre s'exécuta.

— Oh! fit François, tu t'y prends à merveille.

— Il le faut, répliqua Farcy. Autrement nous n'obtiendrions rien. Des sergents sont venus déjà. Ils nous ont pris la borne, mais nous l'avons été chercher et depuis ils ne s'y risquent guère.

Puis, menant dans une rue voisine maître François et lui désignant une seconde pierre de même dimension à peu près que celle dont il avait la surveillance :

— Regarde, fit-il avec fierté. La vieille à qui nous avions dérobé la borne du Pet au Diable l'avait fait remplacer par celle-ci, mais elle n'y est pas restée longtemps.

— Fort bien.

— C'est la *Vesse,* expliqua Farcy en caressant par dérision l'énorme bloc de grès qui, fixé contre un mur par une ceinture de fer et des chaînes très pesantes, était couronné de feuillage. La *Vesse* avec le *Pet.* Est-ce trouvé?

Maître François sourit.

— Quant aux enseignes, reprit son camarade, nous en avons un peu partout, dans les caves, en prévision du jour que nous les marierons. Ce jour-là, François, tu viendras t'amuser avec nous et tu assisteras à un joli tapage. Tête Dieu! Je le jure.

— Mais quand cela?

— Lorsque nous aurons pris le *Papegai,* le *Cerf* et *l'Ours,* dit Farcy, car sans eux, comprends-tu, il manquerait à la fête que les meilleures tavernes soient bien représentées.

A cet instant, s'approchant de François, un tout jeune homme le salua et déclara qu'il voulait lui parler.

— J'allais me rendre chez vous, dit-il, pour vous remettre la lettre que voici.

— Et qui es-tu?

— Noël Jolis, fit le jeune homme.

François ouvrit la lettre, la lut et un grand trouble s'empara de ses sens.

— C'est Catherine, demanda-t-il alors à Jolis, qui t'a prié de me porter ce mot?

— Elle. Oui.

— Tu la connais?

— J'habite l'hôtel qui tient à sa maison. Hier matin, comme je passais, elle m'a fait signe.

Maître François relut lentement le billet de Catherine puis, tout à coup, se dominant :

— Eh! bien, dit-il, j'irai...

Et serrant la main de Farcy, il s'éloigna, oubliant de saluer la borne du Pet au Diable, devant laquelle un innocent conduit par plusieurs écoliers, s'agenouillait, en chantant à tue-tête.

François rentra à Saint-Benoît, brossa sa robe, arrangea sa coiffure, se lava et, délirant de joie, ne sut plus à quoi employer le temps. Il avait tout le soir avant de joindre Catherine, et les heures lui parurent si longues qu'il sortit et courut d'une traite rue Saint-Hilaire prendre Noël Jolis et l'inviter à boire.

— T'a-t-elle parlé de moi? demandait-il en tenant par un bras ce plaisant compagnon. Raconte! Que devient-elle? Comment est-elle?

Ils s'attablèrent à *la Pomme* et, se souriant comme de vieux amis, se contèrent tant d'histoires à propos de Catherine que François ne douta plus de rien. Jamais encore il n'avait éprouvé de satisfaction, ni d'entrain, de gaîté comparables. Catherine lui donnait rendez-vous chez elle. C'était extraordinaire. Mais Jolis répliquait qu'avec les femmes il faut s'attendre à tout.

François dîna ce soir-là d'excellent appétit et attendit fébrilement que la cloche de Sorbonne eût

annoncé le couvre-feu pour se glisser hors de sa chambre et gagner rapidement l'endroit désigné. Catherine, sur le pas de sa porte, le guettait. Elle entre-bâilla l'huis, lui fit signe de se taire, puis, le menant vers sa chambre, sans qu'il l'eût pu seulement saisir ainsi qu'il le croyait, dit tout à coup :

— Savez-vous qui est là?

— Où là?

— Dans ma chambre, répondit Catherine, en s'effaçant. Regardez!

— Marthe! fit François surpris.

Marthe se mit à rire. Elle échangea avec Catherine un vif coup d'œil d'intelligence, puis, d'un air de reproche :

— C'est bien cela, constata-t-elle, il me fallait venir ici pour vous trouver.

— Certainement, affirma Catherine.

François demeura court.

— Je suis heureux, fit-il alors pour masquer son dépit, que Catherine nous ait fourni cette occasion.

— Car sans elle, n'est-ce pas? demanda Marthe, je n'aurais pas plus existé pour vous qu'une autre.

— Non, dit François. Vous êtes ma seule amie.

— Et moi? minauda Catherine.

Il la regarda sans répondre puis, détournant les yeux, soupira et s'assit près de Marthe qui tout aussitôt se leva et dit, un peu gênée :

— Ne vous dérangez point, maître François. A présent que je vous ai revu, je m'en vais.

Elle lui sourit, embrassa Catherine, et, comme François proposait de l'accompagner :

« Oh! fit-elle d'un air malicieux, vous enlever à Catherine! Elle ne me le pardonnerait pas. »

Et Marthe s'en fut, les laissant tête à tête dans la chambre, s'observant sans oser s'aborder.

— Je vous suis obligée, dit enfin la jeune femme, d'être accouru sans me tenir rigueur.

— J'étais sûre de vous, reprit-elle après un silence. Approchez donc, voyons. Vous êtes muet!

— Cessez ce jeu, gronda François.

— Quel jeu?

— De me harrier comme vous faites. Je vous préviens, cessez ou autrement...

Catherine alla vers lui, et, s'amusant de sa colère, demanda :

— Quoi, autrement?

Il la repoussa tristement, puis, ramassant sur un siège son bonnet, il murmura très vite :

— Adieu!

Malgré Catherine qui s'opposait à son départ, il ouvrait déjà la porte, quand, en bas, le marteau de l'entrée retentit.

— Ecoutez! fit Catherine. Vous ne pouvez vous en aller maintenant.

— Qui est-ce?

— On frappe encore, dit Catherine.

François n'insista plus. Il regarda autour de lui s'il pouvait s'échapper et la jeune femme le pous-

sant dans le couloir au fond duquel était un retrait très obscur, l'engagea à s'y blottir le temps qu'elle descendrait accueillir l'irritable personnage qui, dans la rue, criait.

— Oui, c'est ça. Allez ouvrir, dépêchez-vous!...

De sa place, il entendit la porte grincer puis une voix d'homme quereller Catherine, et celle-ci répondre en s'excusant qu'elle s'était endormie. Cette voix fort rude, François se dit qu'il la reconnaissait et il se recula tant qu'il put au moment où, sur le palier, l'homme, avant d'entrer dans la chambre, demanda si quelqu'un n'était point par hasard caché dans la maison.

— Veux-tu voir? proposa Catherine.

Il y eut un silence, puis, une nouvelle discussion qui glaça François de terreur, car cette fois il se rendit compte que l'homme était Sermoise.

— S'il m'aperçoit, songeait dans son coin le poète, il me fera payer l'affront qu'il a subi jadis. Oh! oh! il jure, et Catherine, cette sotte, au lieu de le calmer, lui tient tête. Cela se gâte.

Prêt à bondir, il attendit, mais la porte de la chambre n'était point fermée et, comme François devait passer devant pour s'en aller, il hésita longtemps et contempla sur le parquet la clarté qui venait de la pièce où se trouvait Sermoise. Pourtant le prêtre se radoucit. Il parlait à voix basse et, caressant la jeune femme, débitait des tendresses, l'embrassait, la poussait vers le lit, tandis que

Catherine avait un insupportable petit rire. Un moment le poète se dit qu'elle faisait exprès de rire ainsi, afin qu'il en eût mal, et il fut sur le point de se précipiter, mais la prudence, heureusement, le retint immobile, car, presque au même instant, Sermoise claqua la porte, et François se sentit délivré. Alors, à pas de loup, il sortit de sa cachette, avança dans le couloir sombre, descendit les degrés qui menaient à la rue, et se sauva comme un voleur.

Quelle aventure ! Elle lui laissa le lendemain un grand mépris de sa personne et le regret de n'avoir point su profiter de l'occasion pour rosser son rival et lui apprendre qui il était. Hélas ! Aux yeux de Catherine, il aurait désormais beau faire, il ne pourrait point empêcher qu'elle ne le jugeât, ni surtout qu'elle ne se réjouît de l'avoir une seconde fois joué. Car elle l'avait joué. La présence de Marthe, puis l'arrivée du prêtre, tandis que Catherine s'efforçait que François demeurât, le prouvaient. C'était un tour de sa façon et peut-être était-elle déçue qu'il n'eût point abouti comme elle l'avait souhaité.

— Bien, estima François ; à moi, maintenant.

Cependant, on était au début de décembre et la période des fêtes approchait lorsqu'un matin, errant dans le quartier Saint-Jacques, François fut étonné de l'agitation singulière qui s'y manifestait. Des écoliers, courant en tous sens, s'appelaient, se groupaient, puis, armés de bâtons, se dirigeaient en

hâte vers les Ecoles où, paraît-il, on se battait. C'était le six décembre, le jour de la Saint-Nicolas. Des clameurs s'élevant çà et là, Villon arrêta un écolier et, se nommant, lui demanda de quoi il s'agissait.

— C'est le prévôt, répondit l'écolier. Il commande aux sergents qui ont saisi les pierres du *Pet au Diable* et de *la Vesse*.

— Et où sont-ils?

— Ils étaient tout à l'heure en l'hôtel de maître Vaudelar, où ils chargeaient la première des deux pierres pour l'emporter, mais nous sommes arrivés et nous gardons la rue.

— Allons vite, dit François.

Il gravit en courant le raidillon qui conduisait à la rue Saint-Hilaire et là, parmi la confusion, il vit qu'on avait renversé des charrettes pour empêcher les sergents de passer. Des pavés étaient arrachés et le long des maisons, dans les portes, des curieux, massés, attendaient les événements.

— Par ici! cria brusquement un clerc qui accourut. Tôt! Dépêchez... Ils sont à Saint-Etienne chez maître Andry Besquier.

Ce fut une furieuse galopade. Les écoliers, huant le prévôt et ses gens, abandonnèrent le poste qu'ils occupaient pour déboucher par la rue des Ecoles dans la rue Saint-Etienne, où aussitôt ils se heurtèrent à des hommes d'armes, qui les chargèrent sévèrement.

Au milieu de la rue, à cheval, le prévôt, que François reconnut, poussait les sergents de la voix :

— Rompez tout, criait-il, irrité par cette ridicule bagarre, et si aucun se rebelle, tuez !

Heureusement, les écoliers n'avaient pour se défendre que leurs bâtons et ils n'insistèrent point. Refoulés vers la grande rue Saint-Jacques, ils conspuèrent Robert d'Estouteville, tandis que les archers forçant l'hôtel de maître Andry Besquier s'emparaient d'une vingtaine de jeunes gens et entassaient sur une voiture des enseignes, deux leviers ensanglantés, des crochets de boucherie, des couteaux et le fameux petit canon dont ils étaient si fiers. Puis, toujours sous le commandement de Robert d'Estouteville, la petite troupe se porta rapidement à *l'Image de saint Nicolas* où d'autres enseignes, en quantité, furent découvertes et emportées.

Les écoliers, toujours conspuant le prévôt, suivaient et le tapage insensé qu'ils faisaient ameutait de toutes parts les bourgeois. Une seconde fois les sergents durent intervenir, car à la vue de la Reine de l'Université qu'on avait délogée, ils poussèrent de tels cris qu'on eût cru qu'on les égorgeait. Cependant cette créature stupide n'opposait pas de résistance à ces messieurs du Châtelet. Hissée sur la voiture où étaient les enseignes, elle riait sans comprendre.

— Rendez-la, hurlaient les écoliers. Rendez-la !

Mais le prévôt, piquant sa bête, fit volte-face et se trouva parmi les plus hardis qui se dispersèrent, tant la manœuvre avait été rapide.

— Ça, c'est un homme, pensa François.

Et, regardant lui emboîter le pas les archers qui menaient la voiture et tiraient la charrette sur laquelle les deux énormes pierres du *Pet au Diable* et de *la Vesse* prenaient des airs penchés, il s'interdit d'intervenir, ni de manifester en rien ses sntiments.

Cela lui était fort égal que les bornes fussent ôtées du quartier des écoles et conduites en grande pompe au Châtelet. Il s'en moquait, quand, maltraité par des sergents, il vit passer Frère Baude qui le reconnut et cria :

— A moi! François! A l'aide!

François tourna la tête, prit par une autre rue et, sans plus s'occuper du moine ni de personne, regagna Saint-Benoît.

Or, on disait partout qu'au cours de cette opération, un sergent affublé de la robe et du bonnet des clercs les avait injuriés en se montrant ainsi vêtu et que — par dérision pour l'Université — d'autres gens d'armes, le tenant sous les bras, le frappaient de droite et de gauche en lui disant :

— Beau sire, où sont tes compagnons?

Maître Guillaume en était indigné. Lui, si calme d'ordinaire et toujours très prudent, ne se connais-

sait plus et il répondit à François qui s'appliquait à l'apaiser :

— Non. Non. Nous insulter chez nous ! Ce n'est pas admissible. Les choses n'en resteront pas là. Il faut prévenir le recteur.

— Mais il doit l'être, dit en riant François.

— Eh bien, attends... et tu verras.

En effet, quelques jours plus tard, maître Guillaume fut appelé à la Sorbonne où se tint un conseil extraordinaire et il apprit, le soir, à son neveu, que le recteur ayant décidé d'exiger en personne du prévôt qu'on relâchât les écoliers qu'il avait mis au Châtelet, cela ferait un gros tapage.

— Oui, répliqua François, mais c'est vraiment comique. Pour cette maudite borne que j'ai moi-même, jadis, enlevée, mettre en branle de si hauts personnages... qui l'aurait pu penser !

— Tu as raison, dit froidement maître Guillaume, et comme il voyait à son air que François prenait peu au sérieux le déplacement du recteur, il haussa les épaules et n'en souffla plus mot.

CHAPITRE DOUZIÈME

Pourtant, mille racontars circulaient dans Paris au sujet de cette équipée et chacun en avait les oreilles rebattues, sauf François qui, flânant par les rues, songeait à Catherine et ne savait quoi décider. Quand il la rencontrait et répondait à ses sourires par un petit salut, il rentrait tout pensif et se montrait d'humeur exécrable. Il aurait voulu braver Catherine, l'humilier, et n'y parvenait point. S'il restait plusieurs jours sans la voir, il tombait dans un profond abattement ou encore, la nuit, sous ses fenêtres, épiait les allées et venues des passants jusqu'à ce qu'il distinguât Sermoise.

Cela n'empêchait point François de se rendre compte qu'une turbulence régnait dans les Ecoles et qu'on préparait un grand coup. Il éclata vers le printemps, quand, après bien des pourparlers inu-

tiles, le recteur se lassa d'attendre du prévôt qu'il élargît les écoliers jetés par lui dans les basses-fosses du Châtelet et décréta d'agir.

Le 9 mai, au matin de l'année 1453, un cortège se rendit, rue de Jouy, chez Robert d'Estouteville. Dans le plus grand ordre, professeurs, maîtres, élèves défilèrent, par rangs de huit, sans bâtons ni couteaux. Ils avaient tous juré, durant cette manifestation solennelle, de ne répondre aux provocations quelles qu'elles fussent. Tout se passa, dès le début, fort convenablement. Robert d'Estouteville reçut le recteur, agréa sa requête, donna l'ordre à un nommé Nicolas de délivrer les innocents et de prendre caution pour les coupables, puis, accompagnant le grand maître de l'Université jusqu'à la porte de sa demeure, il annonça lui-même d'une voix forte que l'accord était fait.

Plus de huit cents écoliers, attroupés dans la rue, l'acclamèrent et le cortège, avec le recteur à sa tête, se mit en route afin de gagner la rive gauche en empruntant la grand'rue Saint-Antoine où, par malheur, comme il était midi, un commissaire, Henri Le Fèvre, et des sergents, croisèrent les écoliers.

— Qu'est-ce là? s'informèrent les sergents.

Henri Le Fèvre leur répondit de laisser passer le recteur puis, au moment où la colonne tournait l'angle de la maison de *l'Ours,* il s'écria, tirant l'épée :

— A l'aide! au roi! à l'arme! à la mort!

Les sergents, aussitôt, se jetèrent sur les manifestants et les frappant de la hache et de la dague, les poursuivirent avec violence jusqu'à ce que de toutes parts, dans la rue, le désordre fût à son comble et que d'autres sergents, venant en sens inverse et comprenant de quoi il s'agissait, tendissent les chaînes et entrassent dans la mêlée. Les écoliers sans armes essayaient de se réfugier dans les maisons, dans les jardins, mais, où ils se sauvaient, ils étaient joints.

— Tuez! Tuez! il y en a trop! répondaient les sergents à leurs plaintes.

L'un d'eux, la dague levée, menaçant le recteur, lui dit brutalement qu'il l'allait conduire au prévôt.

— Cela fera deux fois, en un seul jour, riposta le recteur, car je viens à l'instant de lui rendre visite.

— Quoi! Que dit-il? Que dit-il?

— C'est un coquart!

— Mais menez-moi, insistait le recteur.

Un archer, dirigeant la pointe de sa flèche contre lui, déclara :

— Ha! je le vas faire tenir tranquille!

Et il allait tirer, quand, d'une poussée, les écoliers le bousculèrent et, enhardis par ce succès, le désarmèrent et le rouèrent de coups.

— Sus! Sus! s'excitaient-ils d'une même voix tandis qu'ils s'acharnaient.

Mais l'un des écoliers, atteint derrière la tête par la masse d'un sergent, s'écroula et plusieurs de ses compagnons roulèrent par terre pour se relever pleins de sang. Un peu partout, on ne voyait que ces jolis enfants cruellement meurtris se traîner sous les porches et implorer qu'on leur ouvrît. Et partout ils étaient rejetés, car les bourgeois, de crainte de payer à leur place, ne voulaient point les recevoir.

Quand ils furent las de cette écorcherie, les hommes d'armes quittèrent la place et on releva leurs victimes ; on les porta chez des barbiers qui les pansèrent, puis on les dirigea sur les collèges. Ce fut de l'autre côté de l'eau un grand deuil. On allait aux nouvelles. Le recteur, en personne, visitait les blessés et leur demandait d'indiquer qui les avait frappés. Certains savaient des noms qu'on inscrivit, afin d'établir un rapport qui serait porté au prévôt et, jusque dans la nuit, les bruits les plus divers se répandirent, qui plongèrent les Ecoles dans la consternation.

Pendant ce temps, maître François, qui sortait prendre l'air, se demandait à quoi rimait toute cette affaire et s'en rigolait par dedans. Si quelque chose le devait divertir, c'était bien l'aventure du recteur qui avait tout envenimé sans arriver à rien.

— Voilà, se disait-il : quand on agit si sottement, on n'a que ce qu'on cherche.

Et, se dirigeant par la rue Saint-Jacques vers la

maison de Catherine, il allongeait le pas, lorsque quelqu'un le tira tout à coup par sa robe.

— Au diable, s'exclama François... Colin! tu m'as fait peur.

— Je sais, reprit tranquillement Colin. J'ai vu Régnier hors de Paris. Il m'a conté l'histoire. Là! remets-toi. Où vas-tu?

— Je vais par là! dit avec gêne Villon.

Colin le secoua.

— Hé, fit-il sourdement, quand je te parle, tu dois répondre.

— Que t'ai-je fait, demanda le poète, pour me rudoyer de la sorte? Colin!

Mais Colin, le tenant toujours et le cognant contre le mur, déclara :

— On m'a mis au courant, babouin, de tes fréquentations chez Ambroise de Loré et du beau monde que tu connais. Me saisis-tu?

— Explique-toi.

— Je veux dire, murmura Colin, que si jamais il m'advenait de ce côté quelque nouvel empêtrement, je te rendrais responsable.

— Oh!

— C'est comme ça, dit Colin. Tu es prévenu. Où que ce soit, s'il t'arrive de ne point tenir ta langue, on te poissera et tu paieras le prix. Maintenant, va! Tu sais ce que parler veut dire.

Et, roulant des épaules il rejoignit à quelques pas

de là un personnage mystérieux qui attendait et que Villon, tout interdit, reconnut pour Piez Blans.

***

Ce qui navra le plus François dans cette rencontre et acheva de le décourager fut que Colin eût cru Montigny sur parole et n'eût point exigé la moindre explication. François la lui aurait fournie sur l'heure, mais il avait d'autres soucis et, bientôt, il n'y pensa plus.

— Bah! fit Villon, qu'il s'arrange!

Et il reprit, la nuit, ses promenades sous les fenêtres de Catherine, sans se douter qu'à le voir régulièrement arpenter la rue, la jeune femme finissait par se fatiguer. Sa curiosité pour François faisait place à une irritation qui, petit à petit, la rendait plus injuste à l'égard du poète et la portait à le moins ménager.

En effet, quand elle le croisait à présent sur sa route, Catherine détournait la tête et répondait à son salut d'un air froid et distant. S'il la suivait, elle rebroussait chemin. S'il essayait de lui parler, elle ne l'entendait pas. Enfin, s'il la suppliait humblement du regard d'avoir pitié de lui, elle éclatait d'un méchant rire qui le rendait tout à coup pâle et sérieux comme s'il allait s'évanouir.

Villon n'avait que Marthe à qui se confier et il se plaignait devant elle que Catherine le martyrisât.

— Mais, lui répondait Marthe, vous vouliez essayer du jeu.

— Je ne veux plus, disait François. Je suis à bout.

— Oh! ça, vous m'étonnez!

Puis comme elle le sentait sincère et horriblement malheureux, elle se faisait très douce et parfois l'embrassait.

L'hiver passa sans rien apporter de nouveau et cependant un bruit ridicule, d'après lequel François aurait été l'amant de Catherine, se répandit. Celui-ci se contentait de hausser les épaules ou, lorsqu'on insistait, de laisser là qui le félicitait de ses prétendues bonnes fortunes et de gagner rapidement Saint-Benoît.

Il s'y réfugiait comme une bête blessée, ne parlant à personne, honteux, désabusé. Puis il descendait dans la rue et ne sachant où il allait, se retrouvait invariablement sous les fenêtres de Catherine jusqu'au soir où Sermoise l'aperçut.

— Quoi, riposta François au prêtre qui l'avait abordé et injurié grossièrement. Quoi donc? Criez moins haut.

— Si je veux!

— Non, dit François, je vous y obligerai.

— Comment ça?

— Ainsi, fit le poète, en se ruant avec rage sur Sermoise et le jetant à terre. Ha! tiens! tiens! tu vois?

Et ce disant, il le cramponnait à la gorge, lui heurtait la tête contre les pavés, serrait, cognait plus fort, tandis que l'autre, comme enragé, essayait de le mordre et de saisir sous ses vêtements sa dague qu'il ne pouvait tirer. Villon s'en aperçut. Il donna à Sermoise un dernier coup, plus violent et, Sermoise s'étant retourné, il se releva vite.

— Qu'avez-vous fait? dit Catherine qui était accourue au bruit de la bataille.

François, montrant Sermoise, répondit :

— Voyez, il sort sa dague!

— Oui, dit Sermoise avec fureur.

Et, se précipitant, il allait frapper le poète, quand Catherine s'interposa.

— Otez-vous, cria le prêtre.

Mais François s'était esbigné et, chez lui, il dormit jusqu'au lendemain d'un lourd sommeil sans rêve qui répara ses forces. Depuis longtemps, à son réveil, il n'avait été aussi bien. Il se leva, bâilla, regarda par la fenêtre le soleil éblouir les façades et les toits, puis, une grande heure avant le déjeuner, descendit et alla saluer son oncle qui se trouvait dans le jardin.

— Eh! fit Maître Guillaume, bonjour, François! Te sens-tu plus dispos? Tu as bonne mine.

— C'est qu'il fait beau, dit lentement François,

qui humait les senteurs de la terre et le parfum des roses. J'ai du plaisir.

Il soupira, leva les yeux au ciel et, n'osant point entretenir maître Guillaume de son aventure de la veille, sourit. Or, il pensait à Catherine, l'évoquait en même temps que Sermoise et une immense satisfaction l'envahissait d'avoir battu cet homme. Ah! il devait savoir ce qu'il en coûte quand on s'adresse mal. L'imbécile! Mais à mesure qu'il se rappelait la correction infligée au prêtre, François songeait que son rival était armé et que, peut-être, mieux valait ne pas trop se risquer avec lui sans avoir pris des précautions.

Le jour même, Villon fit donc l'achat d'une dague, la porta sous sa robe, résolu à en user s'il en était besoin. Ce n'était plus Catherine, maintenant, qui l'occupait, mais Sermoise.

S'abstenant de courir sous les fenêtres de la jeune femme, François se borna désormais à vaguer dans les environs ou bien il descendait jusqu'à la Seine et, avant que la nuit tombât, gagnait sous le cadran du cloître le banc de pierre sur lequel il aimait de s'asseoir en regardant les gens. Une voisine, installée tous les soirs sur ce banc, lui parlait des uns et des autres. Elle était jeune. François la caressait sans qu'on s'en aperçut et, petit à petit, s'étonnant du penchant qu'il avait pour cette créature, il s'amusait de la voir se troubler sitôt qu'il approchait.

Après de longues journées sans air, une brise légère circulait rue Saint-Jacques. Mai s'achevait, puis juin flamba de toute sa fauve ardeur.

Le jour de la Fête-Dieu fut particulièrement chaud. Durant la procession où, selon la coutume, on avait promené à travers le quartier Saint-Benoît le corps de Notre-Seigneur sous un dais couronné de roses et enrubanné d'or, François qui suivait le cortège pensa suffoquer. Une odeur de feuillages, de fleurs, d'encens, de poussière, le prenait à la gorge et les draps qui ornaient les façades, pendaient immobiles des fenêtres, sans qu'aucun souffle dérangeât leurs plis. Rien ne bougeait. Parmi les reposoirs, les chandelles allumées brûlaient et leur flamme s'élevait toute droite et rayonnait intensément.

Jusqu'au soir qui n'amena point de fraîcheur mais prolongea la fièvre de la journée et répandit un tiède parfum d'église et de plantes écrasées, François n'aspira qu'au moment où sur le banc il se délasserait. Sa voisine l'y devait rejoindre et, quand il fut près d'elle, il respira profondément et dit :

— Ne resterez-vous pas avec moi, toute la nuit, Isabeau ?

— Oh ! oh ! répondit-elle, maître François, soyez sérieux !... Je suis sage.

Mais François l'attira contre lui et, parlant à voix basse, il expliqua que toutes ces fleurs que l'on

avait jetées et foulées sur le parcours de la procession, dégageaient une odeur qui portait à l'amour.

— Oui, reconnut tendrement la jeune fille. Pourtant, on me viendra chercher.

— Bah! dit François. Vous irez, puis vous reviendrez.

Il était tout à Isabeau et la saisissait par la taille lorsque Sermoise, qu'il n'avait pas vu arriver, alla vers lui et, se piétant devant le banc, s'écria :

— Je renie Dieu! Maître François. Mais je vous ai trouvé.

D'un bond, François se mit sur ses jambes.

— Que voulez-vous? demanda-t-il. Vous tiens-je tort?

Sermoise eut un ricanement et, comme visiblement il se mettait à chercher une arme, Villon le retint par le bras et murmura :

— Asseyez-vous. Nous parlerons.

Pour toute réponse, la dague haute, Sermoise assaillit le poète, et lui en portant un coup, le blessa si furieusement à la lèvre qu'elle fut presque arrachée.

Isabeau se sauvant, François que poursuivait Sermoise, rompit de quelques pas et, sortant à son tour sa lame, se baissa. Il ramassa contre le mur du cloître un pavé, puis, comme le prêtre avançait en grondant, il lui planta dans l'aine sa dague qui y resta fixée pendant que Sermoise chancelait.

— Eh! fit François, tu l'as voulu.

Mais Sermoise, tout sanglant, se jeta sur le poète qui, cette fois, balançant le pavé qu'il avait dans la main, l'abattit brutalement.

— Au meurtre! appela tout à coup un homme. Holà! Au meurtrier!

François se retourna et dit :

— Cela n'est point ma faute.

— Mais il l'aura tué! fit une commère.

— Moi?

— Tôt! reprit l'homme, en désignant Sermoise. Menons-le qu'on le soigne s'il en est temps encore. Qui m'aide, ici? Voyons, là... doucement.

François, qui s'épongeait la lèvre et ne savait quoi faire, regarda Sermoise que plusieurs passants portaient à Saint-Benoît. Il était saisi de stupeur et observant les gens qui s'amassaient, il répétait :

— Non, ce n'est pas ma faute. Voyez : il m'a blessé. Je me suis défendu.

— Tire-toi, conseilla quelqu'un. Et vite!

— Pourquoi?

— Hé, bran! fit l'autre.

Mais François, s'étant raisonné, partit à petits pas par la ruelle des Mathurins. Il ne se mit à courir qu'un peu plus loin, et se rendit chez un barbier.

Sa blessure lui cuisait : la lèvre, coupée profondément, laissait voir les dents du bas, la gencive et, déjà très gonflée, formait comme un bourrelet noir. Le barbier pansa la plaie, puis demanda pour son

rapport, à François qui il était et pourquoi on l'avait frappé.

— J'ai nom François Mouton, répondit le poète.

— Bien, bien, fit le barbier. Tu vas signer.

— C'est que j'ai mal.

— Ici, indiqua le barbier après avoir inscrit que le signataire avait eu déchirée la lèvre inférieure par un certain Sermoise. Allons...

— Quoi! dit François, laissez-moi lire.

Et, comme le barbier allait fermer, par précaution, sa porte, le poète prit la plume mais, au lieu d'apposer son paraphe où on lui avait dit, il traça de travers une grande croix en s'excusant de ne savoir écrire.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE TREIZIÈME

Les jours suivant les jours, avec lenteur, avec accablement, s'écoulèrent entre ce soir de la Fête-Dieu qui valut à Villon d'être arrêté pour homicide et ce matin d'hiver qu'il regagna Paris après sept mois de vie errante. François allait déguenillé. Plus sec et noir qu'un bohémien, les yeux creux, la bouche marquée d'une vilaine cicatrice, il avait sous ses loques une tournure inquiétante et quelque chose dans le regard de fuyant et d'obscur qui laissait impression.

Ah! qu'il nourrissait donc de haine pour les geôliers, les sergents, messieurs les examinateurs et le bourreau qui l'avait lié et mis à la torture! Il les abominait. Il se rappelait les souffrances qu'il avait endurées par eux au Châtelet, après le meurtre de Sermoise et ses angoisses, ses sueurs d'agonie alors

qu'il avait fait appel au Parlement et attendu, plus mort que vif, que Robert d'Estouteville eût empêché qu'il fût pendu et obtenu — par grâce — en sa faveur, un arrêt d'expulsion. François était passé à deux doigts de la corde. Il en avait encore la chair transie et, cependant, il s'était endurci dans le mal et n'y voulait plus renoncer.

Colin avec qui il avait fait la paix au moment de quitter Paris l'avait adressé à Bourg-la-Reine, chez un certain barbier, Perrot Girard, qui l'avait soigné et hébergé puis s'était contenté, en paiement, de répondre qu'étant en compte avec Colin, Villon ne devait rien. Un soir à l'improviste, Piez Blans le vint chercher, par ordre de Colin, pour le mener sur la route d'Orléans jusqu'à un croisement où ils se séparèrent. Piez Blans, qui avait cheminé sans desserrer les dents, dit alors au poète qu'en tirant sur la droite, il arriverait à une abbaye où le vivre, le couvert et le reste lui seraient assurés. C'était l'abbaye de Pourras : et non seulement François y fut logé mais l'abbesse le retint près d'un grand mois à s'ébattre avec elle. Passé ce temps, François, qui s'ennuyait, retourna seul à Bourg-la-Reine où il avait appris que Colin faisait chez le barbier de brusques apparitions. Là, François vit Colin, le supplia de s'employer auprès de Marthe afin qu'on levât l'interdit dont il était frappé et, à diverses reprises, Colin qui avait l'air préoccupé, put affirmer que la jeune fille agissait dans ce sens et pen-

sait obtenir des lettres de rémission. Mais il fallait attendre et François, dépourvu d'argent, dut en emprunter à Colin et à Perrot Girard qui le mêlèrent à leurs combinaisons.

« Ai-je le choix? » se disait le poète, quand il rentrait fourbu, à l'aube, et songeait à son compagnon. Celui-ci l'entraînait sur les routes, et souvent, le postant à certains carrefours, lui faisait faire le guet. A Rueil, François se rendit compte que toute espèce de gueux, dirigés par Colin, étaient fort mécontents. Dans des carrières, des hommes armés le huaient, le pressaient d'agir. Colin s'entretenait avec leurs capitaines puis, s'éloignant par les labours, il sacrait comme un mécréant. Un matin. Piez Blans vint en personne à Bourg-la-Reine jurer qu'il ne marcherait pas. Il était irrité qu'on eût perdu du temps et se fâcha si fort qu'il convainquit deux hideux personnages qui assistaient à l'entretien et voulaient à tout prix faire avancer leurs bandes, massées près de Paris.

— Qu'y a-t-il? s'informait craintivement François.

Or Colin ne répondait pas. Nuit et jour, il était à l'œuvre, parant au plus pressé et empêchant qu'on risquât l'aventure, car elle était perdue. Des nouvelles qui venaient de Dijon le mettaient dans des fureurs abominables. Il brisait tout autour de lui, s'en allait, suivi de François qui l'escortait jusqu'à Paris, revenait le jour même, se dépensait de

mille façons. Dans leur jargon, il haranguait quelquefois en pleins champs des groupes d'individus, les contraignait à rebrousser chemin ou bien, les conduisant en vue de quelque humble village, il leur faisait donner l'assaut. Cela lui permettait de repousser plus loin ces gens horribles, vers Orléans, vers Chartres, ou, disait-il, ils n'avaient qu'à paraître pour piller les hameaux et les bourgs, brûler les fermes et s'installer en maîtres. François en était ébaubi. Il entendait maintenant le langage de Colin, le parlait presque couramment.

— Hé! lui disait parfois son camarade, tu t'apprends à cette vie!

Peu après, par la force des choses, Villon prit part à des agressions dans les bois, à plusieurs vols à main armée. Mais Paris lui manquait. Posté des jours entiers sur une hauteur d'où il pouvait à l'aise contempler les clochers et les murs de la ville, il se dépérissait. Le pâle soleil d'octobre faisait luire l'ardoise des toitures, et François estimait que là-bas seulement, la vie avait toute sa saveur, sa joie, son plein rayonnement puis il tombait dans une âpre mélancolie, car il pensait à Marthe et se disait qu'elle n'était pas pressée.

Ce fut elle, cependant la première, qu'il alla voir, ce matin de janvier afin de la remercier et Marthe, d'abord, ne le reconnut pas. Il était si changé qu'elle demeura saisie.

— Bah! dit François, avec un feint détachement,

j'ai eu du mal mais, grâce à vous, me voici de retour.

— Robert d'Estouteville m'a aidée, lui apprit Marthe. Vous savez, il est bon homme au fond.

— Je sais. Il m'a déjà sauvé la peau.

— Pauvre François!

— Cela dépend.

— Oh! fit la jeune fille, je préfère vous l'entendre dire.

— Et Pernet de la Barre?

— Il va très bien.

Ils se regardèrent en silence, n'osant ni l'un ni l'autre faire allusion à Catherine. Mais au moment où Villon la saluait, Marthe fit à voix basse :

— Elle est très malheureuse.

— Je voudrais, répliqua Villon, qu'elle le fût davantage.

— On ne la reçoit plus nulle part, reprit la jeune fille, car elle commet les pires folies. Depuis Sermoise, sait-elle seulement le nombre de ses amants?

François pâlit légèrement et sa voix devint rauque pour railler :

— Tant que cela?

— Mais oui, et ce qui gâte tout est qu'elle se fait payer. Ah! voyez-vous, sans cette triste querelle...

— Mais Sermoise m'a cherché. Je ne regrette rien.

Et parce que Marthe, troublée par l'accent qu'il

venait d'avoir, gardait les yeux fixés sur lui, il récita ces vers où il criait sa plainte :

> Faulse beauté qui tant me couste chier
> Rude en effet, ypocrite doulceur,
> Amour dure, plus que fer, à maschier ;

— Oh ! reprocha doucement la jeune fille.

Mais François continuait :

> Mieux m'eust valu avoir été cherchier
> Ailleurs secours...

— Où donc, ailleurs ? fit Marthe étourdiment.

François voulut poursuivre.

— Non. Dites-moi où ? insistait-elle.

— Près de vous, dit Villon. Et pourtant cela n'est pas possible.

Marthe se tut.

— Pardonnez-moi, fit-il amèrement. Je perds l'esprit.

— Et moi, murmura Marthe après un long moment où elle se tint immobile devant lui, je suis peinée de vous entendre.

Elle secoua la tête puis, s'écartant pensivement,

alla s'asseoir dans un coin de la chambre tandis qu'il la quittait.

Dans la rue, marchant à grands pas et se reprochant cet aveu, François se traita d'imbécile car ses chausses boueuses, sa robe usée et déchirée, ajoutaient à sa mine piteuse et il dut convenir qu'il avait mal choisi le jour. Il était irrité de sa stupidité et, en même temps, il en voulait à Marthe. Ne comprenait-elle pas qu'il eût cédé à l'émotion de la revoir? Cela le consternait, l'obligeait à se dire que la jeune fille n'avait pour lui aucun goût véritable qu'enfin elle était, comme les autres, sensible aux apparences et tout à fait indigne que quelqu'un pût l'aimer. A sa place, Catherine n'eût point montré plus de froideur.

C'est alors, à hauteur de *la Mule*, rue Saint-Jacques, qu'il aperçut Régnier de Montigny et, troublé, s'arrêta.

— Régnier! appela-t-il d'un ton dolent. Es-tu toujours fâché?

Régnier ouvrit les bras et Villon s'y précipitant, le tint étroitement serré.

— J'ai appris par Colin, dit à la fin Régnier, ce que tu étais devenu.

— Oui, dit François, il le fallait.

— Bien sûr, grogna Régnier. Nous sommes nombreux dans le même cas et nous n'y pouvons rien.

— Mais je ne me plains pas, dit François. Sans Colin, j'étais perdu. Je lui dois d'être un homme.

— Et moi, d'avoir été jusqu'à Dijon m'instruire, gouailla Régnier dont le visage brusquement s'assombrit.

— Tu le regrettes?

— Cela va mal, répondit-il. Là-bas, j'étais logé chez Jaquot de la Mer, parmi les Coquillards et tout a bien été durant que j'y vivais. Ha! François. Ce Jaquot est extraordinaire. Comme il tient un bordeau, les « gaffres » ne le soupçonnent pas de gagner autrement son argent. Et il en gagne! De tous côtés, qui veut vendre des chevaux volés à Salins, des tissus, de l'argenterie, n'importe quoi, s'adresse à lui.

— Des chevaux?

— Certainement. Ce frère-là n'est jamais embarrassé. Il a des acheteurs pour tout, au prix de gros, tu penses, et jamais un embêtement... Tu lui amènes ta marchandise : il te loge au bordeau le temps de l'écouler puis il te file ton caire.

— Ça, fit François, c'est quelqu'un.

— En outre, expliqua vivement Régnier qui entraîna le poète vers les ponts, il a dans plusieurs villes, voire à Paris, des receleurs chez qui tu peux aller en te faisant connaître. Christophe Turgis, Leclerc, Jacquet Legrant... As-tu déjà entendu ces noms-là?

— Pas une fois.

— Cela vaut mieux. Et cependant, reprit Régnier, Jacquet Legrant m'a bien payé un gros ciboire et

deux burettes d'argent dont je désirais me défaire. Il m'a rendu service.

— Mais pourquoi n'es-tu pas content?

Régnier parut se consulter, mais il hocha la tête, regarda durement François puis, lui tendant la main :

— Adieu! murmura-t-il. Colin probablement te mettra au courant. Moi, je ne puis parler. Tu sais où le trouver?

— Il m'a donné l'adresse.

— Eh bien, viens donc un de ces soirs.

Il quitta François et celui-ci monta vers Saint-Benoît.

Cette rencontre l'avait réconforté au point que sa visite à Marthe ne lui semblait plus qu'une histoire lointaine et que, poussant la porte de son bon oncle, il entra dans la salle à manger et dit :

— Bonjour! c'est moi.

Huguette, qui préparait la table, se récria :

— Maître François!

— Oui-da! Et mon oncle?

— Il va rentrer pour déjeuner, fit la servante. Mais que vous voilà noir et mal vêtu, Seigneur Jésus! Montez vite vous changer!

— Tout à l'heure, répondit François.

Il s'approcha du feu et se chauffa, debout, les semelles à la braise et observant d'un air contraint cette pièce aux dalles luisantes qu'il s'attendait à ne plus reconnaître.

— Donne à boire, dit-il alors. J'ai soif.

Huguette le servit puis elle le vit, après avoir vidé son verre, s'essuyer grossièrement la bouche du revers de sa manche, s'étirer, gagner lentement les degrés qui menaient à l'étage, disparaître et elle gémit :

— Hélas, mon Dieu !

Un pas, là-haut, résonna sourdement. Huguette prit peur, car elle était si peu préparée au retour de François qu'elle ne savait quoi en penser. Dans la chambre, cependant, les allées et venues cessèrent. Huguette entendit un ronflement et sa peur, stupidement, augmenta.

— Eh bien, lui jeta maître Guillaume qui la surprit, près de la cheminée, abîmée dans ses réflexions. Huguette !

Elle dit, au prix d'un grand effort :

— Maître François est arrivé.

— François ?

— Oui. Il a bu, puis il a monté... et il dort.

— Le pauvre enfant ! s'écria le chapelain. Vite, voyons ! Mets un couvert de plus. Je vais le réveiller.

— Vous feriez mieux de le laisser en paix. Il est si las, que c'est pitié, maître Guillaume !

— Et qu'a-t-il dit ?

— Rien. Il a demandé après vous, sèchement, sans s'intéresser à quoi que ce soit...

— Et... c'est tout ?

— C'est tout, grogna Huguette.

François dormit jusqu'à la nuit d'un lourd sommeil et quand il s'éveilla, maître Guillaume était à son chevet.

— Ah! fit-il, interdit... mon oncle!

Mais maître Guillaume, l'embrassant, répondit :

— Là, mon petit... Ne parle pas... Huguette va te monter la collation... Non. Reste au lit. Es-tu content de te retrouver dans ta chambre? Attends... je te ferai du feu, moi-même. Ne bouge pas. Je te défends de te lever surtout.

— Pourquoi?

— Tu es si maigre! soupira le chapelain qui sentait les yeux lui piquer. Et ta déchirure à la bouche, en souffres-tu?

— Point, dit François.

Il s'assit dans le lit et plus touché qu'il ne le laissait paraître, murmura faiblement :

— Vous aussi, maître Guillaume, vous n'avez plus votre bonne mine... Et ma mère?

— J'irai la prévenir, fit aussitôt le chapelain, ravi de parler d'autre chose, car elle aurait, en te voyant, un choc qui pourrait l'emporter... Elle a vieilli, mais elle résiste, elle a du courage.

— Je vous remercie, dit Villon.

Il ferma les paupières puis quand le bois pétilla dans l'âtre, les rouvrit, considéra maître Guillaume, et se mit à pleurer.

— Allons, François! Mon enfant!

François ne pouvait retenir ses larmes et elles coulaient sur son pauvre visage sans qu'il les essuyât. Il pleurait toutes ses peines et toutes ses hontes, et, plus faible qu'une femme, s'abandonnait. Savait-il d'où lui venait ce ridicule attendrissement? Il ne le cherchait pas. Cela le détendait, après tant de maux supportés sans se plaindre, l'apaisait, lui faisait du bien, et maître Guillaume quitta la chambre pour ne pas le gêner.

Appelant Huguette, il descendit les marches quand, au bout d'un quart d'heure, Villon, tout habillé, le rejoignit et dit :

— Qu'Huguette ne se dérange pas. Je vais dîner en bas.

Maître Guillaume n'insista point. Il regarda François se mettre à table et, lorsqu'il eut mangé, attendit en silence qu'il se levât pour demander :

— Où vas-tu par ce mauvais temps? Ne préfères-tu point demeurer avec moi?

— Il faut que j'aille, fit rudement François.

Dehors, une bise glacée soufflait, mais le poète ne s'en soucia point. Il traversa la Seine, gagna le haut de la rue Saint-Denis, prit à droite son chemin puis, frappant à une porte, appela Colin et Montigny, qui l'attendaient, et sortirent avec lui.

— Où va-t-on? demanda Régnier.

Le rue Michel-le-Comte, avec ses cinq ou six tavernes mal fréquentées et ses maisons publiques, offrait ses plaisirs.

— Là! dit Villon.

Il franchit un seuil bas et humide et s'avançant avec ses deux amis dans une salle où des fillettes aussitôt accoururent, s'installa à une table et commanda des pots. Une des fillettes se récria.

— Mais c'est Marion! constata François. Du diable, si je te savais là.

— Depuis deux ans, expliqua-t-elle, en s'asseyant près de lui. Hé! hé! tu as fondu!

— Et toi?

— Tâte, dit gaiement Marion. Tu vois, grosse mais ferme.

— Et toujours à bien boire?

— Toujours.

— Tu as raison, approuva-t-il, et il emplit les verres tandis que Colin et Régnier, caressant leurs compagnes, proposaient de passer la nuit.

Pendant plusieurs semaines, Villon vécut sans se priver. Il couchait rue Michel-le-Comte, et le jour s'en allait à *la Pomme* où il jouait aux dés. Sa gaieté lui revint.

Jamais encore, le goût qu'il avait des femmes ne s'était tant manifesté. Marion en savait quelque chose. Et d'autres. Brunes, blondes, rousses qui, le soir, l'attendaient dans les caves, il les contentait sans vergogne. Ne tenant à aucune, toutes lui faisaient envie et lorsque Marion s'étonnait qu'il la trompât et fût encore capable, avec elle, de se com-

porter brillamment, il se moquait de sa surprise et l'entreprenait à nouveau.

Cependant, malgré ses succès, il songeait à Catherine et l'idée qu'elle se donnait pour de l'argent l'obsédait. Cela le réveillait parfois, la nuit, dans le lit de Marion. Pourtant, il n'aimait pas Catherine. Elle lui était odieuse. Ses charmes, qui l'avaient autrefois si étroitement lié, il les dénombrait un par un, de sang-froid, les estimait à leur valeur et s'en raillait intérieurement. Quoi! lui, François Villon, il avait pu se laisser prendre par cette beauté au nez tordu, sèche et prétentieuse! A d'autres! C'était fini! Et si, par quelque hasard, il rencontrait Catherine, elle s'en apercevrait. Elle verrait que tout était mort de cet amour grotesque qu'elle avait inspiré, bafoué, repoussé. Il faudrait qu'à la fin du compte elle constatât que les rôles étaient changés.

Or, François n'avait pas prévu l'astuce de cette femme. Il la croisa quelques mois plus tard, aux Innocents, et fut tout étonné qu'elle ne se troublât point. Noël Jolis l'accompagnait. Il salua François qui répondit sans que Catherine parût le remarquer. Alors il s'arrêta, vexé, suivit des yeux le couple et brusquement sentit la colère le gagner.

En quelques bonds, il rattrapa Catherine, la dépassa, fit demi-tour, et se trouvant sur son chemin, la regarda venir.

— Quoi! dit-il méchamment, comme elle se

reculait en s'appuyant contre Noël Jolis, que craignez-vous?

Catherine devint pâle.

— Allez-vous-en! fit-elle.

François s'étant trop approché, elle eut un rire d'une suprême insolence, puis le toisant, elle dit en détachant les mots :

— Sermoise ne vous suffit donc pas?

— Oh! fit François, depuis Sermoise il en a passé d'autres. Six ouvriers en font plus qu'un. Quant à ce gentil damoiseau, et il montra Noël Jolis, il est sans doute en supplément?

— Mais, dit le jeune garçon, de quoi vous mêlez-vous?

— *Primo,* gronda François, de ce qui me convient. *Secundo,* de certains bruits qui courent au sujet de la très noble Catherine de Vausselles et du commerce...

— Assez! coupa Catherine! Cela ne vous regarde pas.

— *Tertio...*

— Oh! mais vous tairez-vous? Je vous ferai rosser.

— Par qui?

— Vous le saurez! s'écria Catherine qui, apercevant dans la foule assemblée autour d'eux un sergent, l'appela. Continuez! Où en étiez-vous?

— A ceci, débita imprudemment François, que, du temps de Sermoise, vous auriez pu me prévenir.

J'aurais trouvé l'argent dont vous vous faites payer et cet excellent prêtre serait encore en vie.

— Vous entendez? fit Catherine au sergent qui s'était avancé. Il ne cesse de m'injurier. Prenez-le. Je déposerai une plainte.

— Allons! dit le sergent.

— Oh! fit François, je vous suis. Nous nous expliquerons.

Noël Jolis plaça son mot :

— Et vous serez battu, affirma-t-il. Battu, tout nu. C'est bien le moins.

— Comment, battu?

— A coups de verges!

François se retourna, furieux, et voulut empoigner l'écervelé, mais le sergent l'en empêcha.

— Devant! ordonna-t-il.

Et il poussa brutalement François, car il perdait patience et sentait, dans la foule, une sourde hostilité.

CHAPITRE QUATORZIÈME

En toute autre circonstance, cette ridicule histoire eût probablement fait scandale auprès des amis de François et diminué son prestige, mais Colin et Régnier s'occupèrent peu qu'il fût fessé sous les fenêtres de Catherine. Ils avaient de plus sombres soucis.

— A Dijon, commença Colin, depuis que Régnier est rentré, Regnault Daubourg, carrier du duc de Bourgogne et cependant de la Coquille, a été mis à la question. Il a tout raconté, puis Perronnet, chez lequel on jouait la nuit, a révélé les noms des compagnons.

Régnier gémit :

— Quand une maille se rompt au filet...

— Non, le reprit Colin de sa voix dure. On la noue et elle tient. Si tu faiblis, tu peux partir.

François parut fort ébranlé.

— Mais Jaquot de la Mer? demanda-t-il.

— Jaquot? Non. Pas encore.

— Tout n'est donc point perdu?

— Je le crois, dit Colin. A nous trois — et il insista sur le *trois* —, il suffit de ne point lâcher. Acceptes-tu?

— Oui, dit Villon.

Alors Colin leur expliqua qu'ils n'avaient, pour l'instant, rien à craindre. Jean Rabustel, le procureur syndic de la ville de Dijon, avait assez à s'occuper sur place sans étendre son enquête à Paris. Voilà un an qu'il y peinait. On pouvait conclure.

— Cela dépend, interrompit Régnier. Il a peut-être voulu se renseigner à fond.

En effet, coup sur coup, par une maudite coïncidence avec diverses arrestations à Saumur, à Langres, à Orléans, les receleurs dont Montigny avait révélé l'existence à François furent jetés en prison. Christophe Turgis, seul, échappa. On trouva chez lui un matériel de faux monnayeur et certains documents qui aidèrent la justice à s'emparer d'individus que Colin connaissait mais qui ne le trahirent point. Il ne fut donc pas personnellement inquiété, quoique, de tous côtés, sur de simples dénonciations, des gens qu'on n'eût point soupçonnés d'appartenir à la Coquille fussent appréhendés et mis à la torture. Des fillettes, que l'on enferma dans les basses-fosses du Châtelet contèrent ce qu'elles savaient et aucun des amis de François, ni lui-même ne se sentirent plus en sécurité.

C'était le résultat du procès de Dijon, où Rabustel annonçait glorieusement qu'un tel avait été pendu et étranglé, trois autres bouillis vivants dans une chaudière, les derniers jetés en un puits. Jaquot de la Mer n'avait pu, lui-même, échapper au sort commun. Il fut traîné aux fourches de la ville et livré au bourreau et quand la nouvelle de sa mort arriva à Régnier, celui-ci s'affola et changea de logis le jour même, tant il se sentait menacé.

— Garde-toi! dit-il à François. Si Jaquot de la Mer a payé, rien ne nous sauvera.

Quitter Paris devenait inutile. N'avait-on point saisi à Sens, Christophe Turgis qu'on croyait hors d'affaire? On le prendrait, lui, François et les autres; on les supplicierait.

— A quoi bon nous leurrer! disait-il avec terreur à Colin. Je sais quelle fin sera la nôtre.

Puis, à voix basse, il récitait ces vers :

Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les cuers contre nous endurcis,
Car, se pitié de nous povres avez,
Dieu en aura plus tost de vous mercis.
Vous nous voiez cy attachez cinq, six :
Quant de la chair que trop avons nourrie,
Elle est pieça dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absouldre!

— Il sera temps alors, lui répliquait Colin. Voyons ! Tu me fais honte.

— Non. Laisse !

François, pourtant, n'était guère rassuré. Le sinistre profil de la justice de Montfaucon où, tels qu'il les avait décrits, les camarades de corde se balancent « puis çà, puis là, comme le vent varie » lui inspirait de funèbres réflexions. Il flairait une présence hostile autour de lui, sournoise, indéfinissable et chaque jour, plus sourdement, se surprenait à la repousser comme, en rêve, ces apparitions sans forme et sans visage qui se meuvent avec vous. Etait-ce un avertissement? La nuit, il se réveillait en sursaut, appelait, voulait fuir, tremblait, claquait des dents et quand, à bout de forces, au petit jour, il s'endormait, le noir sommeil où il sombrait lui laissait un affreux souvenir, profond, obscur, tenace, dont il demeurait anxieux.

Cependant, vers l'hiver, l'affaire des Coquillards sembla se ralentir. Elle constituait un dossier formidable que les indications parvenues de Dijon sur le langage, les fonctions et les crimes dont chacun des prévenus devait répondre devant les examinateurs, compliquaient exagérément. Régnier de Montigny ne dut qu'à cet amas de paperasses, de se croire un moment la vie sauve et quoique son nom figurât parmi quantité d'autres portant de la main même du procureur la mention du supplice dont ils avaient péri, on le laissa en paix. On le

revit avec François et Colin de Cayeux, dans les tavernes, jouant comme autrefois aux dés, à la marelle, trichant, riant, s'enivrant.

Un soir qu'il arrivait très tard au rendez-vous, avec une mine étrange, Colin le prit à part et demanda ce qu'il avait.

— Sortons, lui dit Régnier.

Colin héla François et, dans la rue, ils aperçurent un petit homme chétif qui attendait et que Régnier leur présenta. C'était un nommé Petit Jehan, crocheteur de la plus grande adresse, malgré son air chafouin, sa jaque trop large et ses cheveux d'un blond fadasse qui pendaient raides comme de la paille. Régnier l'avait connu autrefois, à Dijon, chez Jaquot de la Mer.

— Bon, fit Colin.

Ils partirent tous les quatre et se rendirent sans plus tarder en un hôtel où Petit Jehan exhiba des crochets de toute espèce, que Régnier, Colin et François se passèrent en les examinant.

— Eh bien! questionna Régnier, nous mettons-nous d'accord?

— C'est selon, répondit Colin. Il faut d'abord savoir où s'adresser.

Petit Jehan eut un rire qui découvrit ses dents pourries et demanda :

— Est-il vrai qu'en la sacristie du collège de Navarre, se trouve, bien plein, le coffre de la communauté?

— Oui, dit François, au fond du revestiaire.

— Est-il également vrai, poursuivit-il, qu'outre le portail de la rue de la Montagne, d'autres issues sont praticables?

— Passé dix heures, certifia le poète, comme on voudra. Mais le mieux est de sauter les murs. Par la maison de maître Robert de Saint-Simon, qui borde le collège, ils sont moins hauts.

Petit Jehan lui frappa sur l'épaule.

— Allons, dit-il, tu es un homme.

— Mais, naturellement, fit Colin. Si bon crocheteur que tu sois, Petit Jehan, François t'en remontrerait pour l'adresse.

— Hé! je le vois.

— Laisse-le débrouiller. Avant cinq jours, tout sera prêt.

— Sans doute, dit doucement François. A condition que l'on m'accorde quelqu'un pour m'aider.

— Qui donc?

— Tabary.

— Ce gros poupard?

Régnier prit la parole :

— Nous sommes quatre ici. Par conséquent, part à quatre. Que donnerons-nous à un cinquième?

— Le pied au cul! railla Colin.

— S'il accepte, dit Régnier, pourquoi pas?

Puis, revenant à son idée :

— Il faut lui faire un prix.

— Eh! dit Colin, Tabary, j'en conviens, peut

nous servir à préparer l'affaire, mais ensuite il n'est bon à rien.

— Aussi, son gain sera celui que nous déciderons, fit nettement François. Vingt écus?

— Tu rêves! Cinq.

— Il ne marchera pas.

— Dix écus, proposa Régnier. Et encore! Qu'est-ce que vous en pensez, les autres?

— On peut toujours promettre.

— Ça va pour dix?

— Entre nous, fit Colin, qu'est-ce qu'on risque? Si l'affaire est bonne, on les lui lâche.

— Et autrement?

— Autrement, on verra, conclut le fils du serrurier.

Le soir convenu, ils dînèrent à *la Mule,* rue Saint-Jacques et attendirent dix heures sans trop boire ni se faire remarquer puis, comme c'était la veille de Noël, déclarèrent qu'ils allaient se coucher en prévision de la fête du lendemain. Dehors un froid très vif leur cingla le visage. Du haut du mur où il était monté et dirigeait l'opération, Colin laissa couler une corde qu'il fixa par un gros crampon puis, au commandement, l'un après l'autre, il fit descendre ses trois complices qu'il rejoignit.

La corde pendait dans la cour du collège et, de l'autre côté, un râtelier dont ils s'étaient servis pour se hisser jusqu'à la crête, devait rester comme ils l'avaient placé, sous la garde de Tabary.

— La lanterne? s'informa Colin.

— Moi, fit Régnier à voix basse. Je l'ai.

— Alors, marche!

— Par ici, dit François.

Il les fit prendre sous un préau, de crainte qu'à traverser la cour on ne les vît des bâtiments qu'occupaient les élèves, puis approcher de la chapelle jusqu'à la porte que Petit Jehan força.

Une vague clarté régnait à l'intérieur, sous des arceaux trapus. Devant le maître-autel, Colin, saisissant la lanterne l'alluma à la veilleuse et, rapidement, gagna la sacristie.

— A gauche, lui indiqua François.

C'était là, dans le bas d'un pilier. Un grand coffre, barré de bandes de fer, apparut et Petit Jehan, tirant un à un ses crochets, s'agenouilla pour examiner la serrure.

— Hé! doucement! recommanda Villon.

Petit Jehan releva la tête, ricana et dit :

— Aye pas peur, mon garçon.

Puis il commença son travail, tandis qu'autour de lui, masquant la petite flamme de la lanterne, Colin, François et Montigny se tenaient attentifs.

— Là! les prévint aussitôt cet homme adroit, je l'ai.

Il tourna sans effort son rossignol, dont il accompagna le pêne, tourna une seconde fois et hissant le couvercle en silence, il parut mécontent.

— Qu'y a-t-il? dit Colin qui se pencha. Ah! oui... un second coffre...

— A trois serrures, grogna Petit Jehan. Tête Dieu! cela va demander du temps. Au moins jusqu'à minuit.

A cet instant l'horloge sonna dehors la demie de dix heures et François sursauta car ce bruit, qu'un grand déclic du mécanisme venait de déclencher, lui résonnait jusque dans la moelle des os.

— Va-t'en dans la chapelle, lui ordonna Colin. Tu écouteras, puis Montigny ira te remplacer.

— Et si l'on vient?

— Laisse entrer, dit Colin, et tue.

François ne discuta pas. D'ailleurs, à pareille heure, il était fort probable qu'il n'aurait point à intervenir, car un silence compact l'entourait et rien ne décelait la présence de Colin et de ses compagnons dans le fond de la sacristie. Lui-même, derrière la porte, n'avait point l'impression qu'il fût là. Il distinguait confusément des stalles, des bancs, des marches, des vitraux, des grilles dorées et, le long des piliers, les diverses stations d'un fastueux chemin de croix.

L'horloge sonna onze coups. Enfin Régnier apparut.

— Ils l'ont ouvert? questionna Villon.

— Pas encore, fit Régnier. Les serrures tiennent. Colin s'y est mis.

En effet, quand François s'approcha des deux

hommes, ils étaient l'un et l'autre occupés, Colin à maintenir le couvercle et Petit Jehan, très calme, à crocheter la troisième des serrures qui résistait.

— Viens ici, dit Colin à François, et appuie.

Lui-même, prenant la place de Petit Jehan, enfonça un nouveau crochet, très mince, le rejeta, tâta d'un autre et son visage soudain s'illumina.

— Non? lui demanda Petit Jehan.

Colin cligna les yeux, sourit, et François qui sentait le pêne de la serrure se déplacer, avertit Petit Jehan.

— Va! va! fit alors celui-ci à Colin qui transpirait à grosses gouttes... Va! Courage!

— Cette fois! s'exclama Colin de sa voix rauque... Ah! Tête Dieu!

Il écarta François, ouvrit le coffre et y plongeant à deux mains en retira, d'abord divers papiers puis un sac de grosse toile.

— *By god,* débita-t-il joyeux. Nous le tenons.

François courut chercher Régnier puis, accroupis sur les carreaux, ils comptèrent l'argent. Chacun eut cent vingt écus. C'était splendide. Cent vingt écus d'or qu'ils emportèrent et sur lesquels ils décidèrent de payer Tabary et d'avancer de quoi dîner le lendemain.

— Et le coffre? dit François.

Petit Jehan y rangea les papiers qui en étaient tombés, le ferma et tous quatre détalèrent, pour

se trouver quelques minutes plus tard de l'autre côté du mur, où Tabary les attendait.

— Eh bien? demanda-t-il.

Colin lui dit :

— Les manteaux? Fais vite. Et ce râtelier, là, contre le mur, quand vas-tu l'enlever?

— Mais... tout de suite...

— Carogne! gronda Colin.

Tabary, se hâtant d'obéir, ôta le râtelier, le porta dans la maison où ils l'avaient découvert, revint avec les manteaux et questionna craintivement :

— Cela n'a pas été?

— Cela ne te regarde pas, lui répondit Colin.

— Cependant, j'ai bien le droit...

Colin empoigna son couteau.

— Le droit? Quel droit? grommela-t-il.

Et s'approchant de Tabary, sa lame basse, il lui conseilla brutalement de se taire et de le suivre s'il tenait à sa peau.

En route, pourtant, Colin lui remit la somme promise et, l'invitant le lendemain à dîner avec eux, il partit brusquement après l'ordre à chacun de se séparer par prudence et de rentrer chez soi.

Le lendemain fut un beau jour. François déjeuna à la table du chapelain et, dans l'après-midi, courut aux Cordeliers où sa mère le guettait. Il se montra d'humeur gaie et légère et, sans fournir d'explication, parla d'un grand voyage qu'il allait entreprendre durant deux ou trois mois. La vieille se récria,

mais François, tout à son projet, la laissa dire et, le soir même, il informa maître Guillaume qu'il quitterait Paris.

— Ha, la bonne heur! lui dit le chapelain. Tu auras fait quelque sottise?

— Moi?

— Oui. Autrement, pourquoi t'en irais-tu?

François le regarda, secoua les épaules.

— Mais, alors, tu es fou!

— Ah! ah! ah! ah! pouffa de rire François.

Il monta s'habiller chaudement, sortit, dîna de fort bon appétit puis s'ouvrit à Régnier de sa résolution.

— Colin aussi, lui répondit Régnier. Çà, partez-vous ensemble?

— Colin?

— Quelle direction? s'informa ce dernier que François prit à part dans un angle. Pour moi, c'est Orléans.

— Mais alors nous irons de pair! Je vais jusqu'à Angers, dit mystérieusement le poète. J'ai là-bas un autre oncle, qui est abbé et doit posséder quelques biens. M'aiderais-tu en cas?

— Soit, accepta Colin.

Dans les rues, les tavernes, les maisons où les lumières brillaient et les églises qui jetaient dans la nuit de grandes lueurs de toutes couleurs à travers leurs vitraux, les gens se tenaient éveillés et, par instants, les cloches tintaient. Un peu avant

minuit, elles carillonnèrent à petits coups alertes. Il se mit à neiger. C'était Noël. François et ses amis se rendirent à *la Pomme,* chantant, car ils avaient bien bu et entourant, par amusement, les fillettes qui allaient à la messe et couraient pour leur échapper. Des cantiques, des musiques célestes et le gargouillement des orgues donnaient un air de fête à la Cité et la voix du bourdon de la cathédrale, par-dessus tous ces bruits, élevait son sonore mugissement.

— Adieu! adieu! lui répondait François.

Jamais encore, il ne s'était senti d'humeur plus enjouée. Il parlait aux gens et aux choses, les saluait, improvisait par bribes des vers, les reprenait, leur imprimait un rythme et lorsqu'on s'étonnait qu'il fût demeuré si espiègle :

— Quoi donc? riposta-t-il. N'est-il point naturel qu'à la veille de partir, j'écrive mon testament?... Ecoutez!

L'an quatre cens cinquante six
Je, Françoys Villon, escollier,
Considérant, de sens rassis,
Le frain aux dents, franc au collier,
Qu'on doit ses œuvres conseiller...

— Et après? demanda Colin, comme Villon restait court. *Qu'on doit ses œuvres conseiller...*

— Bran! dit François, je n'y suis plus...
Il reprit, laissant la strophe inachevée :

En ce temps que j'ay dit devant,
Sur le Noël, morte saison
Que les loups se vivent de vent
Et qu'on se tient en sa maison,
Pour le frimas, près du tison :
Me vint ung vouloir de brisier
La très amoureuse prison
Qui souloit mon cuer debrisier.

Petit Jehan ouvrit de grands yeux.

— Que parles-tu, fit-il, de se tenir en sa maison? tu es dehors... quant à ton cœur...

— Comment?

— Eh! la merdé! grogna le crocheteur. Entrons plutôt ici pour boire.

Il fit un rot énorme, et, poussant de l'épaule la porte de *la Pomme,* pénétra le premier dans la salle où, passablement ivre — il dansa devant une des servantes « le pas du veau » en réclamant du vin.

Toute la nuit, François, comptant quelquefois sur ses doigts, rêvant, réfléchissant, ne pensa qu'à son testament. Il ne négligeait pas pourtant de boire et, alors, tourné vers Régnier, il lui disait cinq ou six vers de suite, riait, se replongeait dans sa

méditation, comptait encore, regardait Petit Jehan.

— Que me bailleras-tu? demanda à la fin celui-ci.

— Rien, dit François.

— Et à moi?

— Premièrement, récita le poète à son ami Régnier :

> Premièrement ou nom du Père
> Du Filz et du Saint-Esperit
> Et de sa glorieuse Mère
> Par qui grâce rien ne périt,
> Je laisse, de par Dieu, mon bruit
> A maistre Guillaume Villon
> Qui en l'onneur de son nom bruit
> Mes tentes et mon pavillon.
> Item, je laisse à ce noble homme
> Regnier de Montigny, troys chiens...

— Pour courir? s'informa Régnier.

Autour d'eux, attirés par la curiosité, les habitués de *la Pomme* s'esclaffaient de ces legs burlesques et tantôt l'un, tantôt l'autre, ils demandaient ce que François leur donnerait.

Jehan le Loup, le sergent et son compagnon de maraude, Casin Cholet, qui l'aidait à voler des poules les soirs de ronde, lui crièrent :

— Et nous? François, voyons!

— Ah! oui. *Item,* débita le poète d'une voix forte :

Au Loup et à Cholet
Je laisse à la fois ung canart
Prins sur les murs comme on soulait
Envers les fossez, sur le tart,
Et à chascun un grand tabart
De cordelier jusques aux piez,
Busche, charbon et poix au lart,
Et mes houseaulx sans avantpiez.

Ce fut une huée générale.

— Un canard! oui, oui! Vivat François Villon! Coin! coin! coin!

— Non, déclara le Loup. Un canard ce n'est pas assez. Tu es chiche. Vois plutôt...

Et, tirant de ses grègues une oie toute plumée, il la lança sur la table avec un rire et raconta :

— Elle passait à portée de ma main. Alors je l'ai saisie. Prends-la, François. Elle est à toi.

Il fallut bien arroser l'oie. Des pots, en quantité, tirés par le patron lui-même, furent montés de la cave. On les vida. On en fit emplir d'autres et à mesure que François, entouré et fêté, distribuait follement des richesses qu'il assaisonnait de sa verve, l'aube pointa, livide, dans les carreaux.

— Holà! s'aperçut tout à coup un buveur, on a

corné la guette en haut du Louvre. Voici le jour.

Entre les maisons noires aux toits couverts de neige, une brume bleue et glacée emplissait les ruelles. Les cloches qui sonnaient prime égrenèrent leur appel. François se mit debout.

— Emporte l'oie, lui dit Colin. Et va te préparer. Je te prendrai avant midi.

— Bien, répondit François.

Il partit d'un pas vif, escorté de Petit Jehan qui se cognait aux murs, de Tabary qui n'avait pas ouvert la bouche de la soirée et l'observait et de cinq ou six autres, les salua, gagna sa chambre, et là, tout aussitôt, se rappelant ses legs, il s'installa à sa table et durant près de trois heures couvrit des feuilles de papier de sa petite écriture nette, ronde et serrée, puis se relut en se tenant le front. Mais la fin du poème manquait. Il n'avait sous les yeux qu'une trentaine de strophes où, par plaisanterie, les noms les plus divers figuraient accouplés à des dons ridicules quant, tout à coup, pour achever d'un trait comique cette bouffonne énumération, il jeta à la suite :

Finalement, en escripvant,
Ce soir, seulet, estant en bonne,
Dictant ces laiz et descripvant,
J'oïs la cloche de Serbonne,
Qui tousjours à neuf heures sonne...

— Là ! se dit-il, amusé... On s'y méprendra... Cela est bien.

Et apercevant ses gros livres poussiéreux, rangés sur le dressoir, il poursuivit, pouffant de rire :

> Ce faisant, je m'entroubliai
> Non pas par force de vin boire,
> Mon esperit comme lié,
> Lors je sentis dame Mémoire
> Reprendre et mettre en son aumoire
> Ses espèces collatérales,
> Oppinative, faulce et voire
> Et autres intellectualles...

jusqu'à ce que, très digne, il terminât, pareil à quelque sot greffier :

> Fait au temps de ladite date
> Par le bien renommé Villon,

recopiât au net et, qu'en bas, sous sa fenêtre, Colin qui le venait chercher, appelât en marchant dans la neige :

— Eh ! François ! François !... François !

CHAPITRE QUINZIÈME

Ils cheminèrent hors de Paris, durant plusieurs centaines de mètres, avec Régnier qui les accompagna, puis Régnier leur souhaita bon voyage et François lui remit la copie de ses *Lais* pour qu'il en fît transcrire par Tabary des exemplaires, l'embrassa, courut et rejoignit Colin. Une bise glaciale soufflait qui soulevait la neige en tourbillons et quand elle s'arrêtait, on ne voyait partout qu'une éblouissante étendue sous un ciel bas et terne où les corbeaux, par vols flottants, se déplaçaient. Des merciers, de petites gens allaient, groupés à huit ou dix, coiffés d'épais bonnets fourrés, certains menant un âne qui portait leur bagage, certains ployant l'échine sous des fardeaux et glissant presque à chaque pas.

A Bourg-la-Reine, ils firent, à droite, un crochet

par les champs pour éviter la maison de Perrot Girard qui, depuis la fameuse histoire des Coquillards, était une souricière et ne reprirent la route qu'après s'être longtemps empêtrés dans la neige. Vers le soir, n'ayant point mangé ni peut-être échangé vingt paroles, Colin entra dans une auberge avec François et ils donnèrent l'oie en échange d'un repas et d'une place dans la grange.

— Où as-tu ton argent? lui demanda Colin.

François montra qu'il portait sur le corps une ceinture dans laquelle il avait cousu, la nuit du vol, cent écus. Pour les autres, ils étaient en sa bourse.

— A Orléans, dit Colin l'approuvant, ne va pas te vanter d'être riche. Et surtout, si quelqu'un t'interroge, réponds sans t'expliquer. On n'a pas à savoir où tu vas. Tu penses! avec tous ces bavards!

— Quels bavards?

— De l'évêque, dit Colin. Il en a plein les rues et les tavernes. C'est un pourceau que Mgr Thibault d'Aussigny, et peut-être encore pis...

— Oui, on m'a renseigné, fit François.

— Qu'il aime les hommes?

Colin eut un gros rire.

— Enfin, dit-il, le mieux est de ne pas trop t'occuper de lui, car tôt ou tard il l'apprendrait et tu ne t'en sortirais pas...

Ils arrivèrent, de nuit, le surlendemain et descendirent dans un hôtel que Colin connaissait et

où Piez Blans parfois, quand il venait en ville, avait sa chambre qu'on lui comptait trois livres.

— Hé! fit François, à ce prix que n'achète-t-on pas?

— Les gaffres (1), répondit Colin. Sur les trois livres, ils en ont une; aussi rien à craindre. Ça vaut ça.

— Et les fillettes ne sont point comprises dans le prix?

— Les fillettes! dit Colin; tu ne vas pas te mettre à dépenser ton caire?... Hein? Laisse d'abord qu'on ait vu Piez Blans. Il t'en procurera et tu pourras, en outre, par lui te fournir de camelote à bon compte afin de continuer ton voyage, en passant pour marchand. *By god!* Quoi, sois prudent!

Piez Blans, précisément, était à Orléans et ils le rencontrèrent dans cet hôtel, mais si superbement vêtu que François en resta suffoqué. Tous trois dînèrent ensemble, prirent du bon temps puis, sur le tard, se rendirent où François le souhaitait. C'était en une maison de bonne et paisible apparence où les fillettes avaient chacune son logis bien en ordre, chaud et douillet.

— Voilà, songea François, qui n'est point déplaisant.

Il eut pour femme une blonde, douce, un peu grasse, et passa dans son lit la nuit, puis la matinée

(1) Les sergents.

tout entière, déjeuna et partit enchanté. C'était la première fois qu'aventure si banale lui arrivait et, somme toute, ne lui coûtait que l'argent de la chambre, à une demi-livre près. Dans la rue, il tendit la jambe, visita des tavernes, se promena et, le soir, retrouva Colin qui, cette fois, le conduisit en une échoppe où il put faire l'achat de soies, d'étoffes, de dentelles et d'images qu'on lui plia dans une balle comme en portent les merciers.

Dehors, Colin lui dit :

— Fais voir si tu sais vendre?

— Bah! répondit François, j'essayerai.

— Et récrie-toi, n'est-ce pas? sur le prix des denrées, le mauvais temps... Aie un peu l'air, sauf avec les chalands, d'un pauvre homme...

— Va, repartit alors le poète, pas besoin de m'apprendre... Pauvre, je l'ai assez été.

Et prenant Colin par le bras, il se dirigea vers l'hôtel, sans plus exactement savoir s'il était triste ou gai.

Mais qu'allait-il penser! Autour d'eux, des gens marchaient et couraient en tous sens comme à Paris, le soir, dans la longue rue de la Juiverie, et le poète dit à Colin :

— N'as-tu aucun regret?

— Non.

— Tu resteras ici longtemps?

— J'ai parlé à Piez Blans, fit Colin, et dans trois jours il m'emmènera.

— Où donc?

— Par les routes, hé! Ne sois pas inquiet. J'ai joué la partie et l'ai perdue. Tant pis! Pourvu que j'aie la bourse pleine — et Colin éclata de rire — le reste... Pffft...

— Et toi? s'informa-t-il, après un court silence.

— Peut-être aurais-je, d'Angers, à te demander de venir?

— Pour l'oncle?

— Oui, fit François.

Cette nuit-là, il erra seul au hasard, rasant les murs et, quand il rencontrait une femme, se retournant. Un désir sombre le poussait de rue en rue à la recherche d'il ne savait quoi. Peut-être était-ce, en un décor de morne misère, cet étalage du vice qu'à Paris il avait tant chéri pour l'assouvissement de ses plus bas instincts? Peut-être aussi ce regret de Paris qu'il avait éprouvé tout à l'heure, lorsqu'il avait interrogé Colin? Mais Colin s'en moquait, tandis que lui se raccrochait à tout ce qui lui rappelait ses goûts. Il en avait le cœur serré, la gorge sèche et il allait flairant parfois dans certaines louches ruelles comme une odeur qu'il connaissait et suivait à la piste avec l'ardeur des débauchés. Vingt fois, tournant un pâté de maisons, il se disait qu'il approchait des lieux qu'il convoitait et vingt fois il se retrouva, dépaysé, par les mêmes carrefours déserts où la neige qui fondait laissait couler des toits sur les auvents une eau sonore. A la fin,

honteusement, n'y tenant plus, il s'adressa à un ivrogne et celui-ci lui indiqua, tout près, à gauche, des murs crépis à neuf d'où des rais de lumière, à hauteur des fenêtres, poudroyaient.

François ne fit qu'un bond, pénétra dans une grande salle, au sol de terre battue, au plafond en voussure et découvrit, assises parmi des hommes, trois malheureuses dont aucune ne bougea.

— Je vas les faire lever, lui assura la tenancière. Holà! Berthe, Catault, Perrette! qu'attendez-vous? Il n'est pas l'heure. Toi, Catault, viendras-tu?

Elle vint, s'approcha de François, s'installa à son côté, et, ne sachant que dire, lui prit la main.

— Et boire? s'informa la patronne.

Il commanda du vin d'Anjou, que Catault préféra qu'on servît dans la chambre, ne se trouva aucun désir de rien, mais, se hissant cependant sur les jambes, suivit la fille, paya et se sentit soudain si loin de tout, qu'il s'arrêta devant une grande image fixée à la cloison et stupidement la regarda.

— C'est la Lorraine, lui dit Catault.

François s'éloigna de l'image où Jeanne d'Arc, à cheval, dans une splendide armure, pointait du glaive vers Orléans.

— Y en a ici, reprit Catault, qui se souviennent de l'avoir vue. Hommes et femmes. Cela ne fait pas vieux : dix et sept ans. Tiens, la patronne, tu l'entendrais parler du siège, elle n'a pas oublié. De ce temps, elle était pucelle, à la croire, et même les

Anglais l'auraient prise et gardée avec eux dans leur camp.

François se tut. Il n'écoutait pas ce que cette créature, tout en versant de l'eau dans un bassin, lui disait. Il voulait s'en aller, mais Catault s'approcha, le saisit et se mit à le caresser.

Qu'il était drôle avec ses airs de bouderie. Il n'était pas comme les gens d'ici. Non. Si noir, si sec. Ah! parbleu, il venait de Paris, ou de plus loin, des Flandres? d'Espagne? Quoi? il ne voulait pas répondre? Quel homme!

— Cesse, dit François. Je ne sais pas.

Alors Catault eut un gros rire, et, se renversant brusquement sur le lit, elle entraîna François qui, luttant et se reculant, dut pourtant la subir car elle était habile à la besogne et, sous sa robe, épaisse et ferme comme il aimait.

— Maintenant, railla-t-elle tandis qu'il descendait du lit, sauras-tu d'où tu viens?

Mais François, sans un mot, arrangea ses vêtements, se coiffa et, d'un coup, se jetant sur la porte, l'ouvrit, traversa la grande salle, et, dans la rue, partit à pas précipités.

Il quitta Orléans vers midi, le lendemain, après s'être pourvu en abondance, chez un marchand, de cette image de Jeanne d'Arc qui était imprimée en couleurs et taillée dans le bois. Avec celles qu'il avait dans sa balle, cela formait une petite collection qu'il

épinglait, à la traversée des villages, sur sa jaque, et montrait aux vilains.

— Admirez, disait-il, le *Jugement dernier!* Je le porte d'Allemagne. Est-ce le *Saint Christophe* qui vous plaît mieux, ou *la reine Blanche,* ou *Helloïs?*

En même temps, sur un air plaintif, il déclamait, indiquant à mesure les personnes dont il était question :

Où est la très sage Helloïs,
Pour qui fut chastré et puis moyne
Pierre Esbaillart à Saint-Denis?

— Ici. Nous la voyons, répondaient les bonnes gens ébaubis de la façon dont il disait les vers.

Mais François continuait. Demandant à chacun s'il savait ce qu'étaient devenues :

La royne Blanche comme lis
Qui chantoit à voix de seraine,
Et Jehanne la bonne Lorraine
Qu'Englois brûlèrent à Rouan...

il ajoutait, criant très fort :

Où sont-ilz, où, Vierge souvraine?
Mais où sont les neiges d'antan?

Suivant la Loire aux eaux livides, il fit étape à Blois, à Tours, à Saumur, puis arriva aux Ponts-de-Cé sans avoir guère vendu que de la soie aux femmes, car, pour toutes ces gravures qu'il proposait en clamant sa ballade, on ne comprenait pas.

— Hé, lui ripostait-on, et vous, en avez-vous l'idée?

— Oui-da, disait François. Emportées à néant.

Pourtant, il approchait. Bientôt les grosses tours du château et les flèches des églises apparurent et, dans le pied des fortifications, la nappe de la Maine débordée. Comme il pressait le pas, il entendit deux hommes s'exprimer en jargon, les observa quelques minutes, puis, employant le même langage, leur demanda s'ils habitaient Angers.

— Qui es-tu, toi, d'abord? questionnèrent-ils.

François donna un nom qui n'était pas le sien et raconta qu'étant de la Coquille, il espérait qu'ils le voudraient conduire.

Ses nouveaux compagnons le menèrent en dessous de la masse énorme et menaçante des tours du roi René, dans un sorte de taverne où, à sa vue, plusieurs individus s'arrêtèrent de lancer les dés et réclamèrent des explications. François leur en fournit sans trop se compromettre, but, dîna avec eux, alla dormir et changea, dès le jour suivant, de gîte car, dans la nuit, on lui avait volé sa balle, sa bourse et son manteau.

Mais comme il était riche, il tint quitte ses amis

de l'avoir dépouillé, découvrit un petit hôtel et se mit en devoir de visiter son oncle.

« Angers, basse ville et hauts clochers.
Riches putains, pauvres écoliers »,

disait le proverbe. François n'en douta point. Comme il musait par les ruettes, il aperçut des bordeaux qui lui rendirent sa bonne humeur. Un peu plus loin, en deux ou trois logis, des femmes le hélèrent en frappant aux carreaux.

— Je sais où m'adresser, pensa-t-il joyeux.

Il évoqua Colin pour repousser la tentation, acheta un nouveau manteau, puis se rendit au couvent qu'habitait son oncle, se présenta, parla un moment avec lui et, par ses trop belles manières, se fit si mal juger qu'il n'obtint pas la moindre invitation.

— Oh! pensa-t-il, nous verrons autrement. Un sot! Je suis un sot!

Durant un mois, il vécut à son aise, défaisant les écus cousus dans sa ceinture et les semant au vent. Un écolier ribleur le soulagea de dix-huit livres. Les putains, de plus du triple. Enfin, il s'éprit d'une marchande qui lui coûta si cher qu'il dut faire attention et calculer la somme qui lui restait. Grâce à Dieu, elle était suffisante pour qu'il menât long-

temps encore ce train et il en vint à composer des vers où, sans souci du lendemain, il donna cours à sa libre fantaisie.

La ville, très animée par la présence du roi René qui était venu s'y fixer après la perte de son royaume de Naples, lui plaisait. François n'y comptait pas les heures, ni les écus. Dans les tavernes, il se liait avec les écoliers qui, rimant eux aussi à la manière du prince, lui faisaient dire ses poésies. Bientôt cela se sut. Le poète fut mandé au château. Le chambellan du roi le mena devant son maître.

C'était un homme robuste, à large face rasée, au nez court, au menton prononcé, aux yeux petits et vifs. Il accueillit Villon, l'écouta réciter et lui fit compliment. Mais Villon protesta qu'auprès des siens, ces vers n'avaient aucun éclat et il le supplia de croire qu'il les savait par cœur. Alors il dit cette pièce aimable : *Regnault et Jehanneton* où, tout à ses amours pour sa seconde femme, le roi René l'appelait « bergeronne », célébrait le printemps, l'herbe fraîche, les fleurettes et se dépeignait gracieusement sous les traits d'un berger.

— Ne soyez pas trop fin, lui dit un jour Jean de Beauveau qui l'avait pris en amitié et, par ses hautes fonctions épiscopales, le maintenait en place. On ne vous le pardonnerait pas.

— Mais, répondit François, je suis sincère.

— Alors, soyez-le moins. *Il n'est trésor...*

Villon rougit. Comment aurait-il pu prétendre

qu'il aimait réellement ces pastorales douceâtres lorsqu'en riposte, lui-même venait d'écrire :

Sur mol duvet assis, ung gras chanoine,
Lez ung brasier, en chambre bien natée,
A son costé gisant dame Sidoine,
Blanche, tendre, polie et attintée,
Boire ypocras, à jour et à nuyctée,
Rire, jouer, mignonner et baisier,
Et nu à nu, pour mieulx des corps s'aisier,
Les vy tous deux, par un trou de mortaise :
Lors je congneus que, pour deuil appaisier,
Il n'est trésor que de vivre à son aise.

Jean de Beauveau connaissait donc ces vers? Sans doute. Il paraissait connaître bien autre chose, car il sourit et murmura :

— Allons, allons, maître François Villon, qui peut le plus, peut le moins.

A quelques jours de là, un homme l'aborda dans la rue de la part de Colin.

— Qu'y a-t-il? demanda Villon.

— Il y a, jargonna l'homme, que l'affaire du collège de Navarre est vendue.

— Depuis quand?

— L'autre semaine. Colin l'a appris de Régnier.

— Et Régnier?

— Rien. Colin m'a chargé de vous dire, poursuivit l'homme, qu'il est à Montpipeau, emprès Meung. Des fois que vous auriez besoin de lui.

— Merci, souffla François.

Et sa résolution prise, il s'en alla doucement, passa la porte Saint-Michel sans faire semblant de rien puis gagna la campagne.

La nouvelle le bouleversait. On avait donc parlé, dénoncé le vol? François se posait cent questions. Tabary? Oh! non. Et pourtant, si quelqu'un avait raconté l'histoire du collège de Navarre, ce ne pouvait être que lui! Quelle aventure? Maintenant, quoi faire? Où aller? A Montpipeau? François en eut d'abord l'idée, puis il y renonça. Dans ces champs, il était perdu. A droite, il découvrait des vignes; à gauche, de grands labours, des bois, une route... Il se dirigea vers la route, l'atteignit : ce n'était qu'un chemin qui ne menait nulle part. Retourner? Eh! il le fallait bien, mais la nuit descendait et une petite bruine le transperçait. Cependant, il marchait toujours, vers les vignes, cette fois, car elles étaient sur une hauteur d'où il pourrait s'orienter. Etait-il bête de ne pas y avoir songé plus tôt? Bête à manger du foin! Bête à se laisser prendre, lui aussi, comme l'autre, ce Tabary, ce plus que bête, ce...

— Hé là, mais non, bougonna-t-il. Pas encore! Pas si vite! Du moment que je suis prévenu...

Et, comme on n'y voyait plus guère, il s'arrêta, guettant si des lumières n'allaient point s'allumer et, de très loin, par leur présence, lui indiquer une direction.

CHAPITRE SEIZIÈME

François, sans vouloir s'arrêter à Saumur où on avait saisi deux ans plus tôt des Coquillards, fila droit son chemin, acheta dans une ferme du lard et du pain noir, but un coup, repartit et, ne sachant au juste où il allait, s'assit sur le bord d'un talus. Le soleil, déjà chaud, brillait. La terre exhalait une vapeur qui, par delà la ligne empâtée des labours, tremblait à l'horizon. Il faisait doux. Dans l'herbe humide, par place, mille petites araignées couraient et les corbeaux, à travers champs, sautillaient ou, immobiles, lissaient du bec leurs plumes, les lustraient, s'épouillaient.

— Irai-je joindre Colin? se demanda Villon.

Il hésita puis estima qu'il valait mieux risquer tout seul la chance et se séparer une bonne fois de ses anciens amis. Où cela l'avait-il mené de les croire? A traîner par les routes, à fuir, à n'être nulle

part tranquille. Ses vêtements détrempés et boueux lui faisaient honte. Il avait mal par tout le corps. Il était las, brisé et la solitude dans laquelle il prévoyait tristement qu'il devrait vivre, lui devenait odieuse.

Des merciers qui passaient en troupe le décidèrent. Il obtint de faire route avec eux. Mais ces gens se méfièrent, finalement se séparèrent de lui. François ne s'en soucia point. Les jours qui suivirent, il escorta des pèlerins, des moines, des bourgeois qui, sans lui interdire de marcher derrière eux, se levaient tôt le lendemain et partaient les premiers. Il n'inspirait confiance à personne. Son air, ses regards, ses silences ou, lorsqu'il essayait de lier conversation, son accent de Paris, faisaient tout aussitôt qu'on pressait un peu l'allure et que, s'il insistait, on le priait de s'écarter. Ah! il était maître ès arts? Tant mieux. Quant au reste?... « Dieu vous garde! » Et d'activer le pas.

A la longue, rebuté, il s'enferma dans ses réflexions et s'en trouva si déconfit qu'il se mit à rimer, pour lui, de petits vers, dans le jargon des Coquillards et à les réciter.

Spelicans
Qui, en tous temps,
Avancez dedans le pogois,

fredonnait-il, en marchant à la mesure du rythme.

Gourde piarde
Et sur la tarde
Déboursez les povres nyois
Et pour soustenir vostre pois
Les dupes sont privés de caire
Sans faire haire
Ni hault braire
Mais plantés ils sont, comme joncs
Pour les sires qui sont si longs (1).

— Ouais! fit derrière lui un moine qui, l'ayant entendu marmonner les derniers vers de sa chanson, demanda : « Quels sont ces sires qui sont si longs? »

— Passez sans m'interrompre, grogna Villon.

Et, comme le moine écarquillait les yeux, il reprit, mais plus haut :

Souvent aux arques
A leurs marques
Se laisses tous jours desbouser... (2)

(1) Ecornifleurs qui, en tout temps, buvez dedans les cabarets bonne boisson et, la nuit venue, dépouillez les pauvres niais; et pour soutenir vos exactions, les dupes sont privées d'argent, sans se plaindre et sans crier, mais elles sont plantées droit comme joncs par les bourreaux (ou les piliers de la potence). Auguste VITU, *le Jargon et le jobelin. Essai de traduction littérale.*

(2) Souvent aux coffres, à leurs enseignes (ou à leurs femmes) ils (les voleurs ou les dupes) se laissent tous dépouiller... Auguste VITU, *le Jargon et le jobelin. Essai de traduction littérale.*

— A tantôt! dit le moine. Çà! Vous m'enseignerez!

Villon n'y prit pas garde. Il ne vit même pas l'autre le distancer mais, le soir, comme il arrivait à Saint-Generou, il l'aperçut qui l'attendait avec un homme d'armes posté au milieu de la voie et quantité de gens massés devant les portes.

— Au diable! grommela François qui s'arrêta. Est-ce pour moi?

Il recula, fit un saut brusque entre des haies, s'y blottit, écouta, puis, comme tout le monde venait à sa rencontre avec des cris, il prit par la campagne et, jusqu'à la nuit noire, fila comme une bête pourchassée.

Cette sotte histoire, à Niort, l'empêcha d'admirer la ville et d'y trop demeurer. Pourtant, elle regorgeait de jongleurs, de bateleurs, de merciers, de marchands qui, soit à cheval, soit à pied par les rues, arrivaient pour la foire et menaient grand tapage. François n'insista pas. Il se fournit d'images et d'un petit commerce ainsi qu'à Orléans et, par de nouvelles routes, continua d'errer de-ci, de-là, tant qu'au lieu de gagner, il se trouva, l'hiver venu, à peu près sans argent.

— Hé là! se demanda-t-il consterné. Qui donc me l'aura pris?

C'était lui-même, à ne savoir pas vendre, à se laisser convaincre, à offrir aux fillettes les dentelles, aux enfants les images et à porter le reste

dans les tavernes. Qu'y pouvait-il! L'argent ne lui tenait pas aux mains. Même cousu, il l'avait dépensé. Beau résultat! François, pour vivre, dut céder, contre une somme ridicule, son manteau dont, pourtant, il aurait eu besoin puis, ne sachant quel métier entreprendre, il tira du côté de Blois, à petites journées grises, par le vent qui rompait les nuages et rebroussait l'eau plate du fleuve comme la plume au cul des poulets.

Il n'avait qu'un espoir : se réclamer à Blois du duc Charles d'Orléans, et s'en faire agréer par quelque pièce de vers rimée à son intention. Et cet espoir le soutenait, car Charles aimait la poésie et passait, à bon droit, pour le premier poète de France. Dans son château, parmi sa cour dont il payait les gages, cet homme de soixante-trois ans, grisonnant, dur d'oreille, et toujours habillé d'une robe de velours noir fourrée, vivait en sage et partageait les jours entre la chasse, la lecture, les échecs et d'aimables débats au cours desquels chacun devait, sur un sujet donné, sacrifier aux Muses puis s'entendre louer ou critiquer selon qu'il l'avait mérité. Pourquoi François n'aurait-il pas pris part à ces débats? Il n'était pas plus maladroit qu'un autre. Quant à se bien tenir en si noble assemblée, il avait fait ses preuves récemment à Angers.

Son arrivée à Blois, le jour même où le duc était tout au bonheur de la naissance d'une fille, fortifia François dans son projet. Il composa un long poème

de circonstance, le fit porter, attendit la réponse et reçut trois écus ainsi qu'une invitation pour le lendemain.

La chance lui souriait. François fut reçu par le duc qui le traita avec mille attentions, s'informa de ses travaux, de sa vie, des raisons qui l'avaient amené et lui proposa de loger au château. François n'eut garde de refuser. On l'inscrivit sur un registre et Charles d'Orléans, dans la marge, indiqua de sa propre main les gages qui lui seraient versés.

— Ne me remerciez pas, dit-il doucement au poète, et considérez-vous en ma maison chez vous.

François s'inclina profondément; puis, mené par son protecteur dans une vaste pièce où des gens attendaient, il leur fut présenté et recommandé de telle sorte que tous aussitôt l'entourèrent.

— Tout de bon, lui demandait l'un, vous venez de Paris?

C'était Fredet, un petit homme bavard et rond, qui déguisait sous des dehors affables une constante perfidie.

— Et, dites-moi, glapit maître Astesan qui, tout à l'heure, avait couché son nom sur le registre aux gages, vous connaissez le duc?

— Je le connais, fit sincèrement François, pour ses vers que j'admire. Quant à l'homme...

— L'homme vaut le poète, affirma maître Astesan, d'un air digne.

Il reprit :

— Dites-moi...

Mais François, tiraillé en tous sens, n'entendit point la nouvelle question qui lui était posée.

— Vous me débrouillerez, n'est-ce pas? crut-il adroit de glisser à Fredet quand la cloche du dîner sonna. Je m'en rapporte à vous.

Fredet lui prit le bras.

— Venez! murmura-t-il. Je vous renseignerai... car, voyez-vous, — et il baissa le ton — nous sommes ici parmi des monstres... Des monstres et des nullités. Le duc a le travers d'accueillir le premier rimailleur venu, de l'imposer, de ne jurer au début que par lui. Vous verrez! Il se fatigue vite.

— Mais, riposta François, vexé. De quoi vous plaignez-vous? Vous avez eu votre heure.

Fredet le regarda.

— Vous permettez? fit-il alors en se dégageant. On m'appelle. Hé! oui... j'y vais... j'y vais...

— Va-t'en au diable! pesta François.

Et comme maître Astesan se rapprochait, il se pencha vers lui et, gravement, contrefaisant son air stupide et prétentieux :

— Dites-moi, commença-t-il...

— Jeune homme, l'arrêta Astesan, voyant qu'il se moquait, vous avez tort. Patientez quelques jours, nous en reparlerons.

Ces quelques jours stupéfièrent François qui, de sa vie, n'avait tant rencontré de poètes. Ils étaient tous jaloux, ombrageux, pleins de fiel et, sous leurs

airs subtils, vaniteux comme des paons. Fredet surtout n'avait pas son pareil pour attirer sur lui l'attention du duc mais, lorsque celui-ci s'intéressait à l'un de ses confrères, il pérorait très haut afin de cacher son dépit ou il quittait la salle avec mille simagrées. Or, il n'était pas sans talent et François fut surpris, à l'entendre déclamer ses vers, du tour qu'il leur donnait. Ce petit homme, replet, brouillon, susceptible et loquace, avait une finesse d'esprit dont on était frappé, de l'agrément dans l'expression, de la vivacité, de la couleur, du rythme. François ne put s'empêcher de le dire. Pourtant, le matin même, grâce à Fredet qui lui avait promis de l'éveiller et n'était pas venu, François avait manqué la messe à la chapelle et Monseigneur s'en était aperçu. Bah! Il n'y pensait plus. Pourtant, quand, à son tour, François dut réciter une de ses ballades, Fredet ne témoigna d'aucun enthousiasme. Tant pis! Il était libre de ne pas apprécier ses vers, de les trouver même détestables, communs, grossiers.

C'était précisément l'opinion de Fredet et il allait en faire part à voix basse à ses voisins quand le duc Charles prit Villon par le bras et sortit avec lui. Quel scandale! Tous, ébahis, murmurèrent. Maître Astesan grondait. Hein? Quoi? Cela passait l'entendement.

— Monseigneur, fit aigrement Fredet, est trop bon, trop courtois, car il ne peut aimer ces vers.

— N'est-ce pas? Ah! n'est-ce pas? souffla maître Astesan. Vous êtes de mon avis?

— La rime est plate, continuait Fredet, sans musique pour l'oreille...

— Et quel laisser-aller!

— Oui!

— Quel ton trivial et déplaisant!

— Dites-moi, reprenait de plus belle maître Astesan, où trouvez-vous dans sa ballade...

Mais François revenait. Il s'aperçut que l'on parlait de lui, n'eut l'air de rien, s'avança vers Fredet. Fredet lui tourna le dos.

— Oh! comme il vous plaira, fit gaiement le poète.

Puis, voyant que les autres l'évitaient, il s'assit, les considéra une minute et, soudain, amusé de leurs mines, se mit debout et partit en riant.

S'il n'avait point été dans un tel embarras d'argent, nul doute que Villon n'eût tout planté là. Mais où aller? Par cet hiver qui, sous les portes, soufflait une bise glacée, gelait l'eau des fontaines et couvrait la campagne d'une épaisse couche de neige, c'eût été folie pure d'abandonner la chaude demeure de Blois.

On y vivait, on y mangeait. On y était vêtu. On y touchait des gages. Non. François n'était pas si sot. La jeunesse le quittait. A vingt-six ans, il n'avait plus cette impatience de n'en faire qu'à sa tête. Une fée sournoise, ou quelque étoile, ou peut-être même

une planète de maligne influence s'était chargée de lui apprendre que, garder ce qu'on a, vaut mieux que le laisser, pour courir le hasard.

Cependant, à l'idée de Colin qui écumait les grands chemins et de Régnier qui devait se cacher à Paris depuis qu'on avait découvert le vol du collège de Navarre, François se sentait pris de fréquentes nostalgies. Ses anciens compagnons auraient-ils accepté son servage? Même aux abois et dénués de tout, se seraient-ils astreints à vivre entre un vieillard qui avait la manie des vers et quinze poétaillons bouffis et prétentieux? François ne savait pas.

Cette vie lui paraissait si insipide qu'au lieu de se bien faire voir du duc en assistant à ses concours, il passait ses journées dans les cuisines, s'y chauffait, y buvait de grands coups. Cela au moins avait un sens. Et lorsqu'on lui disait que sa place n'était pas chez les domestiques, il répondait qu'à bien peser les mots, il préférait la valetaille du ventre à celle de l'esprit.

— Hé, là! se récriait Fredet, quelle impudence!

On atteignit ainsi les premiers jours de mars. Puis le printemps, après des pluies où le soleil brillait, fit partout éclater les bourgeons dans le parc.

Le temps a quitté son manteau
De vent, de froidure et de pluye
Et s'est vêtu de broderie,

se confiaient, quand le duc pouvait les entendre, ses courtisans qui se pâmaient aux vers de leur maître.

— Oui, dit François, les routes seront meilleures.

Charles d'Orléans lui demanda :

— Que parlez-vous des routes, ami Villon? En seriez-vous privé?

— Monseigneur, répliqua-t-il, j'ai longtemps attendu pour le savoir moi-même.

— Et que décidez-vous?

— De m'en aller, dit doucement Villon.

Le duc le regarda, peiné, et le soir, dans sa librairie, le reçut et s'informa des raisons qu'il avait de penser au départ.

— Rien, dit François. Où que j'aille, il me faut changer. Je vais, je viens. Pardonnez-moi.

Il considéra ce vieillard qui, frileusement assis dans un fauteuil, les pieds posés sur sa chaufferette, souriait, soupira, eut un geste vague.

— Je vous comprends, fit affectueusement Charles. Moi, j'ai fini ma vie...

— Monseigneur!

— Ne protestez pas. Fini, depuis longtemps et vous devez suivre la vôtre comme elle vous mènera. C'est naturel. Tous ces gens qui m'entourent ici et m'aident à me distraire, ne vivent pas. Vous valez mieux... Toutefois, reprit-il avec une nuance de tristesse, gardez-vous de vous-même.

— Oui, murmura Villon, je sais.

— Cela vous conduirait si loin, si bas, que pour vous ressaisir vous ne le pourriez plus, continua le duc. Vous voyez : je suis bien renseigné.

Le surlendemain eut lieu, dans la salle des concours, une grande fête en l'honneur de François, et Charles, désirant lui fournir l'occasion de briller, proposa sur ce vers :

Je meurs de seuf en cousté la fontaine,

que chacun écrivît une ballade.

François se mit dans le coin d'une fenêtre, d'où l'on apercevait, après les arbres et les allées du parc, l'horizon bleuâtre, l'eau de Loire, les champs qui verdoyaient, le ciel, et médita ce vers dont il aurait pu faire la devise de sa vie. Dans le silence, les plumes grinçaient sur le papier. Fredet, la tête en feu, répétait en frappant du pied la mesure :

Je-meurs-de-seuf... Je meurs...

« Quoi! s'étonna François intérieurement, qu'il a de mal! C'est qu'il ne manque de rien, le pauvre! Il est gras comme cochon. Quant à périr de soif, non pas... il sait où est le vin. »

Villon se recueillit. Il éprouvait, parmi tous ces

rimeurs, une impression baroque qui le gênait mais, peu après, sa première strophe lui vint avec une grande facilité. Il songeait à sa fausse existence, à ses malheurs, à la nécessité cruelle qui, toujours, au moment qu'il se croyait sauvé, le rabrouait comme par plaisir et cela l'éclairait, le guidait, l'inspirait.

Sa seconde strophe :

Rien ne m'est seur que la chose incertaine,

il la tourna rapidement puis continua, suivant l'idée proposée, jusqu'à l'envoi où, s'adressant à Charles, il saisit l'occasion de lui redemander des gages, précisa certains vers, en rectifia d'autres et attendit, pour remettre son poème, que ces messieurs eussent terminé.

Alors, le duc lui-même annonça la lecture et chacun écouta les fadaises dont il était l'auteur. Des « Oh! très bien! très bien! Est-ce assez délicat! » s'élevaient de toutes parts. On gloussait de plaisir. On applaudissait. On voulait que le duc relût. François était abasourdi. Tout ce fatras lui tournait l'âme. La ballade de maître Astesan pénétrant l'assistance d'un grand saisissement, il eut honte de la bêtise humaine poussée à ce degré puis, comme le duc réclamait le silence, François prêta l'oreille et se sentit pris de stupeur.

— Ha! grommela-t-il. Non? Ce n'est pas possible!

Fredet se rengorgeait : les yeux clos, il se laissait bercer au rythme de ses vers et s'en délectait comme d'un régal divin.

— A mon tour, dit soudain Villon, tandis qu'on n'en finissait pas d'encenser le gros homme.

— Ecoutez donc! jeta quelqu'un.

Je meurs de seuf auprès de la fontaine
Chault comme feu et tremble dent à dent;
En mon païs, suis en terre loingtaine;
Lez ung brasier frissonne tout ardent;
Nu comme ung ver, vestu en président;
Je ris en pleurs...

Il y eut un léger murmure d'approbation; on se tourna, on regarda François.

... et attens sans espoir;
Confort reprens en triste désespoir;
Je m'esjouys et n'ay plaisir aucun;
Puissant je suis sans force et sans povoir,
Bien recueully, débouté de chascun.

— Ces vers sont admirables, dit lentement le duc.

Fredet toussota. Le duc poursuivit la lecture et

à chaque strophe il s'arrêtait, observait dans la salle l'effet qu'elle produisait, continuait; et François étonné qu'on écoutât sans se moquer, eut un soupir de soulagement.

Mais le duc arrivait à l'envoi et François, l'attendant à ce trait :

Que sais-je plus? Quoi? Les gaiges ravoir.

il se troubla car Fredet s'exclama et dit, comme indigné :

— Oh! par exemple! Voilà qui gâte tout.

— Ce n'est pas mon avis, répliqua sèchement le duc. François Villon vous en remontrerait.

Puis, sur ces mots, allant vers le poète, il ajouta en le saisissant par la main :

— Laissez Fredet à sa méchante humeur : elle est trop légitime.

— Eh! Monseigneur, tenta de protester Fredet, n'êtes-vous point choqué?

— Nullement.

— Pourtant, ces gages!...

— Il les aura, fit Charles. Maître Astesan! Eh bien... maître Astesan... ces gages, vous les lui doublerez.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

De son séjour à Blois, Villon ne conserva qu'un seul bon souvenir : celui de ce matin de mai où il quitta la ville, la bourse pleine. Cela l'éblouissait. Il n'avait plus à répondre devant personne de ses goûts, de sa fantaisie, de son humeur, de ses faiblesses. Il se sentait délivré des Fredet, des Astesan, du duc lui-même dont la manie des vers avait failli le dégoûter d'être poète... Non. Si c'était comme ces chiens à l'attache qu'il lui fallait ronger un os, il aimait mieux se serrer le ventre ! Il avait l'habitude ; au surplus, ni les scrupules ni la graisse ne l'embarrassaient.

La Loire passée, il la remonta sur l'autre rive, prit à droite, s'enfonça dans les terres, alla toujours et aperçut, par la campagne, le quatrième matin, la haute flèche de la cathédrale de Bourges qui, sur un ciel laiteux, au loin, se détachait. François resta

cinq jours dans la ville aux grosses tours. L'été le trouva à Nevers, vendant aux fillettes des images, de la soie, des étoffes et débitant ses poésies. Il portait sur le dos une balle comme les merciers, la dépliait dans les auberges, montrait sa marchandise et, quelquefois, lorsqu'on n'avait pas l'œil sur lui, en profitait pour emporter quelque objet.

Vers les vendanges, François longea la Saône jusqu'à Lyon, puis le Rhône jusqu'à Vienne et, satisfait de son commerce, retourna sur ses pas, se perdit, parcourut un chemin immense et finalement arriva à la Loire, en amont de Sully. Le pays lui plaisait. Il y suivit les foires avec de faux marchands, des jongleurs, des filous, des arracheurs de dents et autres personnages plus ou moins pittoresques qui l'entraînaient où ils allaient et s'amusaient de ses chansons. Tout l'hiver, on le vit sur les routes, souvent las quand il avait faim et souvent plein de verve et de gentille humeur quand il avait trop bu. Sa balle ne contenait plus guère d'étoffes, mais des poules, des canards qu'il avait chapardés la nuit et étranglés, des jambons, voire des peaux de lapin. Ah! le curieux mercier que fut François Villon! Et quand l'un de ses clients, l'attirant dans un coin, lui demandait en grand secret combien ses poules et ses canards, il le joignait à l'écurie et s'arrangeait au mieux.

Cette existence pourtant devenait insipide au poète. Allait-il, avec tous ces vagabonds, longtemps

errer de foire en foire, se divertir, se compromettre? Vraiment? Etait-il fou? Une maladresse, un mot de trop, et la prison s'ouvrait. Tête Dieu! François Villon eut peur. Dans ces contrées, où il ne connaissait personne dont il eût pu se réclamer, il se sentit déjà désigné au bourreau, et quoi qu'il prétextât, la corde au cou, pieds nus, traîné vers le gibet. Cela l'épouvanta. Il délaissa ses compagnons, évita les auberges, courut de droite, de gauche, et enfin, ne possédant plus, pour tout bien, qu'une lettre de recommandation de Charles d'Orléans pour Mgr Jean de Bourbon, n'eut de répit que, s'étant renseigné, il entra, comme traqué, vers la fin de l'année 1459, dans la ville de Moulins.

— Hé! là! fit-il. Là! Là! Je me sens mieux.

Il gagna le château, satisfait de voir si plaisante et coquette cité, avec ses murs bien hauts et crénelés, ses lourdes portes barrées de fer, son pont-levis et ses maisons de pierre aux girouettes armories. Tout était beau, tout le réconfortait et jusqu'à la devise du duc, qui était « Espérance », le transportait de joie. Ce fut bien autre chose lorsque Jean de Bourbon lui ayant fait accueil, il en reçut une bourse de six écus. François ne connut plus de bornes à son enivrement.

Mais, que ce fût à Blois ou à Moulins, l'existence chez les grands comportait des obligations auxquelles Villon ne se pliait jamais de bonne grâce, et il s'aperçut vite qu'à défaut des Fredet, il

devrait supporter le secrétaire du duc, Jean Robertet, son bailli d'Usson, Guillaume Cadier, clers des comptes, et divers autres beaux esprits qui le traitaient de haut.

— Etes-vous l'auteur, demandaient-ils négligemment, d'une certaine ballade que Monseigneur tient du duc d'Orléans?

— Oui, répondait François.

Jean de Bourbon lui en fit des éloges mais, comme il était jeune et ne se dévouait pas qu'à la poésie, l'air chétif et roué de François, sa réserve, sa dissimulation lui déplurent et il le négligea.

— Il va falloir, se dit alors amèrement le poète, que je pense à mes gages.

Hélas! il eût souhaité n'y pas penser tout seul car, après un long mois de maussades réflexions, il n'était guère plus avancé. Des six écus du duc, il ne lui restait rien. Un tailleur en avait eu trois pour le vêtir, un tavernier deux autres et, le dernier, François s'étant épris d'une douteuse créature, le lui avait porté. Comment allait-il faire sans argent?

Il avait dans la poche, à l'intention du duc, une supplique, en vers qu'il attendait, pour lire, le moment favorable.

Le mien seigneur,

commençait-il tout bas, les yeux fixés sur Jean de Bourbon,

Le mien seigneur et prince redoubté.

Mais Jean parlait chasse, voyage, tournois, amour, et les gens de sa suite ne savaient qu'inventer pour le flatter, lui donner la réplique, l'amuser, le faire rire, quand, à bout de patience, François s'avança hardiment et dit :

— Si vous le permettez, je réciterai une ballade.

— Quoi? fit le duc. A quel propos?

— A propos d'un nommé Villon qui veut vous expliquer son cas.

Et il lut :

Le mien seigneur et prince redoubté,
Fleuron de lys, royalle géniture,
Françoys Villon, que Travail a dompté
A coups orbes, par force de bature,
Vous supplie par ceste humble escripture
Que lui faciez quelque gracieux prest.

— Hé! dit le duc, j'entends.

François reprit, après une brève hésitation :

A prince n'a ung denier emprunté,

et, tandis que petit à petit sa voix s'affermissait et

que Jean de Bourbon trouvait très spirituelle cette singulière demande d'argent, il dévida toute la ballade.

— Maître François Villon, dit le duc, ce m'est plaisir contre une requête si bien tournée et habilement faite, de vous venir en aide.

— J'en ai honte, murmura François.

— Allez, remettez-vous. Je ne suis sourd qu'aux mauvais vers.

Dix écus, le lendemain, furent versés au poète. Il en resta pantois, les compta et les recompta, les enfouit dans sa bourse puis, pirouettant sur les talons, courut se jeter aux genoux de son maître en le remerciant.

Mais, aux beaux jours, Villon, qui se morfondait à Moulins, partit pour Orléans. Il espérait y rencontrer Piez Blans, avoir des nouvelles de Colin, peut-être même le revoir et apprendre de sa bouche s'il pouvait regagner Paris. Depuis quatre ans, l'affaire du collège de Navarre devait être oubliée. Le temps qui s'était écoulé lui semblait suffisant pour qu'il retrouvât sans danger ses amis. N'avait-il pas eu tort de s'être ainsi séparé d'eux? L'incertitude lui faisait négliger toute prudence. Il faiblissait, il avait hâte de se sentir les coudes avec ses anciens compagnons, de s'en remettre à eux, de partager leur sort. Durant ces quatre années, qu'avait-il accompli? Las! Par crainte de la Coquille, il était devenu un pauvre hère, un maraudeur obscur,

pis même, une sorte de rimeur salarié, et cela l'humiliait, car si jamais Colin lui demandait à quoi il s'était employé, il n'aurait rien à dire dont il pût se vanter.

A Orléans, comme il franchissait la porte, François pourtant se ressaisit. Il alla à l'auberge de Piez Blans, s'informa d'une chambre, donna un nom d'emprunt puis, voyant le patron qui n'était plus le même, ne sut que décider. En ville, il prit brusquement peur de la façon dont on l'examinait. Il se crut plusieurs fois suivi, ne se retourna pas, et, vers le soir, furieux de son peu de courage, se rendit à l'adresse de la femme chez laquelle il avait autrefois passé la nuit.

— Que voulez-vous? fit l'homme qui lui ouvrit.

Villon battit en retraite, mais l'autre lui barrant le passage :

— Là! ne vous sauvez pas. Qu'y a-t-il?

— Je me serai trompé, balbutia Villon.

— Çà, grogna l'homme, ne serait-ce point la Jacqueline qui habitait encore ici l'hiver dernier?

— Je ne sais pas.

— Une blonde, dit l'homme, qui eut un rire. Hein? oui? Blonde et gentille... un peu forte... Ouida! Ben, faut vous expliquer. Elle est morte.

— Et les autres? demanda malgré lui François.

— Les autres? Pfft! En prison!

— Quoi! en prison?... Vous vous moquez?

— Dame! Elles avaient des relations avec des

drôles de sires, n'est-ce pas? Des coquins. Des bandits. On les a prises.

Villon regarda l'homme, hocha la tête d'un air de doute puis, en silence, dégringola les escaliers et se retrouva dans la rue.

— Dieu m'aide! soupira-t-il, en longeant les boutiques, sans s'apercevoir, cette fois, qu'il était tout de bon suivi. Je me suis mis en un guêpier.

A l'auberge, il dîna de mauvais appétit, se coucha de bonne heure, dormit mal et, résolu, dès le matin, à déguerpir, paya son dû et s'en fut rapidement. Ses jambes tremblaient. Son regard n'osait s'attacher sur personne.

— Le mieux, estima-t-il, serait d'aller à Montpipeau.

Il connaissait la direction et déjà, sans hésitation, il gagnait la poterne quand l'homme qui lui avait appris la veille que la Jacqueline était morte, le rencontra, comme par hasard. Il reconnut François, alla vers lui la main tendue, mais François l'évita si sottement que l'autre, sans dire mot, lui emboîta le pas.

« Ah! cette fois, songea rageusement le poète, si j'échappe, ce sera miracle. »

L'homme ne le quittait pas. Villon le sentait derrière lui et une terreur abjecte l'envahissait. Pourtant, après le pont et la grosse arche suintante des tours, où s'encadrait le paysage, la route, au clair soleil, s'ouvrait. Il avança. Un sergent à qui quel-

qu'un venait de faire signe, l'arrêta et demanda où il allait.

— A Blois, dit-il.

— Attendez, fit une voix qui glaça Villon d'épouvante.

Il se retourna. C'était l'homme et il ordonna au sergent de le suivre en entraînant François.

— Mais, protesta l'infortuné, je ne veux pas. Vous n'avez pas le droit... Que vous ai-je fait?... Je n'ai rien fait... Où me menez-vous?

Le marché à la Poulaille avec sa foule, ses étalis et son haut bâtiment qui en flanquait tout un côté de sa sinistre masse, apparut. Villon comprit. Il se débattit, supplia, cria, se laissa choir. On le traîna jusqu'au porche de la prison, on le poussa dans une pièce basse et là, comme il ne cessait d'appeler, deux geôliers le rouèrent de coups.

— Est-il calmé? vint alors s'informer un grand diable.

— Grâce! supplia François.

— Allons! marche!

— Par pitié, gémit le poète. Oh! par pitié. Parlez-moi. Dites! Que me veut-on? Que va-t-on faire de moi?

Durant trois jours, dans le fond d'un caveau, François se lamenta, mais, quand on l'eut mis en présence des compagnes de Jacqueline, qui aussitôt le reconnurent et déclarèrent toutes deux

l'avoir reçu avec Piez Blans et un autre garçon, il crut sa dernière heure venue.

C'était le 19 juin 1460. Le lendemain, il fut interrogé sur les dires des fillettes et confronté de nouveau avec elles, qui maintinrent leurs dépositions. Comme il niait toujours, on le mena à la question et il avoua. C'était vrai : il avait passé la nuit dans leur maison et Piez Blans l'avait ensuite quitté, de même que l'autre qu'il ne connaissait point. Il pleurait à chaudes larmes. Il demandait pardon et le greffier, qui écrivait à la lueur d'une méchante flamme, devait à tout instant lui rappeler d'aller moins vite. Puis l'acte de déclaration lui fut lu et François dut signer. Mais on le tourmenta encore, à propos de Piez Blans, les 23 juin et 2 juillet, jusqu'à ce qu'il eût conté ce qu'il savait sur lui.

— Ils me pendront, se disait douloureusement le poète. Ah! François, mon petit François, tu ne vas pas peser beaucoup au bout d'une corde. Mort ou vif, à peine plus lourd... à peine plus sage...

Il avait des frayeurs atroces qui le tenaient suant, tremblant de fièvre des nuits entières, ou bien il appelait, se traînait, sanglotait, parlait à d'invisibles personnes, attendait le bourreau. A de certains moments, il priait Notre-Dame de l'assister à l'heure de sa mort et un grand calme le visitait. A d'autres, il se répandait en injures et, quand un bruit de pas résonnait sourdement dans l'étroite galerie qui menait aux cachots, il criait, avec épouvante :

— Est-ce pour moi?

— Oui, répondit un jour le geôlier. Viens, tu es libre. Le duc d'Orléans, la duchesse et la petite princesse Marie sont arrivés ici, hier, et ont levé les peines dans les prisons.

François dut s'appuyer au mur tant cette nouvelle le bouleversait puis il suivit le geôlier en silence et, durant les formalités de son élargissement, se tint debout, très pâle, ne sachant s'il rêvait. Dehors, il vit la ville pavoisée, entendit des cloches, et tout transi encore par le froid du cachot, fut entraîné par une foule en liesse chantant : « Noël! Noël! » en l'honneur du duc Charles. Jusqu'au soir, François se laissa promener par la multitude et aperçut, à diverses reprises, la petite duchesse Marie qui, très grave, habillée d'une longue robe de soie et d'or à traîne, envoyait des baisers. C'était une enfant de trois ans. François se rappela qu'elle était née le jour qu'il était arrivé à Blois et il se dit qu'elle lui avait déjà deux fois sauvé la vie. A cette idée, il exulta, dansa et, certain que la Providence se révélait à lui par la présence de cette enfant, rédigea, à sa gloire, un poème.

— Je vous dois, balbutia-t-il le lendemain, en se prosternant devant elle, ainsi qu'à Monseigneur votre très noble père, de voir la claire lumière du jour et vous supplie en quelques fonctions que ce soit, de me prendre à vos gages, car vous n'aurez jamais plus empressé que moi.

— Mais, fit le duc, ami Villon, je vous aurais bien volontiers gardé.

— J'étais fol, Monseigneur. Je ne pouvais tenir en place, dit François, en se relevant.

— Et maintenant?

— Voyez comme je suis, répondit-il amèrement.

Charles d'Orléans le regarda, hocha la tête et, le menant à part, lui remit cinq écus puis, comme François le remerciait et s'informait respectueusement de ce qu'il décidait :

— Allez à Blois, dit doucement le duc. Nous y serons dans une semaine et, alors, si je vous puis aider, par Dieu, je m'y engage, car il n'en est que temps.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Hélas! deux mois plus tard, Villon était à Meung, dans les fers, sur les dalles d'un cachot. Il n'avait pas su repousser la tentation, s'était enfui à Montpipeau où Colin, qui tenait le pays, l'avait, le premier, reconnu. François se rappelait comment, en le voyant, cet homme si rude s'était jeté à sa rencontre puis l'avait informé de la mort de Régnier : on l'avait pris, jugé, pendu, voilà trois ans, et ses sœurs, qui s'étaient employées à obtenir des lettres de rémision, n'avaient pu le sauver.

— Ha! s'était écrié haineusement Colin, crever n'est rien mais, quand on pourrait s'en tirer, être expédié comme ça, lâchement, par derrière... *By God!*

François se rappelait encore la façon dont Colin plaçait ses hommes, le soir, pour attaquer les voya-

geurs. Il avait assisté à plusieurs agressions et s'était de lui-même proposé, certaine nuit, à transporter deux cadavres derrière une haie. Ensuite, il avait découvert à Baccon, sur la route de Paris, une église, s'y était introduit... Tête Dieu! Cette église, François la maudissait. Sans l'appât des calices, des vases d'or, des burettes, des chapes, des coffres bien garnis, il n'aurait point été jeté en cette basse-fosse de Meung et Colin, lui non plus, n'aurait sans doute pas été pris. Huit jours durant, François avait fui, ne sachant où se réfugier. Traqué de tous côtés, il s'était rabattu sur les bois, n'en osant point sortir quand, un soir, rencontrant un des hommes avec lesquels il avait opéré à Baccon, il l'arrêta, lui demanda sa route.

— Par là, dit l'homme, tu vas à Meung. J'en viens : le pont est surveillé.

— Et après Meung?

— C'est Orléans.

François fit la grimace.

— Passé le bourg, reprit alors son interlocuteur, si tu regardes à l'avancée du bas chemin qui descend vers la Loire, il y a... le gibet.

— Quoi, le gibet?

— Colin!

— Que veux-tu dire?

— Oh! c'est lui, j'en suis sûr. Tu peux y aller voir. Mais sois prudent, si tu tiens à ta peau.

Villon, s'était porté à toutes jambes vers Meung

et, comme la nuit tombait, y avait découvert Colin, roidi, tout noir, à la potence, le col rompu. Il pendait, là, inerte, parmi cinq ou six autres, les yeux gonflés et tuméfiés, la bouche emplie de mouches, les narines dilatées et, sous la longue chemise, le ventre énorme. François s'en était approché ; il lui avait parlé, comme s'il eût pu l'entendre, l'avait touché puis, brusquement, n'ayant point vu venir deux hommes d'armes, s'était senti saisi, jeté par terre, ligoté, bâillonné et entraîné vers le château.

Ah! que de fois, depuis cette heure tragique, Villon avait revécu mentalement la minute où Colin lui était apparu! Colin pendu, Régnier pendu, il restait le dernier des trois jusqu'à ce que son tour de périr par la corde vînt. C'était fatal. Chaque fois que la porte du cachot s'ouvrait, François regardait entrer le moine qui lui portait, tous les deux jours, une petite miche de pain et une cruche d'eau, et demandait :

— Sera-ce bientôt?

Mais le moine ne répondait pas. Il s'en allait, fermait une seconde porte, en haut des escaliers de la tour des prisons et la lumière, qui avait un moment filtré entre les murs, s'éteignait. Villon se mettait à manger. Accroupi sur les chaînes qui le serraient aux pieds, il mâchait lentement son pain noir.

Il n'avait aucune peur de mourir. Il songeait à ses deux amis. Et cependant... Non. Non. Ce n'était

pas la peur. C'était de vivre ainsi, dans l'ignorance, qui le faisait quelquefois s'agiter, perdre courage. Et quand le moine, en ces moments, engageait Villon à prier Dieu pour qu'il le prît en commisération :

— Allez! ripostait-il. Si Dieu faisait justice, il commencerait par votre évêque. C'est mon malheur que je dépende de lui...

Il fut un matin mené, les grésillons aux doigts, en une grande salle où l'official l'interrogea sur l'affaire de l'église de Baccon. François répondit loyalement. Mais l'official lui demanda s'il n'était point de la Coquille et Villon déclara qu'il ignorait ce dont on lui parlait.

— Réfléchissez, dit doucement l'official. Eh bien?

— Non, dit François.

— Vous avez tort, reprit toujours très doucement maître Etienne Plaisance. On peut vous obliger à parler.

— Mais je vous jure...

— Ne jurez pas!

Et tout à coup, changeant de ton :

— Oui ou non, vous déciderez-vous?

François baissa les yeux.

— S'il s'agit, murmura-t-il, d'avouer selon vos intentions, j'y suis prêt. Mais, de grâce, informez-moi d'abord de ce qu'il faut répondre.

— Vous voilà raisonnable, déclara l'official qui

tira d'un dossier certaine déclaration faite en juillet dernier, à Orléans, et signée de Villon. Toutefois, au sujet de Piez Blans, ici nommé par vous (et il fit signe aux tourmenteurs d'approcher), je dois savoir où nous le pourrions joindre.

— Oh! par pitié, gémit le malheureux, vous n'allez pas me pousser jusque-là!... Je n'ai jamais rencontré Piez Blans qu'à Orléans, un soir, avec Colin. C'était en une auberge désignée sur cet acte, puis il nous a conduits en une maison qui est également désignée... C'est tout!... Oh! oh! je vous en prie... Au nom de Dieu, faites s'éloigner ces hommes... je ne sais pas... je ne pourrai rien vous apprendre...

Mais déjà, sur un geste de l'official, on empoignait François, on le couchait sur un tréteau, on lui liait les bras, les jambes, on le hissait.

— Par Dieu! supplia-t-il... maître!

Son corps craqua, s'étira, s'allongea et il poussa un cri. C'était abominable. A mesure qu'il s'élevait, il lui semblait que tout se déchirait en lui. Les muscles. Les os. Il avait aux pieds un poids qui le retenait par en bas et ce poids, cependant, ne touchant plus le sol, montait peu à peu avec lui.

— J'ai mal, sanglota-t-il... j'ai mal... Oh! oh!... Oh! mal... mal... Si mal... Au secours!

Ses poignets, attachés à la corde qui lentement le soulevait, lui cuisaient comme du feu ; il sentait ses dix doigts gonflés à éclater. Sa tête aussi. Rentrée entre les deux épaules, il avait l'impression que le

sang l'emplissait à la rompre. Il étouffait : il avait devant les yeux, un voile ; dans les oreilles, un martèlement sourd qui maintenant s'accélérait et, sur la langue, comme de la terre. Savait-il? Il souffrait à hurler, sans arrêt, de tout son pauvre corps hissé par la poulie, disloqué fibre à fibre, nerf à nerf. Il n'était que torture, chair déchirée, travaillée, triturée jusqu'au profond d'elle-même, terriblement, minutieusement, et il jeta une dernière plainte atroce, s'évanouit, se retrouva dans son cachot avec le moine à son côté.

— J'ai soif, dit faiblement François.

Il dut boire à la cruche et soudain, se rappelant, il regarda ses mains, un grand moment, se tâta, ferma les yeux, retomba sur la paille.

— Vous auriez répondu à la question de maître Etienne Plaisance, dit tranquillement le moine, vous vous en seriez mieux porté.

— Non... laissez-moi...

— On vous a mis à la géhenne de la poulie et il faudra qu'on recommence car vous n'avez rien dit...

— Il fait froid, se plaignit Villon.

— Bien, bien, comme vous voudrez, grogna le moine. On vous laisse cette semaine puis, n'est-ce pas? vous retournerez là-haut.

— Mais partez! dit François, partez! Allez-vous-en!

Puis, Villon se retourna contre le mur. Un revirement complet s'était fait en lui, depuis qu'il avait

tant souffert. Il ne pensait plus à la mort. Un vague espoir le soutenait. Il songeait qu'à subir la question, il en arriverait, peut-être, d'une semaine sur l'autre, à éviter la corde pourvu que ces messieurs montrassent quelque entêtement. Il suffisait de ne point leur céder puis d'obtenir, à force d'endurance, qu'ils le laissassent, en liberté, se renseigner sur l'endroit où habitait Piez Blans. Des idées saugrenues lui troublaient la raison, l'obsédaient, mais, quand on le rapporta, la seconde fois, de la torture, il rendait le sang par les oreilles, le nez, la bouche et se crut près de trépasser. La troisième fois, il demeura plus de neuf heures évanoui, seul, dans l'obscurité de son affreux cachot, tremblant de fièvre, le corps broyé, à demi mort. Il n'était plus reconnaissable. Etendu sur les dalles, il pleura toute la nuit, haineux, désespéré, mais alors on parut l'oublier, on le laissa cinq jours sans nourriture, sans nouvelles d'aucune sorte et lui qui, par miracle, était encore vivant, remerciait le Ciel de l'avoir soutenu. Bientôt, il ne fut que l'ombre de lui-même, mais cette ombre se mouvait, se traînait, respirait. Cette ombre ne voulait pas mourir; elle luttait, elle se cramponnait à la vie et quand l'espoir, à de certains moments, follement l'emportait, elle s'écriait dans un poème :

Aiez pitié, aiez pitié de moy !

Jamais encore, pas même à Orléans où il avait connu les pires angoisses, il ne s'était senti plus misérable. Et cependant, en cette basse-fosse, Villon reprenait le dessus. La sorte de délire que procurent la faim, la fièvre, lui inspirait des vers qu'il se récitait à voix haute, dix ou vingt fois de suite, pour s'en bien souvenir. Fait étrange. Ce délire se manifestait par une humeur narquoise, débridée, capricieuse qui lui dictait, à cette morose demande :

— D'où vient ce mal?

cette réponse pleine de fantaisie :

— Il vient de mon maleur.
Quand Saturne me feist mon fardelet
Ces maulz y meist, je le croy.
— C'est foleur;

s'indignait l'âme, en ce curieux débat que le poète avait imaginé, sous la forme d'une ballade, entre l'esprit et la matière :

Son Seigneur es et te tiens son varlet
Voy que Salmon escript en son rolet :
« Homme sage, ce dit-il, a puissance
Sur planetes et sur leur influence. »
— Je n'en croy rien; tel qu'ilz m'ont fait seray.
— Que dis-tu?
— Dea! Certes, c'est ma créance.
— Plus ne t'en dis.
— Et je m'en passeray.

Le trait mordant, le mot juste, la verdeur des ripostes, le rythme, le caractère, tout y était. Tout en ces vers portait la marque de François Villon et quelquefois, il en était prévenu, au milieu de ses maux, comme par un feu subtil qui se répandait dans ses veines et l'arrachait à la réalité. Oui, c'était lui, sans feinte aucune, ni dissimulation, prompt à la repartie, se gaussant des conseils qu'on lui pouvait donner et répondant, invariablement, à la fin de chaque strophe :

Et je m'en passeray !

Cependant, était-il sûr de rien? François en arrivait toujours amèrement à se dire qu'il lui faudrait, un jour, tendre le col au hideux nœud coulant puis, d'un coup, projeté dans le vide, gigoter, se trémousser avant la contraction suprême. Dieu puissant, c'est de cela surtout qu'il se serait passé! Il ne craignait pas autre chose quand, un matin, des bruits de pas le tirèrent du repos. Il frissonna, prêta l'oreille. Des portes que l'on ouvrait, dans les cellules voisines, des chaînes qu'on détachait, lui firent dresser le poil sur tout le corps et il s'agenouilla, écoutant les allées et venues du moine criant d'une voix forte d'avancer :

— Dépêchez, grondait-il, en appelant les prison-

niers, qu'il dirigeait vers la sortie. Firmin Mahaut! Antoine et Nicolas Camuse! Lemercier!

François se mit à geindre.

— Et vous aussi, lui dit le moine, en pénétrant dans son cachot. Relevez-vous. Dieu vous fait grâce.

— Comment?

— Il a conduit à Meung le roi de France.

— Le roi Charles?

— Hé non! Louis onzième, fit le moine, car le roi Charles est mort et Louis lui succède. Allons, venez. Remerciez le ciel.

François gagna la cour. Il suffoquait. Il demeura longtemps immobile et il fallut qu'un des sergents s'approchât et lui dit :

— Eh bien, l'homme, qu'attends-tu?

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

C'est vrai. Il était libre. On lui avait remis une lettre qui l'attestait et qui lui permettait, sans craindre l'official, d'aller, d'avancer doucement, comme un vieux, sur la route, de geindre à petite voix, de s'arrêter pour regarder le ciel, les arbres, les taillis, les oiseaux. Il faisait beau. Un clair soleil d'automne dorait les branches, et l'atmosphère avait un goût profond de mousse, de lichen, de terreau. Parfois, une feuille dégringolait ou c'était des marrons qui, brusquement, comme des pierres, heurtaient le sol, rebondissaient, fusaient au loin.

Mais Dieu, qu'il avait mal! Ses pauvres pieds, protégés par d'infâmes chiffons trouvés dans une ornière, le portaient douloureusement. Ses articulations, durcies, craquaient. Ha! il était bien temps qu'on eût mis fin à son supplice! A quoi était-il

bon? Il toussait. Il avait chaud et froid. Il suait. Il claquait des dents et l'idée de Paris, qui aurait dû le ranimer, ne lui causait ni joie, ni déplaisir.

Pourtant, c'était vers Paris qu'il se dirigeait, exténué de fatigue et de faim. Il serait mort sans la pitié des gens. Il était dans une telle détresse qu'avant même qu'il tendît la main, dans les villages, des femmes souvent lui remettaient quelque morceau de pain ou une petite pièce de monnaie puis, s'informant où il allait, hochaient la tête.

— Vous n'y êtes point encore! estimaient-elles.

Le soir, il dormait dans les granges, quand on l'y acceptait, sous les porches des maisons, dans les trous qu'il voyait dans les meules. Il faisait chaud, là, dans la paille. François s'y sentait divinement et le lendemain, au tireli des alouettes, il s'éveillait, se remettait en route et s'étonnait d'être moins abattu.

Petit à petit, en effet, il recouvrait des forces. Son entrain revenait. Il souriait aux gens, dans la campagne, les saluait puis, quand il en avait reçu l'aumône, remerciait et s'écriait :

— Dieu vous préserve jamais d'avoir affaire à Monseigneur d'Aussigny! Croyez-moi. Il vous en souviendrait.

Et, sans s'expliquer davantage, il poursuivait son chemin.

— Ha! François! François! se disait-il. Tu as trente ans et tu en sais plus long par folie et péché

que d'autres qui ont étudié dans les livres. Tu es savant d'expérience. Va doucement, ami. Va prudemment.

Un soir, monologuant ainsi, il en eut un chagrin profond, car il pensa qu'il n'était rien, qu'il n'avait rien, que Colin et Régnier étaient morts. Cette idée le désespéra. Sans amis, quel plaisir, désormais? Quelle raison même de vivre? A quoi bon retourner à Paris? Son oncle le recevrait à contre-cœur. Sa mère, la pauvre, lui reprocherait sa conduite. Etait-ce la peine de se hâter pour eux? François se lamenta. Et que rapportait-il, après cinq ans d'absence? La peau et les os. Et la peau, même, ne valait pas grand'chose. Lui, qui aurait aimé de revenir avec quelque prestige, il n'en avait aucun, même à ses propres yeux. Hélas! C'était sa punition. Toutes ses fautes, ses erreurs, ses faiblesses se levaient devant lui, l'accusaient comme à un tribunal, l'écrasaient de leurs preuves, lui reprochaient d'avoir toujours cédé à sa mauvaise nature et, en lui-même, il leur donnait raison.

C'est alors que Villon, pour se justifier, se prouver qu'il n'avait pas en vain couru les routes, souffert, aimé, pleuré, flairé la corde et mérité peut-être qu'on le lui pardonnât, eut la pensée de composer un long poème à l'excuse de sa vie.

Et aussitôt, il commença, cherchant ses mots et la cadence :

En l'an trentiesme de mon aage,
Que toutes mes hontes j'eus beues,
Ne du tout fol, ne du tout sage,
Nonobstant maintes peines eues,
Lesquelles j'ay toutes receues
Soubz la main Thibault d'Aussigny...
S'evesque il est, seignant les rues,
Qu'il soit le mien, je le regny.

Les vers chantaient, se pressaient sur ses lèvres, trouvaient leurs rimes, créaient leur forme en un envol soudain, mesuré, calculé, comme s'ils eussent attendu ce merveilleux instant pour s'appeler l'un l'autre, se répondre, palpiter dans le rêve et, de très loin, se faire le signe qu'ils s'étaient reconnus.

— Ah! poursuivit François, ce Thibaut de misère!

Mon Seigneur n'est ne mon evesque,
Soubz luy ne tiens, s'il n'est en friche;
Foy ne luy doy, n'hommage avecque,
Je ne suis son serf ne sa biche.
Peu m'a d'une petite miche
Et de froide eau tout ung esté;
Large ou estroit, moult me fut chiche :
Tel luy soit Dieu qu'il m'a esté!

Et le poème se modelait, prenait corps. Un

rythme secret y circulait comme, dans un coquillage, le bruit frais de la mer, l'animait et François lui imprimait le mouvement subtil dont il frémissait en son âme, l'accentuait, le contenait, puis, emporté lui-même, de strophe en strophe, par la conception de l'ensemble, en fixait l'étendue et la distribuait.

— J'écrirai tout à l'heure ce début, se dit-il. Il n'est pas mal.

> En l'an trentiesme de mon aage
> Que toutes mes hontes j'eus beues..

Parbleu! Bues à plus soif ou dans les linges de la torture. Mais non... non, non! Laissons cela. J'ai faim.

Il arriva, à la nuit noire, en une auberge de peu de mine où on le fit tenir debout près de la porte car, à la table, un gros seigneur, parmi ses gens, mangeait.

Il attendit ainsi plus d'une heure, sans se plaindre puis l'aubergiste ramassa dans une écuelle un peu de pain, de lard et de fromage, la lui jeta comme à un chien, se fit payer et le poète s'assit.

— Aurai-je ce doigt de vin? demanda-t-il, voyant qu'un des dîneurs n'avait point achevé son verre.

On lui poussa le verre, sans seulement répondre.

— Oh! merci, merci bien, dit François.

Quelle aubaine! Ce vin. Cette pleine écuelle de débris. Dieu ne l'avait pas tout à fait renié. François ne lui devait-il pas ce commencement de poème qu'il méditait, accoudé à la table, maintenant qu'il s'était restauré et que, dans la haute cheminée, une flambée pétillait? Poète, il ne devait éprouver de plus complète satisfaction qu'à bien tourner les vers. Et, cette satisfaction, il la goûtait dans toute sa plénitude, quoique en lui-même, pensant à ce seigneur dont il venait d'achever les miettes du repas, il se dît que peut-être, si les grands ne mettaient point tant d'intervalle entre leurs précieuses personnes et les gueux affamés, ces derniers n'en seraient point souvent réduits à prendre de force pour se nourrir. Une historiette, qu'on lui avait jadis contée, du grand Alexandre secourant un pirate et en faisant un homme de bien, en lui donnant de quoi vivre, le plongea dans les réflexions. Il la commenta en trois strophes, puis murmura, les yeux éblouis par la flamme :

Si Dieu m'eust donné rencontrer
Ung autre piteux Alixandre
Qui m'eust fait en bon eur entrer,
Et lors qui m'eust veu condescendre
A mal, estre ars et mis en cendre
Jugié me feusse de ma voix.
Nécessité fait gens mesprendre
Et faim saillir le loup du bois.

C'était vrai. Il n'était point mauvais au fond. Certes! Il soupira. Il se souvint de sa jeunesse, du temps perdu, de ses fâcheuses fréquentations et il reprit avec mélancolie :

Je plaings le temps de ma jeunesse,
Ouquel j'ay plus qu'autre gallé
Jusques à l'entrée de vieillesse
Que son partement m'a célé.
Il ne s'en est à pié allé
N'a cheval : hélas! comment donc?
Soudainement s'en est vollé
Et ne m'a laissié quelque don.
Allé s'en est, et je demeure,
Povre de sens et de savoir,
Triste, failly, plus noir que meure...

— Oui. Et à qui la faute? s'interrogea-t-il. Mais il n'avait pas le cœur dur car, après un long moment où son passé lui apparut, il poursuivit :

Hé! Dieu, si j'eusse estudié
Ou temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes mœurs dédié,
J'eusse maison et couche molle.
Mais quoy? je fuyoie l'escolle,
Comme fait le mauvais enfant.
En escripvant cette parolle,
A peu que le cuer ne me fent.

Il avait demandé de l'encre et, tout seul à la table qu'une servante débarrassait, sa plume courait avec un grincement.

— C'est assez, dit alors l'aubergiste. Va-t'en.

Le poète enfouit dans une poche les feuillets qu'il venait de noircir, se leva, sortit, gagna les champs et, possédé par un immense besoin de se détendre et d'aspirer l'air pur à pleins poumons, il marcha une partie de la nuit, ombre heureuse, délivrée de la pesanteur, aérienne, inspirée. Tout lui parlait : les étendues obscures bordant la route, les bouquets d'arbres dressés, décharnés, sur le ciel, les basses tuilées luisantes à la clarté laiteuse, douce et froide de la lune et, là-haut, ce fourmillement d'astres qui emplissait la voûte céleste. François écoutait et, par delà l'horizon noir, plongeait si loin hors des réalités, qu'en même temps qu'il entendait une voix intérieure répondre à la suave et profonde harmonie universelle, il voyait ses années passées dont il se lamentait et mille autres, effacées avant lui, dispersées, émiettées et à jamais détruites. Alors il se souvint de la ballade qu'il avait composée pour vendre aux paysans des images et saisi d'un grand frisson, il la cria aux pierres et aux étoiles, comme il l'avait fait à ces êtres. Pas plus qu'autrefois, personne ne souffla mot. Pourtant, c'était du fond de l'âme, de toute sa pauvre fragilité, qu'il demandait :

Dictes moy où, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Rommaine,
Archipiades ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine;
Echo, parlant quant bruyt on maine
Dessus rivière ou sus estan,
Qui beaulté ot trop plus qu'humaine,
Mais où sont les neiges d'antan?

Qui le savait? En quels lieux? Il croyait les connaître, mais la voix qui était en lui, disait « non » quand il l'interrogeait et toutes ces choses, qui l'entouraient et qui, l'instant d'avant, avaient paru lui révéler le mystère de leur existence, toutes ces choses se taisaient, devenaient sourdes, distraites, impénétrables. Ah! Il avait la fièvre. Pourquoi ne répondaient-elles pas? Il s'arrêta, courba le front, attendit puis, à la fin, las, déprimé, s'assit à l'abri d'une haie et s'endormit sur un amas de feuilles mortes, en songeant qu'elles aussi, pour un temps, goûtaient quelque repos, mais que demain le vent, à son caprice, les promènerait plus loin, en fantasques et plaintifs tourbillons.

C'était le sort commun. Lui-même, en reprenant sa route, dès l'aube, n'était-il point chassé d'ici et de là, par cette humeur inquiète qui faisait son malheur? Et il n'y pouvait rien. Il devait se plier à ses pires fantaisies, sauter, courir, tomber, se relever, Dieu sait souvent en quel état! sauter encore

courir encore, tomber encore, tomber toujours. Quelle misère! Mais il se reprocha de se tourmenter de la sorte, fit une gambade, éclata d'un brusque et très grand rire : il était arrivé à Chartres.

— Me voici en bonne voie, se dit-il.

Le pauvre! Il dut se mettre aux gages d'un écrivain public pour gagner quelques sous et cela le retint une semaine dans la ville où, par malheur, le soir, il voyait sur les portes des fillettes lui faire signe d'écouter. Villon avait beau lutter. Un mal mystérieux le rongeait, l'obligeait à ralentir le pas, à répondre honteusement à ces appels qui s'adressaient au premier homme venu puis à se dire, malgré ses airs, qu'il n'était point peut-être si déplaisant. A quoi pensait-il! Etait-il fou? Finalement, il s'arrêta, entra.

La femme poussa la porte et Villon, qui regardait de tous côtés comme si, en un instant, le décor de la chambre l'eût rendu à ses anciens exploits, expliqua qu'il était de Paris et qu'à Paris, il avait eu son heure.

— Possible, répondit sa compagne. As-tu de l'argent?

— Hé! ensuite, grogna-t-il.

Il s'approcha, saisit la femme, la poussa vers le lit mais elle se débattit et insista pour qu'il la payât d'abord car il n'inspirait guère confiance, avec ses vêtements déchirés.

— Quoi, fit François. A d'autres!

Puis, comme la malheureuse le menaçait d'appeler au secours s'il ne la lâchait point, il la serra plus fort.

— Cesseras-tu? dit-elle alors. Ah! le brutal! Le gueux! A l'aide! A la mort!

François leva le bras.

— Je te vais faire gueuler, fit-il entre les dents. Attends, catin! Tu sauras qui je suis.

Mais la fillette appela de plus belle, et, lui glissant des bras, ouvrit la porte et se précipita dehors en ameutant les gens. François dans une grande fureur la poursuivit. Il allait joindre cette créature lorsqu'un individu se piéta devant lui.

— Oh! mais, que me veux-tu? le rabroua François. Cette gaupe...

— Elle est à moi, fit l'homme.

Et, le bloquant dans un coin, il lui administra plusieurs coups si violents que Villon chancela, essaya de se retenir et s'écroula à demi assommé.

François n'insista point. Il se mit, comme il put, sur les jambes puis, parmi la risée générale, s'éloigna, tête basse, vaincu, humilié et, le lendemain, s'étant fait régler par l'écrivain public la somme infime qu'il lui devait, se sauva.

« Dieu t'a puni, se disait-il amèrement. Ah! François, tu es fou! Fait comme tu l'es, vieux, misérable, t'amuser avec les fillettes! Tu aurais dû te voir, avant! C'est fini, tu as passé l'âge! »

Le dos courbé, traînant la jambe, il marcha tout

le jour, irrité, se rappelant qu'il n'avait jamais eu des femmes, à part Margot, que railleries et mauvais traitements. Marion s'était moquée de lui, jadis. Catherine l'avait fait battre et Marthe, à son retour de Bourg-la-Reine, s'y était prise de telle façon pour l'écarter qu'il en avait le cœur meurtri. Qu'y pouvait-il? C'était son vice qui lui valait de telles désillusions. Il aimait trop les femmes. De tout temps, elles avaient eu sur lui un pouvoir qu'il ne s'expliquait pas. Même les plus basses, les plus viles, il les désirait en sa chair. Il en avait besoin.

— Seigneur, qui suis-je? Enseignez-moi! suppliait-il. Je ne me connais pas. Je souffre et j'ai honte et il me faut pourtant vous offenser.

Or, ces plaintes ne l'apaisaient pas et il se voyait entouré de ses vices. C'était sa gloutonnerie, ses mensonges, ses violences, sa luxure, sa paresse. Il avait beau s'en détourner. La Gloutonnerie disait : « Tu m'as toujours chérie. Boire et manger. T'enivrer. Rappelle-toi! » Et ses Mensonges : « Nous t'aidions quand ton oncle te demandait où tu passais tes nuits, François! quand tu répondais à ta mère. Pourquoi nous reprocher, aujourd'hui, les services que nous t'avons rendus? » — « Et moi? questionnait la Violence. Je vivais dans ton cœur et j'accourais au moindre appel. Est-ce vrai? Quand tu guettais Sermoise, le soir, quand tu poursuivais Catherine et le petit Noël Jolis, n'étais-je pas ton amie? »

Villon se bouchait les oreilles et les yeux. Il se taisait. Il calculait l'abîme de ses péchés et mille sourires, soudain, la précédant, c'était le tour de la Luxure d'apparaître avec, sur la couche molle de la première maîtresse, ce corps de femme nu, tout offert, palpitant de désir, chaud et déjà pâmé.

— Sous mes jupes, quelles délices! soupirait-elle. Sur mes lèvres, quelles extases! Je suis toujours la même, regarde.

Et elle montrait sa gorge aux tetins ronds que les soupirs gonflaient, son flanc profond et élastique, son ventre au pli secret, ses larges cuisses prêtes à le contenir encore et ses bras blancs et fermes dont il aimait l'étreinte.

— François, je suis l'élue. Reviens. Tes petits chagrins ne sont rien quand je me donne. Et tu le sais. Tu m'appartiens!

L'infortuné se reculait. Il avait peur, il se sentait mourir lorsque enfin la Paresse, à voix basse, murmurait :

— N'est-ce pas toi, qui dormais le jour au lieu d'étudier, qui flânais par les rues, qui caressais les filles et, dans leur chambre, t'éveillais en bâillant? Laisse les fous s'agiter. Rien ne vaudra jamais mes longs repos, mes rêves équivoques du matin, ni cette douceur épuisée qui se cherche, mais ne se peut trouver.

Tous ses vices à la fois, comme jadis, chez Mar-

got, les fillettes autour d'un client, l'appelaient, le flattaient, mais il ne voulait point les voir ni les entendre. Il fuyait et, son égarement croissant, suppliait Notre-Dame de l'aider à se vaincre.

Mais alors il pensa à sa vieille femme de mère, avec un élan si profond, qu'il en eut une seconde de répit. Il l'évoqua, seulette, aux Cordeliers, l'attendant et pleurant. Il se souvint de son enfance, de cette pièce basse et triste où il avait grandi, de la rue, du moustier où il priait la Vierge, et son cœur se serra. Il se crut tout bambin, auprès de la pauvre femme qui l'avait élevé, bercé. Cela l'apitoya. Il eût voulu crever là, de détresse, contre la terre, avec cette image sous les yeux. Oui, crever seul, se haïssant, se détestant et, en même temps, se plaisant à verser des larmes qui lui brûlaient la face.

Et il était sincère. Et il criait merci aux bons et aux mauvais dans le froid crépuscule qui, peu à peu, gagnait les champs, quand, tout à coup, arraché à ses peines, par une inexprimable intervention, il éleva vers Notre-Dame cette prière où sa mère gémissait et empruntait sa voix :

Dame des cieulx, régente terrienne,
Emperière des infernaux palus,
Recevez-moy, vostre humble chrestienne,
Que comprinse soye entre vos esleus,
Ce nonobstant qu'oncques rien ne valus.
Les biens de vous, Ma Dame et Ma Maîtresse,

Sont trop plus grans que ne suis pécheresse,
Sans lesquelz biens âme ne peut merir
N'avoir les cieulx, je n'en suis jangleresse.
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

A votre Filz, dictes que je suis sienne;
De luys soyent mes péchés absolus :
Pardonnez moy comme à l'Egipcienne,
Ou comme il feist au clerc Theophilus,
Lequel par vous fut quitte et absolus,
Combien qu'il eust au deable fait promesse.
Preservez-moy, que face jamais ce,
Vierge portant, sans rompure encourir,
Le sacrement qu'on célèbre à la messe.
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Femme je suis povrette et ancïenne,
Qui riens ne sçay; oncques lettres ne leus.
Au moustier voy dont suis paroissienne
Paradis paint, où sont harpes et lus,
Et ung enfer où dampnés sont boullus :
L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse.
La joye avoir me fait, haulte Déesse,
A qui pécheurs doivent tous recourir,
Comblez de foy, sans fainte ne paresse.
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Là, François s'absorba dans une immense ferveur et, composant l'envoi sur l'acrostiche de son

nom, il acheva cette ballade, la plus belle peut-être qu'il eût jamais écrite :

V ous portastes, digne Vierge, princesse,
I ésus regnant qui n'a ne fin ne cesse.
L e Tout Puissant, prenant nostre faiblesse,
L aissa les cieulx et nous vint secourir,
O ffrit à mort sa très chière jeunesse;
N ostre Seigneur, tel est, tel le confesse,
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

ÉPILOGUE

De retour à Paris, Villon se cacha chez sa mère, car l'affaire du collège de Navarre n'était point terminée. Maître Guillaume vint un matin l'en informer. François l'écouta et, tout à coup, au nom de Tabary, il s'écria :

— Ah ! celui-là, il nous a tous vendus : Colin, Régnier...

— Comment voulais-tu qu'il ne vous trahît point ? On l'a mis deux fois à la torture. Au petit, puis au grand tréteau. Il a eu beau nier.

— Le gueux ! pesta François.

— Ce qui est accompli, hélas ! l'est bien, reprit doucement maître Guillaume. La déposition que Tabary a dû dicter par-devant maître Estienne de Montigny qui me l'a rapportée, constitue contre toi une charge accablante.

— Tout de même, protesta le poète, Tabary a su s'en sortir!

Le chapelain hocha le front.

— Il s'en est sorti en payant. Sa famille a dû s'engager à verser cinquante écus d'or en deux fois. Cinquante écus! Nous ne les avons pas.

— C'est juste. Ha! j'aurais bien mieux fait de rester où j'étais. Tout cet argent!

— Et la prison! Tu sais comme on y est? Réfléchis : il suffirait que quelqu'un te rencontre et te dénonce, personne n'y pourrait rien.

Sur ces paroles, l'oncle se leva, embrassa tendrement son neveu qui dit alors à demi-voix :

— Soyez tranquille, on ne me rencontrera pas de sitôt dans les rues. Je vous le jure. Allez! Tant qu'à être enfermé, je préfère que ce soit ici.

Il demeura deux mois entiers aux Cordeliers, ne sortant point et passant le temps, lorsque sa mère s'en allait au lavoir ou chez des gens qui l'employaient, à reprendre son poème. Villon écrivait à une petite table, le dos au feu, tourné vers un guichet prenant jour sur la rue et son sort lui semblait acceptable. La pluie, dehors, tombait à verse, et cela le réconfortait.

— Hé là! s'exclamait-il. C'est assez d'eau pour moi. Thibault d'Aussigny m'en a ôté le goût.

Mais la mauvaise toux contractée à Meung le déchirait, l'épuisait et il devait faire effort pour se remettre à l'œuvre. Cependant François tenait bon

et un jour il imagina, pour ruser avec la difficulté, qu'il était riche et dictait à un clerc son poème comme il l'avait vu faire, à Blois, par le duc Charles. Cela le divertit.

> Je sens mon cuer qui s'affoiblit
> Et plus je ne puis papier.
> Fremin, sié toy près de mon lit...

Or, il était, lui-même, Frémin, son propre clerc.

— Allons, décidait-il, Frémin, ne te lasse pas. Ecris encore.

Et, petit à petit, repris par son humeur, il ne put s'empêcher de fournir à ses *Lais* une sorte de réplique, car il y avait négligé — trouvait-il — grand nombre de ses amis.

> Premier, je donne ma povre âme,

murmurait-il en se servant d'abord,

> A la benoiste Trinité.

— Poursuis, Frémin. Y es-tu? Bien pour l'âme. Quant au corps, attends :

> Item, mon corps j'ordonne et laisse
> A nostre grant'mère la terre;
> Les vers n'y trouveront grant gresse,
> Trop luy a fait faim dure guerre.

Ah! tu le sais. Tu l'as pu constater toi-même, Frémin? Vois. C'est pitié. Je ne mens pas...

De terre vint, en terre tourne.

C'est cela. En terre. En un trou dans la terre, il le faut. Quoi qu'on fasse, tout s'achève, pour chacun, de même sorte. Grands, petits, beaux ou laids, un trou... mais venons-en à d'autres.

Parlant ainsi et s'animant, il eut soudain l'idée de ce que son poème devait être et l'appela : *le Testament.* Mais oui. Cela prenait un sens. *Testament de Françoys Villon* ou, peut-être : *le Grand Testament.* Lui, qui ne possédait au monde que l'expérience chèrement achetée, il pouvait bien en enrichir qui lui plaisait. C'était son droit. Il éclata de rire, se secoua puis, évoquant ses souvenirs, saisit la plume et transcrivit, après un legs à son oncle, sa ballade à la Vierge sur ce titre : *Ballade que Villon feit à la requeste de sa mère pour prier Notre-Dame.*

Mais alors sa bonne humeur le quitta car il se rappela Catherine et les vers qu'il avait, autrefois, écrits pour elle, à Bourg-la-Reine. L'allait-il négliger? Il ne le pouvait pas. Cette femme avait occupé dans sa vie une trop grande place. Se décidant, il grossoya :

Item, m'amour, ma chière rose,
Ne luy laisse ne cuer ne foye :
Elle ameroit mieulx autre chose...

et continua jusqu'à ce que, délivré de cette fausse et cruelle créature, il en vînt à ses compagnons, les nommât, retrouvât sa verve. Là, il était à l'aise, Dieu merci! Chacun eut quelque chose : Régnier, Turgis, les sergents de la prévôté, Casin Cholet, frère Baude, Margot, il les citait gaiement et leur distribuait des présents saugrenus.

— Ce que j'ai est à eux, se disait-il en écrivant... et même ce que je n'ai pas. C'est de bon cœur. Prenez. Je vous le donne...

Ce soir-là, quand rentra sa mère, il était encore à la tâche et dans un tel état d'excitation que la pauvrette s'en alarma.

— Bah! ce n'est rien, expliqua-t-il. J'ai beaucoup travaillé. Je suis content.

— Hélas! fit la bonne femme.

François la saisit dans ses bras, l'embrassa puis, rangeant ses papiers, l'aida à préparer la table pour le repas. Il dîna de fort bon appétit, raconta cent histoires mais, vers huit heures, comme les cloches sonnaient le couvre-feu, il se sentit brusquement mal à l'aise et se mit à aller et venir dans la chambre.

— Qu'as-tu donc? demanda la vieille.

François la fixa dans les yeux et, désignant la porte, il dit brutalement :

— J'ai, qu'à la fin, j'étouffe ici.

— François !

— Oui, j'étouffe, grogna-t-il. Bonsoir.

Et il partit, claqua la porte avant que sa mère, interdite, eût pu l'en empêcher. Ha ! c'était vrai, aussi ! Depuis le temps qu'il vivait là, sans jamais prendre l'air, il n'y pouvait plus résister. Quoi ! il ne risquait rien dehors, la nuit, à pareille heure ! Il n'allait pas, pour le plaisir, se jeter dans le guet. Son oncle le croyait-il si bête !

Une force étrange l'attirait vers l'hôtel de Margot. Il marchait à grands pas, ne sachant point au juste pourquoi il se hâtait. C'était plus fort que lui. Il fallait qu'il courût chez cette femme, qu'il s'informât, et aussitôt qu'il aperçut de loin la façade à un étage et les marches de l'entrée, il se sentit poussé si impérieusement qu'il n'eut pas une seconde l'idée qu'il se comportait comme un fou.

— Eh bien ! appela-t-il du seuil, Margot !

— C'est qu'on ferme, dit Antoine.

— Mais je suis François. François Villon. M'as-tu pas reconnu ?

— Si fait.

— Alors ?

Margot vint du fond de la salle et demanda d'un air revêche :

— Pourquoi ce bruit ?

— Ça, riposta François, vous moquez-vous de moi?

— Ne crie pas, dit Antoine. Quelles façons! Il se croit tout permis. Que veux-tu?

— Rien.

— Par exemple!

— Non. Rien, reprit François. J'étais venu, pensant que vous m'accueilleriez avec plaisir et je me suis trompé.

Margot, qui l'observait très attentivement, lui dit :

— Voyons! Sois raisonnable. Si tu promets de te tenir tranquille, Antoine te servira.

— Sinon?

— Sinon, déclara un blême individu qui s'était approché, ce sera moi, et tu auras bonne mesure.

François garda de cette rencontre une profonde déception, mais il ne put plus s'empêcher, le soir, de sortir et d'errer par les rues. Il rentrait tôt pourtant et sa mère, qui guettait son retour, n'osait pas lui parler. Villon l'entendait qui pleurait, qui se tournait et se retournait dans son lit. Il en avait pitié. Il se reprochait sa conduite. Puis il prit l'habitude de rester plus longtemps dehors et d'y passer, pour ainsi dire, les nuits. Au *Chariot,* rue de la Harpe, où personne ne le connaissait, il s'était lié d'amitié avec plusieurs jeunes gens, qui, jouant et perdant, payaient des pots sans rechigner. C'était

Robin Rogis, Hutin du Moustier, et surtout un certain Pichart.

Ce Pichart plaisait fort à François. Il n'avait peur de rien, courait les filles, les étourdissait de paroles et, finalement, leur volait leur argent. Rue Michel-le-Comte, cet étonnant garçon avait partout ses entrées et Villon, qui l'accompagnait, prenait modèle sur lui. Mais il manquait de décision. S'il dérobait quelque piécette, c'est qu'elle avait roulé par terre ou qu'un ivrogne l'avait oubliée sur une table et Pichart, dédaigneux, disait à son ami :

— Ramasse.

Or cela n'était guère de son goût et il conçut un plan très simple qui consistait à dévaliser une fillette la nuit, quand elle dormirait. Cette nuit vint. Villon, qui avait fait son choix après une enquête minutieuse, demeura rue Michel-le-Comte et monta se coucher. A l'aube, il se leva, fouilla la chambre, découvrit quatorze écus au fond d'un coffre, les prit et descendit. Mais le chien donna l'alarme et François dut en hâte remonter.

— Quoi! qu'est-ce là? gronda le tenancier qui apparut soudain et aperçut Villon. Où allais-tu?

— Je voulais m'en aller, balbutia le poète.

A cet instant, la fillette accourut, en poussant les hauts cris car, s'étant éveillée, elle avait constaté que l'on avait ouvert son coffre et qu'elle était volée.

— Qu'il me rende l'argent! cria-t-elle.

— Qui, moi?

— Oh! il me le rendra.

François se débattit. On le maintint et deux sergents, mandés sur l'heure, l'entraînèrent au Châtelet, car il avait encore les écus dans sa poche.

Là, François se sentit perdu. Il eut beau taire son nom, on le confondit et maître Laurens Poutrel l'interrogea. Il expédia l'affaire de la rue Michel-le-Comte en moins de vingt minutes et, lisant au poète la longue déclaration signée par Tabary, lui demanda de répondre oui ou non.

— Oui, reconnut le malheureux. Mais de grâce... pour la part que désigne Tabary, il se trompe.

— Cela suffit, trancha maître Laurens Poutrel.

Il fit mettre au secret Villon et prévenir son oncle puis, une seconde fois, il questionna l'infortuné, en tira des aveux et décida qu'il le renverrait s'il acceptait de rembourser, en trois années, la somme de cent vingt écus d'or qu'il avait bel et bien touchée, le soir du vol du collège de Navarre...

— Comment ferais-je? lamenta le poète. Quarante écus par an!

— Prenez au moins l'engagement, lui dit maître Poutrel. Votre oncle a quelques biens.

Et comme François ne voulait pas signer, on appela maître Guillaume qui reconnut devoir acquitter, à sa place, la somme qu'on exigeait.

Hélas! il était trop tard. Maître Guillaume eut beau vendre une petite vigne, qu'il possédait vers

Notre-Dame-des-Champs et une méchante bicoque sise non loin de Saint-Benoît, rien ne pouvait sauver François. Il se laissa de nouveau entraîner par Pichart ; il découcha, s'enivra, fréquenta les tavernes. D'ailleurs tout s'en mêlait. Pernet de la Barre — le seul de ses amis qui n'eût point réussi — le vint trouver et lui parla de Marthe en termes fort méprisables. Elle aussi, était tombée, comme Catherine, dans la galanterie et Pernet, qui pensait l'épouser, avait dû rompre. C'était la vie. François en eut un grand chagrin. Un après-midi, il rencontra Marthe, la suivit jusqu'aux Innocents où il la vit accostée par un homme qu'elle accompagna. Quelle abomination ! Villon tourna entre les tombes jusqu'à la nuit. Il était accablé, honteux, découragé. Puis il prit l'habitude de revenir aux Innocents dans l'espoir que Marthe s'y trouverait. Mais il l'attendit vainement et, pour tuer le temps, se promena sous les arceaux du cloître. Il regardait les personnages de la Danse des morts représentés le long du mur, saisis dans la ronde infernale que menaient des squelettes portant une faux sur l'épaule, riant et gambadant. La mort, donc, était partout ? Il la voyait, il la sentait, rôdant comme un chien sur une piste, le flairant, le flattant et il ne lui résistait pas. A quoi bon ! Il écrivait ces vers :

> Repos éternel donne à cil,
> Sire, et repos perpétuel...

comme si son heure dernière fût venue et il les inséra dans son poème après l'épitaphe :

Cy gist et dort en ce sollier,
Qu'amours occist de son raillon,
Ung povre petit escollier,
Qui fut nommé Françoy Villon.

Cependant, à certains moments, sa folie ancienne le reprenait et il stupéfiait alors Pichart par ce qu'il lui contait de Colin de Cayeux qui aurait pu leur en remontrer à tous. Mais cette gaieté ne durait pas, et Villon récitait cette strophe où il évoquait son malheureux ami :

Beaulx enfans, vous perdez la plus
Belle rose de vo chappeau;
Mes clers pres prenant comme glus,
Se vous allez à Montpipeau
Ou à Rueil, gardez la peau
Car, pour s'esbatre en ces deux lieux,
Cuidant que vaulsist le rappeau,
La perdit Colin de Cayeux.

Il fallait le faire boire pour qu'il fût, à peu près, supportable. Plus il allait, plus il avait de ces sautes d'humeur. Il toussait. Il était d'une maigreur sai-

sissante et, quand il débitait quelqu'une de ses ballades au *Chariot,* sa voix était souvent si détimbrée qu'on l'entendait à peine.

— Tu devrais garder la chambre, lui dit un soir Robin Dogis, qui l'avait invité à dîner. Crois-moi. Nous t'irions voir. Tu nous lirais ton *Testament.*

— Bah! répondit François.

Mais Pichart et Hutin du Moustier affirmèrent que Dogis avait raison.

— Je te mettrai moi-même au lit, déclara Pichart, et je te garderai. Au besoin, nous irons tous les trois.

— Oui. C'est cela. Allons! fit aussitôt Dogis.

Ils se dirigèrent rue Saint-Jacques, la remontèrent, arrivèrent à *la Mule* et, découvrant de la lumière chez maître Ferrebouc, notaire pontifical, Pichart alla vers la fenêtre et se moqua des clercs.

Et il donna de petits coups contre les vitres jusqu'à ce que l'un des clercs. dressant la tête, entr'ouvrît la fenêtre et demandât ce qu'ils voulaient.

— Vous vendre quelques flûtes, fit Pichart en éclatant de rire.

— Attends! cria le clerc. Je te les vas payer.

— Et avec quoi?

— Venez, grogna François.

Or, Pichart s'amusait trop pour quitter la partie et il cracha par la fenêtre tandis que François s'éloignait.

— Où t'en vas-tu? lui reprocha Dogis. Attends un peu... François!

Il y eut une bagarre. Les clercs, s'étant jetés tous ensemble sur Pichart, essayaient de le ligoter; mais lui se débattait, sa dague haute, lorsque Moustier, s'interposant, fut saisi et entraîné vers la maison en poussant de grands cris.

Alors maître Ferrebouc, en personne, parut et il s'en prit si rudement au malheureux qu'il l'envoya rouler par terre.

— Oh! ça, dit Pichart, c'est trop!

Il se précipita, hurlant : « A la mort! On me tue! » et Hutin du Moustier se releva, furieux, courut à maître Ferrebouc et lui porta plusieurs coups de couteau. Après quoi, l'un et l'autre se sauvèrent à toutes jambes cependant que Dogis prenait la fuite par la ruelle des Mathurins.

— Cette affaire est grotesque, gémit le poète. Que va-t-on faire de moi? Je serai pris.

Naturellement. Pris et mené au Châtelet pour y endurer cette fois des maux abominables car on le déféra devant maître Pierre de la Dehors qui, sans explications, le mit à la question de l'eau. Villon fut condamné. On lui lut la sentence dont il retint qu'il allait être « pendu et étranglé au gibet de Paris », et cela ne le troubla pas.

— Il m'y faut résigner, disait-il stoïquement. Un jour ou l'autre, c'était prévu.

Et, comme le geôlier le regardait, surpris, François lui récita ces vers :

Je suis Françoys, dont ce me poise,
Né de Paris emprès Pontoise,
Qui, d'une corde d'une toise,
Sçaura mon col que mon cul poise.

— *Amen!* fit le geôlier.

Pourtant, François se ravisa ; il en appela de la sentence devant le Parlement et, le 5 janvier 1463, la Cour cassa le jugement en ce qui concernait la pendaison mais maintint qu'à cause de la « mauvaise vie » du poète, il serait banni pour dix ans.

Son oncle, qu'il courut embrasser, sa mère étaient désespérés. Il les réconforta, leur emprunta un peu d'argent et partit tôt, le lendemain, par la route qu'il avait jadis suivie avec Colin. C'était presque à la même époque, mais il ne neigeait point. Une petite pluie glacée que rabattait le vent, tombait, s'arrêtait, retombait et des vapeurs galopant dans le ciel, se cabraient comme d'énormes chevaux blancs. Une odeur âcre et froide émanait de la terre. Les arbres ruisselants agitaient leurs branches nues et une boue liquide éclaboussait les piétons, au passage des carrioles dont les bâches claquaient.

Villon avançait lentement. Son chaperon bien enfoncé, sa robe relevée sur les hanches, il marchait seul, contre le vent. Il allait au hasard, se disant

qu'à Pourras, l'abbesse, peut-être, le recevrait, ou qu'à Blois, le duc Charles ne refuserait pas de lui donner refuge. Il n'avait qu'eux, au monde, sur qui il pût compter. Mais qu'était devenue l'abbesse? Soudain, derrière lui, quelqu'un l'appela par son nom.

— Tiens! répondit François qui s'était retourné. Est-ce toi, Perrot Girard? Tu rentres à Bourg-la-Reine?

— Oui.

Ils cheminèrent, sans se parler mais le barbier, qui observait Villon, lui demanda où il allait.

— J'ai pris dix ans d'interdiction, dit le poète. Pour rien. Pour avoir assisté à une querelle. On m'a donné bon poids.

— Je sais, murmura le barbier.

François se tut. Il se rappela que cet homme ne devait son salut qu'aux services qu'il avait rendus à la police, lors de l'affaire des Coquillards et il éprouva un malaise.

Or, le barbier devina la pensée du poète car il lui dit à brûle-pourpoint :

— Qu'est-ce que tu veux! On fait sa vie comme ça se trouve. Bien ou mal.

— Dieu nous juge, répliqua François.

A Bourg-la-Reine, comme François ne s'arrêtait pas, le barbier le saisit brusquement par la manche, et l'attirant vers sa maison, lui proposa d'entrer au moins pour se sécher et boire un coup de vin.

— Que crains-tu? lui demanda-t-il. Le temps que j'aille chercher du bois, tirer un pot et tu repartiras. Tu as peur?

— Oh! dit François. Je suis en règle.

— Entre donc! dit Perrot Girard en poussant devant lui François, et va jusqu'à la cuisine. Tu verras quelqu'un que tu connais.

— Par exemple! s'exclama le poète.

C'était Piez Blans, assis au coin du feu et crotté des pieds à la tête. Il tourna le regard vers le nouveau venu, l'examina puis, sans trahir le moindre étonnement, jeta d'une voix rauque :

— Villon! Eh bien, donc, qu'y a-t-il?

— Peu à t'apprendre.

— Moi non plus, dit Piez Blans.

Il fuyait Orléans et ses hommes qui, le sachant cousu d'or sous sa jaque, l'avaient contraint à se réfugier chez son pire ennemi. Depuis quarante-huit heures, ils le guettaient dehors, gardant les issues du village et résolus, mort ou vif, à le dépouiller. Et lui, dans cette cuisine, vaincu, mais encore redoutable, il se gardait de tous, sa dague au poing dont, par moments, il se curait les dents ou raclait ses chaussures d'un air désenchanté.

Il expliqua :

— Je suis à bout. Tu vois. Depuis que l'on me traque, par ordre de l'évêque d'Aussigny, sur ses terres, j'ai tenu comme j'ai pu ; mais, à présent, j'ai lâché la partie.

— Oui, dit François, l'un après l'autre.

— Tête Dieu! grogna Piez Blans... moi, pour m'avoir, on devra mettre le prix.

Perrot Girard, revenant du cellier, jeta une brassée de sarments sur le feu puis, bonhomme, avec un faux rire :

— Eh bien! fit-il voilà le vin.

François ne broncha point. Il contemplait la flamme, dans l'âtre, et une inexprimable détresse le poignait. Ses vêtements humides fumaient. Il toussa, prit tristement le verre que Girard lui tendait, but, s'essuya la bouche.

— Je vais partir, dit-il alors. Le soir approche.

— Quoi, tu as bien le temps, grommela le barbier. Attends demain. J'ai place pour te coucher.

— Non répondit François.

Il alla vers Piez Blans, lui serra la main et Piez Blans, tout à coup, eut l'idée que le poète lui était envoyé du ciel pour le sauver. Il se leva, retint Villon un grand moment à parler de Colin, de Régnier, du raccourci à prendre pour gagner l'abbaye de Pourras puis, comme la nuit tombait, il ôta son manteau et dit :

— Emporte, voyons. Je te le donne.

— Et toi?

— Oh! moi! Je n'en ai point besoin.

— Pourtant... il pleut.

— Va, maintenant, lui ordonna Piez Blans. Va vite! Mais va donc! Dieu te garde!

Et, sur la porte, il attendit qu'un grand cri dans la nuit, suivi d'une lutte brusque et sauvage, l'eut averti qu'il pouvait déguerpir quand, à vingt pas de là, il fut, lui-même, saisi, désarmé, ligoté par trois sergents que Girard, le barbier, avait en grand secret ramenés de Paris.

FIN

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

Romans

JÉSUS-LA-CAILLE
LES INNOCENTS
BOB ET BOBETTE S'AMUSENT
L'ÉQUIPE
L'HOMME TRAQUÉ
VEROTCHKA L'ÉTRANGÈRE, OU LE GOÛT DU MALHEUR
RIEN QU'UNE FEMME
RUE PIGALLE
LA RUE
LA LUMIÈRE NOIRE
TÉNÈBRES
BRUMES
BLUMELEIN 35
L'HOMME DE MINUIT

Reportages

L'AMOUR VÉNAL
IMAGES CACHÉES
PALACE-ÉGYPTE
LES HOMMES EN CAGE

Souvenirs

MÉMOIRES D'UNE AUTRE VIE
À VOIX BASSE

MONTMARTRE À VINGT ANS
DE MONTMARTRE AU QUARTIER LATIN
BOHÈME D'ARTISTE

Vies romancées

LA LÉGENDE ET LA VIE D'UTRILLO
LE ROMAN DE FRANÇOIS VILLON
VERLAINE, POÈTE MAUDIT

Poésies

LA BOHÈME ET MON CŒUR

Numérisation Nord Compo
Impression Bussière, octobre 2008
Éditions Albin Michel
22, rue Huyghens, 75014 Paris
www.albin-michel.fr

Qu'un mauvais étudiant, un truand, assassin peut-être, ait été le premier des poètes français et peut-être le plus grand, quel prodige !

Francis Carco, le romancier-poète de la pègre et des mauvais garçons, ne pouvait qu'être fasciné par l'insaisissable Maître François, voyou de génie, croyant et maudit, toujours entre l'église, le bordel et la prison. Avec le vaurien légendaire, il partageait la tendresse et la révolte, la fantaisie, le goût des prostituées et les déceptions amoureuses, l'amour du Paris louche et de son argot, la hantise de la mort.

Lointain « frère humain » de Villon, Carco fut le premier à comprendre que seul le roman pouvait approcher le mythe et le mystère de cette vie pathétique et extraordinaire d'insolence, de gaieté et de désespoir. Pour nous donner, dès 1926, ce chef-d'œuvre fraternel, naïf et raffiné.

Le triomphe de la Mort (détail), 1560, Pieter Bruegel l'Ancien.
© Akg Images/ Electa